00101492

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 26 June, 2018

RUE DE JÉRUSALEM

DEUXIÈME PARTIE

LES DEMOISELLES DE CHAMPMAS

PAR

PAUL FÉVAL

101492

DEUXIEME EDITION

PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1869

Tous droits réservés.

00101492

LA RUE DE JÉRUSALEM

DEUXIÈME PARTIE

LES DEMOISELLES DE CHAMPMAS

UNE RENCONTRE

Par une chaude matinée de septembre, en l'année 1838, un chiffonnier et un gamin de Paris jouaient au bouchon commodément et bien à l'ombre, sous la voûte monumentale qui rattachait la rue de Jérusalem à la rue de Nazareth.

Il vient là quelquefois des curieux visiter les sculptures murales qu'on attribue à Jean Goujon, mais ni le gamin ni le chiffonnier ne paraissaient tourmentés par la passion des arts.

Ils se souciaient de Jean Goujon un peu moins que du roi de Prusse.

Le chiffonnier avait la barbe épaisse et les cheveux incultes lui tombaient jusque sur les yeux.

Sa hotte, adossée à la paroi de la voûte, était plus haute et plus large que l'habitude ne le comporte.

Le gamin, qui, à le regarder de plus près, avait atteint l'âge d'homme depuis longtemps, gardait cette figure glabre et pâlotte qui fait de certains sauvages parisiens une race aussi nettement caractérisée que les Peaux-Rouges d'Amérique ou les Tziganes d'Europe.

On a remarqué que l'influence de climats étrangers est presque nulle sur ces peaux dures et neutres à la fois qui sont une provenance spéciale des bas-quartiers de Paris. Le soleil africain les respecte, et ils pourraient garder les tons fades de leur cuir au milieu des nègres de l'Equateur.

Le chiffonnier et le gamin jouaient bien tous les deux, et avec une animation égale : il y avait une haute pile de sous sur le bouchon et une demi-douzaine de vagabonds suivait avidement la partie.

C'était un *match*. On pariait comme au champ de courses.

Nous l'avons dit et nous le répétons : en aucun

lieu de Paris vous ne trouverez tant d'oiseaux du violon qu'aux alentours de la Préfecture de police. Ce serait à croire que ce monument où se fabrique la glu qui doit les prendre un jour où l'autre a pour eux un irrésistible attrait.

Le gamin, comme presque tous les Parisiens, était un *coupeur* hardi et précis. Son décime en métal blanc, portant d'un côté la tête de Louis XVI, de l'autre un faisceau surmonté du bonnet phrygien, était arrondi aux arêtes et semblait avoir subi le poli de l'émeri. C'était une merveilleuse pièce de *coupage*, glissant dans la poussière, droit et roïde, comme un galet sur l'eau.

Un amateur en aurait donné cinq sous, haut la main.

Le chiffonnier, au contraire, avait le jeu prudent des *galochiers* de l'Ouest. Il *piquait* et abattait en piquant, de sorte que son gros sou de la République, épaissi à la tranche par le marteau et limé en scie par-dessus le marché, restait toujours en place, fidèle gardien des sous qui pouvaient tomber du bouchon.

Le gamin, dont l'adresse évidemment supérieure était vaincue par la prudence calme de son adversaire, se vengeait par des quolibets.

— Dis donc, Landerneau de ton pays, demanda-t-

il au moment où le chiffonnier enlevait proprement une belle pile de douze sous, pourquoi donc que tu as une si grande hotte?

— Je fais les enterrements, répliqua l'autre, dont l'œil sournois n'annonçait rien de bon. Quand tu l'auras avalée, ta langue, je t'emporterai à l'amphithéâtre, en première classe, et ça ne te coûtera pas cher pour être disséqué.

La galerie fut pour Landerneau. Le gamin enrageait.

— Chargeons, dit-il, douze sous chaque, veux-tu?

— Va; si tu manques, ils sont dans le sac.

La pièce blanchâtre du gamin prit le bouchon au milieu et le lança à dix pas. Les vingt-quatre sous tombèrent si parfaitement d'aplomb que la pile reste debout.

La galerie applaudit. Le gamin triomphant s'écria :

— Dis donc, Landerneau, pourquoi donc qu'on t'appelle comme ça : Trente-troisième de ton sobriquet de petit nom?

— Ça, c'est des mystères, repondit le chiffonnier gravement. Relève et tais ton bec!

A l'angle de la rue de Jérusalem, un homme en costume bourgeois, propre et cossu, s'était arrêté, juste au moment où le gamin ramassait son gain.

La casquette du gamin avait glissé, montrant une tête crêpue, où se hérissait une véritable forêt de cheveux jaunâtres.

L'homme en costume bourgeois s'approcha tout doucement. Il avait la figure d'une bonne personne qui va faire une niche à un ami.

Comme le gamin se penchait pour relever le bouchon, l'homme le saisit par l'oreille.

La moitié au moins des membres composant la galerie fila à droite et à gauche. Le chiffonnier endossa précipitamment sa grande hotte.

Le gamin, lui, se redressa vivement, en disant :

— Qu'est-ce que c'est? Faut-il allumer le gaz?

Et avant même d'avoir regardé le mauvais plaisant, il lui passa la jambe avec une inimitable prestesse.

Ce fut comme le coup qui avait fait sauter le bouchon, sans déranger la pile de sous. Le bourgeois s'assit, mais si rudement que son séant rendit un son de coussins qu'on fouette.

Le restant de la galerie s'éparpilla en riant de tout son cœur.

Le chiffonnier avait déjà disparu.

— En a-t-on assez? demanda le gamin. Ou souhaite-t-on la suite au prochain numéro?

Mais il s'interrompit pour dire avec une expression de sincère regret :

— Tiens ! c'est M. Badoît que j'ai rissolé ! Pas possible !

Et il tendit ses deux mains avec empressement pour relever son ancien patron.

M. Badoît, remis sur ses pieds, frotta sans rancune la place meurtrie et dit :

— Tous ces temps-ci, j'aurais donné gros pour te rencontrer, Pistolet, ma vieille. Je n'ai jamais retrouvé d'insecte pareil à toi, malgré tes défauts et ton tempérament dissolu. Tu n'as pas changé du tout depuis trois ans, sais-tu ?

— Trois ans et quatre mois, patron, repartit Pistolet, qui contemplait son ancien chef avec un sincère plaisir. C'était fin avril, 35, que je fis la fugue en question pour un bon motif de me ranger et d'acquérir une position dans le monde par mon assiduité et mon travail de n'importe quel genre. Vous, je vous trouve encore embelli et gras comme une loche... Ah ! dame, ça me fait quelque chose de vous revoir, par exemple ! Payez à déjeuner, voulez-vous? J'accepterai sans rancune.

Et à dîner aussi, Clampin, ma vieille. J'ai besoin de toi.

— Je vous appartiens, patron. Un poulet sauté, hé? champignons?

— Marengo, si tu veux. Ah ça! où diable étais-tu donc passé depuis le temps?

— Partout, patron. J'ai fréquenté les diverses parties du globe, en me promenant ou pour affaires. J'en ai vu, des pays! Et mon expérience actuelle est le fruit de ces différents voyages autour de l'univers.

Ils avaient traversé la rue et se trouvaient devant la porte du père Boivin.

— Est-ce que nous allons entrer là? demanda Pistolet non sans dédain.

— Oui; pourquoi pas?

— Un inspecteur comme vous, fi donc!

M. Badoît l'interrompit.

— Je ne fais plus partie du gouvernement, dit-il. Je suis dans une entreprise particulière et bien payée.

Pistolet fit la grimace.

— Chez M. Vidocq? grommela-t-il. Ah! patron!...

— Plutôt mourir! s'écria Badoît. L'honneur avant tout! Tu connais bien celui qui m'emploie, petiot, et tu honores son caractère. Entre. Nous allons prendre le cabinet de la tour, au second étage, et nous causerons tout à notre aise en tête-à-tête.

Pistolet passa le premier, longea l'allée étroite et noire, et s'engagea dans l'escalier tournant.

— Est-ce que madame Thérèse Soulas demeure toujours ici, monsieur Badoît? interrogea-t-il d'un ton où perçait un vague remords.

— Non, répondit l'agent. Pourquoi?

— Pour rien. Vous souvenez-vous du minet qu'elle aimait tant?... Mou! mou! mou!

— C'est toi l'auteur de sa catastrophe, gredin! fit Badoît en riant.

— Hélas oui! je le piquai le dernier jour... avant de me ranger... et c'est en le guettant que je reconnus le marchef qui écrivait ce nom de Gautron, sur la porte du n° 9, avec de la craie jaune. C'est drôle! toutes ces choses-là m'avaient passé, depuis trois ans, et maintenant que je suis ici, voilà qu'elles me reviennent en grand!

— Il faut qu'elles te reviennent, prononça tout bas M. Badoît. Nous sommes dans ces affaires-là jusqu'au cou, présentement.

— Ah bah! fit le gamin. Est-ce qu'il s'agit encore du marchef?

— Un peu.

— Et de l'homme assassiné en haut?

— Beaucoup.

— Eh bien! dit Pistolet en mettant la main sur le

bouton de la porte, pour parler de la chose, on sera bien là, aux premières loges, c'est sûr ! Mais pour déjeuner... Après ça, il y a si longtemps ! et le père Boivin cuisine pas mal. Seulement, pas de gibelotte, rapport au matou de maman Soulas ! Je l'entends toujours la pauvre femme : mou, mou, mou ! Elle avait une polissonne de voix si douce ! La gibelotte me ferait mal à l'estomac, ayant conservé toute ma sensibilité d'autrefois.

Il entra et son regard fit le tour des murailles.

— En haut, c'est boisé, dit-il. Êtes-vous quelquefois retourné en haut, monsieur Badoît ?

— Jamais, répondit l'ancien inspecteur, qui était pâle.

— Et le marchef n'a rien eu pour cette chose-là ?

— Rien.

— Et pour le reste ?

— Évadé entre les deux sessions. Jamais repris. C'était un fort.

Pistolet s'assit.

— On lui avait pourtant fait voir le tour, dit-il. Il nageait assez joliment, c'est vrai, mais je le tirais toujours par les pieds : ça l'agaçait. Quant au paquet de soie blanche où il avait mis une petite fille, j'allai jusqu'au pont de la Concorde en suivant le courant.

Pas plus de paquet que dans mon œil. J'y ai pensé longtemps.

— Un autre avait trouvé le paquet, dit Badoit qui s'assit à son tour.

— Contez-moi donc ça, patron! s'écria vivement le gamin.

Badoit répondit :

— Plus tard.

Pistolet retourna son verre et frappa dessus avec son couteau.

— Il y a des histoires, vois-tu, reprit Badoit, en veux-tu, en voilà! J'ai prodigué des pas et des démarches depuis trois ans, ça fait frémir. Mais on a affaire à des premiers sujets qui savent jouer à cache-cache; on dirait qu'ils m'ont jeté un sort, et depuis que je travaille pour M. le baron d'Arcis...

— Qu'est-ce que c'est que ce baron-là? interrompit Clampin.

— Un vrai baron, et un vrai homme : l'ancien Paul Labre.

Clampin souffla dans ses joues.

— Ça s'éclaircit! dit-il. J'étais au Havre, sur le *Robert-Surcouf*, un joli trois-mâts, capitaine Legoff, quand M. Paul Labre vint voir si son frère... Ah! dieu de dieu! c'est ce matin-là qu'il était blême!

Un garçon entra :

— Poulet marengo ! commanda Pistolet, c'est promis; pieds à la remoulade et omelette au lard : l'appétit viendra. Joigny première et de l'oignon dans la salade. Apportez le pain, le vin et le saucisson : le reste tout ensemble. On est des personnes qui n'aiment pas être dérangées dans leur conversation secrète et particulière.

— Patron, reprit-il quand le garçon fut sorti, dans le temps, il y avait quelque petite chose entre vous et maman Thérèse, en tout bien tout honneur, s'entend.

— Ça fait intégralement partie de l'histoire, répondit Badoit avec un gros soupir. Une affaire de délicatesse et de sentiment; elle avait des restes agréables. Ça n'a pas réussi, rapport à son changement de position, mais on continue de s'entre estimer.

— Elle est remariée ?

— Elle a refusé pareillement M. Chopand et M. Mégaigne, par suite d'un souvenir ou autre. Elle est dans du coton à présent, heureuse et bien casée, en province, maison du général de Champmas.

— Ah ! ah ! fit Pistolet. Celui qui devait y passer là-haut, à la place de M. Jean Labre? Encore un que j'ai rencontré à bord du *Robert-Surcouf*. Bon tabac. Est-il revenu ?

— Après qu'il a eu sa grâce, oui; mais à la condition de vivre comme un ermite à sa campagne, dans le département de l'Orne, Normandie.

— Et c'est là qu'est maman Thérèse? A quoi faire?

— C'est là. A rien faire.

Pistolet parut réfléchir. Cela ne lui arrivait pas souvent.

Le garçon rentra et servit.

— A ta santé, Clampin, ma vieille, dit M. Badoit en versant le premier verre. Quand on te regarde bien, on voit tout de même que la barbe aurait pu te pousser si elle avait voulu. Quel âge as-tu, au vrai?

— L'âge des amours, patron. A la vôtre! et chiquons!

Il reprit, la bouche déjà pleine :

— Ça n'est pas pour cacher ma vétusté; au contraire, je m'en fais gloire. Tout le monde a de la barbe. Les dames savent qu'on peut me respirer sans danger, comme les fleurs. Quoi donc! je les aime depuis longtemps, en ma qualité de singe Cupidon. Succès partout, jamais de cruelles. Je parierais pour moi contre don Juan.

— Tu as donc été au Théâtre-Français, toi, Clampin?

— Le plus souvent! J'ai vu *Don Juan* à Bobino. Est-ce qu'on en parle aussi dans les autres théâtres? Mais, dites-donc! savez-vous avec qui je jouais tout à l'heure à la pigoche, monsieur Badoît?

— Non; dis-le.

— Un curieux lapin! ce qui me fait penser à lui c'est l'idée que je n'ai jamais tiré à la conscription. Trop jeune, depuis quinze ou vingt ans! Lui, le Landerneau, dit Trente-troisième, eut l'honneur de faire ma connaissance, le jour de son conseil de révision. Il avait eu le n° 1. Sonnez, clairons! J'étais alors la récréation de la servante à tout faire d'un herboriste et je donnais des consultations gratuites dans le quartier; moyennant vingt-cinq centimes de pourboire. J'en ai sauvé, des chevaux de citadines! Landerneau vint me demander combien lui coûterait une maladie d'yeux incurable. Je demandai à la bonne, qui demanda à son marchand de fleurs de tilleul, et mon Landerneau eut sa maladie : à preuve qu'il est resté deux ans aveugle. Le soir du matou, il était avec Coyatier, vous savez?

— Ici? dit M. Badoit en tressaillant.

Pistolet regarda le plafond et répéta :

— Ici.

— Et tu sais où le retrouver?

— A peu près. Il est riche et fait semblant de ra-

masser des chiffons. Je connais madame Choufleur, son épouse actuelle, qui voiture les quatre-saisons.

Il s'interrompit pour crier d'une voix de rogomme :

— A deux sous, le gros tas, à deux sous !

Puis il reprit gravement :

— Un amour de femme !

Badoît lui versa à boire avec enthousiasme.

— Tu vaux ton pesant d'or ! s'écria-t-il.

— Garçon ! des balances ! fit Pistolet qui but après avoir salué.

Il reprit encore :

— Et je connais aussi le frère de sa première femme, Coterie, dit le Réveil de Pantin-la-Galette, ancien compagnon maçon qu'on a chassé du Devoir et qui balaie en chef à la Chambre des pairs.

— Pourquoi me parles-tu de celui-là ?

— Parce qu'il était aussi avec M. Coyatier, le soir du matou, — là-haut.

— Ah çà ! fit Badoît, ils étaient donc une douzaine ?

— Ils étaient trois, répliqua Pistolet : Coyatier, Coterie qui était maçon, et Landerneau qui était menuisier. Coyatier avait un pic d'ouvrier terrassier, Coterie avait un marteau, sa truelle et son auge, Landerneau avait sa boîte d'état. Quand ils sortirent Landerneau portait une valise.

Badoît le regarda en face.

— Alors tu sais ce qui s'est passé ici-dessus? prononça-t-il à voix basse.

— Vous aussi, patron.

— J'entends : tu sais les détails?

— Non, mais je les saurai quand je voudrai.

Badoît baissa encore la voix :

— Lequel des trois, demanda-t-il, est allé, le lendemain, chez le notaire de la rue Vieille-du-Temple?

— Quant à ça, répondit Pistolet, ni vu ni connu! j'ignorais ce détail, quoique j'y suis allé, moi aussi, le lendemain du fameux soir, dans cette même boutique du notaire de la rue Vieille-du-Temple, et que ça m'étonna d'entendre les clercs qui parlaient de M. Labre. Moi, j'étais là pour me ranger. Mais nous ne mangeons plus, patron! Au diable les Habits-Noirs, jusqu'après le café! Une idée! je va vous raconter mes voyages, et nous reprendrons votre commerce au dessert.

II

AVENTURES DE PISTOLET

M. Badoît regardait son ancienne mouche avec une admiration croissante.

Il murmura :

— Dire que nous avons cherché pendant trois ans !

— Et quatre mois, patron ! C'est que je n'étais pas là. Et pendant ces trois ans et quatre mois j'ai cherché aussi quelque chose que je n'ai pas trouvé : une position sociale pour me ranger ; mais là, à

fond, avec femme légitime, enfants, table ouverte, rentes sur l'État, décoration et autres. A Paris, je m'étais déjà coupé en quatre, à votre insu, j'avais remué ciel et terre. Néant. Ma dernière visite fut pour le notaire de la rue Vieille-du-Temple qui ne voulut pas de moi pour saute-ruisseau. La machine de la veille m'avait un peu fatigué, et les dames que je fréquentais à Bobino n'aimaient pas la police.

Voyez-vous, patron, dans le monde, je n'ai jamais avoué que je tenais à la préfecture par un petit bout de bricole. Ça m'aurait ravalé. J'avais dit à Mèche... Vous savez, Mèche, madame Pistolet? Je ne l'ai pas retrouvée à Paris. Je lui avais dit, et aux autres aussi, que j'étais employé dans les Habits-Noirs, pour me faire un peu mousser avantageusement.

— On aime donc mieux les voleurs que les archers, dans ton monde, Clampin? demanda Badoît.

— Parbleu! répliqua le gamin. Mèche me regardait avec respect : Elle aurait bien voulu que je la présente aux Habits-Noirs, et les autres aussi, ça plaît aux dames. Alors donc, ayant honte de l'état, je me dis : faut se nettoyer!

Faut être par exemple officier de marine, remar-

quable par l'uniforme, la bravoure et l'instruction. J'allai donc attendre la malle-poste du Havre hors barrière, et j'y montai par derrière.

En route, je mangeai ma chemise et mes chaussettes : pas gras.

Au Havre, je tombai justement sur un navire en partance : celui qui avait amené d'Amérique le frère de M. Paul, et celui qui emmenait le général de Champmas en Angleterre. Est-ce curieux ?

— Alors ! fit M. Badoît, tu dois en savoir long, petit !

— Je sais que le général avait du bon tabac, et qu'il n'était pas fier. Je sais que le Bas-Breton de capitaine Legoff n'avait jamais vu, disait-il, un si joli passager que M. Jean Labre.

Je ne restai pas longtemps dans la marine, voyez-vous, patron. Il y avait un polisson de maître qui m'aimait comme ses yeux, et qui voulait faire mon éducation. Je lui passai la jambe, un jour qu'il m'avait allongé un coup de filin.

Dans la marine, faut jamais plaisanter. Au bloc !

On m'avait dit que je serais obligé d'attendre cent sept ans avant d'être nommé amiral, et je n'avais mis que trois jours à me faire flanquer au cachot. Vous concevez ? J'étais venu à bord du *Robert-Surcouf* à la nage, à la nage je m'en allai, entre deux

eaux, bien gentiment, et j'abordai à Liverpool, où je m'engageai comme déchargeur de charbon, à trois shillings la journée.

Ça parait bon : 3 francs 15 sous, mais dans ce pays-là, la soupe coûte aussi cher qu'ici le pâté de foie gras : en plus que j'eus des raisons avec un camarade qu'était boxeur de son état.

Il avait dit que Wellington avait plus de jugeotte que Bonaparte. Moi, au fond, ça m'est inférieur, mais y a la patrie, pas vrai? Je répondis : des choux! Votre Wellington, c'est deux sous le tas, à Paris, dans la saison des primeurs. Il me fit cadeau d'un coup de poing à tuer le rhinocéros du Jardin des Plantes. Je l'éborgnai d'un coup de talon.

« — *'Tis to be sold-out, boys! regular fun indeed!* »

Qui veut dire en français : « Garçons, faut y aller! invitez vos dames! »

On nous entoura. Ils avaient tous une envie rouge de voir comment le boxeur allait m'assommer. Tâche! C'était son œil droit et mon talon gauche qu'avaient travaillé; je lui fourrai mon talon droit dans son œil gauche et ça fut fini.

En France, on m'aurait mis au violon. Voilà la supériorité des Anglais. Je fus porté en triomphe et on m'offrit vingt-cinq guinées, qui fait six cent vingt-cinq francs, pour aveugler un boxeur nègre qu'ar-

rivait de Londres en représentations. Ça me dégoûta dans ma fierté. Je voyageais pour me ranger, pas vrai, et que non point pour servir de pâture aux spectacles publics de l'ennemi.

En conséquence de quoi, j'entrai dans le commerce des cotons, où je mis le feu en m'y endormant dessus avec ma pipe.

C'est la chance qui manque.

Heureusement, c'était assuré à une compagnie qui voulut me faire pendre. Je m'y opposai par la fuite. En chemin, je plus à une demoiselle anglaise qui buvait cent sous de madère à son déjeûner. Elles n'aiment pas la barbe chez nôtre sexe. J'étais son fait, mais je fus chassé pour avoir dit le nom de mon pantalon, sans ajouter révérence parler et me voilà jouant la tragédie française à Manchester.

J'apportais les lettres, en vers, sur la scène.

L'acteur à mille francs par soirée m'appela imbécile et je l'assis sur les planches au milieu du rôle d'Hippolyte qui causait d'amour avec Aricie. Ça déplut. On me logea au pénitencier : vous voyez, je ne me rangeais toujours pas.

Dans la prison, on me demanda si je voulais aller voir l'Inde et les bayadères. Avec plaisir. C'est pas l'embarras, en route, j'essayai le chausson habituel,

mais on me donna la cale qui fait drôlement le caractère de la marine anglaise !

Les bayadères, c'est la pluie : ça danse dans un sac avec des dents noires comme du café.

Ah ! par exemple, j'eus du bon temps quand je fus pirate, là-bas, sur les brasses du Bengale; mais j'ai le naturel trop doux, la vue du sang m'incommode, et puis on ne se range pas dans cet état-là.

J'entrai donc au service d'un lord qui voulait grimper au sommet de l'Himalaya; je le lâchai à mi-côte pour suivre des marchands d'opium.

Parole, si je voulais retrouver tous les chemins par où j'ai passé, je m'égarerais !

La Chine n'est pas mal. Un mandarin et sa femme se battirent pour moi dans la banlieue de Canton. J'aurais pu rapporter bien des bagatelles.

Mais ce qui est long, c'est la route royale de Pékin à Saint-Pétersbourg. Et pas d'auberges ! Je vivais à Moscou en vendant des cigarettes. Il y fait froid; les fiacres n'ont pas de roues. Je sus m'y concilier comme partout la faveur des dames, mais j'avais l'idée de me ranger, ça m'a perdu.

L'Allemagne n'est pas un vilain pays pour la bière et les Tyroliennes. Mais concevez, Monsieur Badoît, le temps se passait et je me disais : Tu n'as plus

qu'un moyen de te ranger, c'est la gloire militaire. Dans ton pays, le soldat a un bâton de maréchal au fond de son sac.

J'abrége, pas vrai, ça m'étouffe.

Je tombe donc en Alger où j'obtins le grade de fantassin. Quinze jours après, je passe, au choix, dans une compagnie de discipline. Oui, Monsieur Badoît, j'ai le droit de mettre sur mes cartes de visite : Ancien zéphir.

Ça ne dura pas tout à fait trois semaines. Je n'avais jamais eu de sabre; le mien me démangeait. Mon sous-lieutenant me regarda de travers un jour qu'il faisait chaud. Je lui dis qu'il avait le nez plein de lait. Il tira son épée, je le désarmai, et puis...

N'ayez pas peur, Monsieur Badoît. Toujours la douceur! Je lâchai mon coupe-choux quand il n'eut plus rien dans la main, et je me bornai à le piétiner, j'entends mon sous-lieutenant... un petit peu trop, car le conseil de guerre me condamna à mort.

Va te faire fiche! cette façon-là de me ranger ne m'allait pas. J'entrai Bédouin dans la troupe d'Abd-el-Kader, qui voulut me couper la tête, parce que j'avais bu la part de mon chameau.

C'est des vilaines bêtes, mais fidèles à l'amitié et

qui gardent une poire pour la soif dans l'intérieur de leur tempérament... Est-ce que vous dormez, papa Badoît? Hé! là bas! Mon narré n'est pas de votre goût, peut-être?

— Quand tu auras fini tes menteries, petiot, nous causerons, répondit l'ancien inspecteur paisiblement. Je connais les couleurs.

Pistolet le regarda avec indignation.

— Patron, dit-il, ma parole d'honneur la plus sacrée, j'ai passé sous silence 75 pour 100 de mes malheurs les plus romanesques. C'est pas vous que je voudrais teindre jamais. Et alors, je revins à Alger avec une caravane et je sus obtenir passage pour ma patrie comme marchand de nougat rouge, dont j'ai fait effectivement le commerce dans une boutique à louer du boulevard, avec l'accent du pays, un burnous, et un turban d'occase.

On pouvait s'y ranger, quoique ça manque de stabilité, étant impossible d'avoir un bail sans payer six mois d'avance. Mais Paris m'a monté tout d'un coup à la tête avec ses voluptés brillantes et ses entraînements pour toutes nos passions.

La première fois que j'ai vu une affiche de Bobino, j'ai été perdu.

J'ai mis mon turc au Mont-de-Piété pour acheter le vrai costume du jeune Parisien populaire, et je

me suis élancé vers mon théâtre! Ah! patron! Mèche était partie, et bien d'autres, mais c'est égal, celles qui restaient m'ont toutes reconnu. Les anciennes avaient parlé de moi aux nouvelles. On m'a fait une rentrée... un triomphe! et je me suis replongé dans ma vie d'artiste, composée du jeu, du vin, des belles, avec quoi je la passe douce, piquant les matous qui se sont reproduits à foison dans le quartier, car mon absence a valu une loi sur la chasse, et racontant mes malheurs périodiques avec plaisir aux amis.

Pistolet se tut et avala une bonne lampée de Joigny. Badoît lui dit :

— As-tu fini?

— Pour le moment, oui, patron.

— Veux-tu parler sérieusement?

— Si ça vous va, j'y consens. Faites monter le café... quoique j'en ai humé de meilleur qu'ici dans l'Arabie heureuse, capitale Moka-Corcelet.

Quand le café fuma dans les demi-tasses, M. Badoît se leva et ferma la porte au verrou. Après quoi, il reprit sa place et mit ses deux coudes sur la table.

— Petiot, dit-il, tu as une grande capacité et beaucoup de défauts; on te prend comme tu es. Ne rions plus. Tu avais quelque chose dans le temps pour M. Labre?

— M. Paul! s'écria Pistolet. Un brave jeune homme! Je me mettrais au feu pour lui, si j'étais l'homme incombustible!

— Voilà qui est bien, mais M. Paul est comme toi, il a ses défauts, et il est difficile à servir.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'il ne dit pas tout ce qu'il sait. Tu comprends qu'il m'a fallu des obstacles de plus d'une sorte pour m'empêcher, pendant trois ans, de trouver ce que je cherchais.

— Dites ce que vous cherchez, patron.

— La question a l'air bien simple, repartit Badoît qui semblait soucieux, et pourtant on n'y peut répondre d'un mot. Quand madame Soulas m'a embauché pour le service de monsieur le baron, car c'est elle qui m'a fait quitter ma place d'inspecteur, c'était droit comme un I. Monsieur le baron, qui venait de faire un bon héritage, n'était pas millionnaire, mais il avait de quoi payer.

— Quand les choses me gantent, fit observer Pistolet, je me moque pas mal d'être payé, moi.

— Moi, continua l'ancien agent doucement, je vis de pain et de viande. J'ai besoin d'un fixe pour solder le boucher et le boulanger.

— Est-ce que M. Paul, ou monsieur le baron demande du crédit? questionna Pistolet.

— Jamais. Ne me coupe pas le fil, petit. Monsieur le baron paie recta; mais ce que j'ai à te dire n'est pas déjà si facile à détailler. Fais le mort. J'en étais à te spécifier qu'au début tout ça était clair comme de l'eau de roche. Madame Soulas, pour qui tu connais mes sentiments affectueux, me disait de marcher, je marchais. Depuis, madame Soulas a changé pas mal.

— Ah! ah! fit le gamin. Madame Soulas est-elle maintenant contre M. Paul?

— Ni pour, ni contre, mon bonhomme. Madame Soulas a un chagrin, un secret, je ne sais pas quoi. J'ai cessé de la comprendre, il y a déjà du temps.

— On tâchera de vous le déchiffrer, patron.

— Monsieur le baron a changé d'avis.

— Et vous ne le comprenez plus?

— Pas si bien qu'autrefois.

— Présent. Nous essuierons vos lunettes.

— Au début, il voulait deux choses : trouver les parents d'une jeunesse qu'il a autant dire adoptée, et mettre la main sur les assassins de son frère.

— Et au jour d'aujourd'hui?

— Aujourd'hui, on ne parle plus de la jeune personne.

— Pourquoi?

— C'est là le hic. Pourquoi?

— Est-ce sa maîtresse, patron?

M. Badoît rougit, tant il était éloigné de cette idée, qui fit naître en lui une sorte d'indignation.

— On te dit : c'est sa fille d'adoption, répliqua-t-il. Monsieur le baron est un honnête homme des pieds à la tête. Et d'ailleurs...

— Et d'ailleurs?

— Monsieur le baron est amoureux fou de mademoiselle Ysole de Champmas.

— Ah! bigre; une belle fille, celle-là! fit Pistolet d'un ton de connaisseur; je parle de trois ans. Si Mèche n'avait pas rempli mon âme toute entière à l'époque...

— Depuis trois ans, elle a embelli, interrompit M. Badoît.

— Bravo! Mais quand vous avez dit pour la première fois : *d'ailleurs*, ce n'était pas de mademoiselle Ysole de Champmas que vous vouliez parler, patron.

— C'est vrai, petiot. On ne peut rien te cacher. Je voulais parler de Blondette.

— Blondette, c'est la fille d'adoption?

— Blondette, c'est le mystère! Je voulais ajouter : d'ailleurs, quoiqu'elle soit plus jolie que les anges, Blondette ne peut pas inspirer d'amour à monsieur le baron, ni à personne.

— Trop jeune?

— Quinze à seize ans.

— Hé! hé! s'il n'y a que cette raison-là...

— Il y a une autre raison bien triste : Blondette est, à ce qu'il paraît, un malheureux être privé d'intelligence, et, de plus, elle est muette.

Pistolet garda un instant le silence.

— Vous la connaissez, patron? reprit-il ensuite.

— Jamais je ne l'ai vue.

— Alors, qui vous a dit qu'elle était idiote et muette?

— Madame Soulas.

Pour la seconde fois, Pistolet resta un instant sans parler.

— Celle-là était une bonne personne autrefois, murmura-t-il. Je veux vous conter un détail, pendant que j'y pense, patron. Le lendemain du grand jour, car, en définitive, pour nous, tout part de ce jour-là, je rencontrai madame Soulas, vers les dix heures du matin, sur le quai des Orfèvres. Elle avait l'air d'une folle. Vis-à-vis de la maison au foulard rouge, vous savez bien ce que je veux vous dire, elle rencontra une autre folle : la vieille Jeannette, servante des demoiselles de Champmas...

— Jeannette sortait de me parler, interrompit ici M. Badoit, et je venais lui dire que la fille cadette

du général avait disparu. Elle s'était écriée, je m'en souviens comme si j'y étais encore : C'est la fille naturelle qui a fait cela !

— Possible. Voici mon anecdote. Madame Soulas accosta Jeannette et lui demanda :

— Est-ce que mademoiselle Suavita de Champmas était?...

Elle n'acheva pas, mais elle planta son doigt au milieu de son front.

Jeannette l'écarta violemment et comme si elle eût voulu repousser une insulte adressée à la fille de son maître.

Mais madame Soulas s'attacha à ses vêtements et lui demanda encore :

— Est-ce que mademoiselle Suavita de Champmas était muette ?

La vieille Jeannette déchira sa robe en l'arrachant de ses mains, et s'éloigna d'elle avec horreur.

Madame Soulas, et c'est ce qui me frappa, murmura en passant près de moi :

— Non, non ! ce n'est pas elle !

M. Badoit secoua la tête et dit avec découragement :

— J'ai cherché assez de ce côté. Madame Soulas avait raison : Blondette ne peut pas être la fille du général. Monsieur le baron habite à quelques lieues du château de Champmas, là-bas, dans l'Orne. D'ail-

leurs, pourquoi la cacherait-il?... Non. Il y a là un mystère, et je sais bien que madame Soulas pourrait le dire. Ce que j'ai pensé, le voici : les Habits-Noirs ont essayé d'assassiner cette enfant-là, c'est un fait. Quelle qu'elle soit, ils ont un intérêt à cela. Le baron la cache pour la soustraire à quelque danger dont il connaît mieux que nous la nature.

— Ainsi soit-il, dit Pistolet. Alors, cette Blondette est bien mon petit paquet de soie blanche?

— Il y a des motifs pour le croire.

— Après?

— La chose certaine, c'est que le baron semble ne plus chercher les parents. De deux choses l'une : ou il les a trouvés, ou il désespère de les trouver. Désormais, ma besogne unique auprès de lui est d'éventer la piste des assassins de son frère.

— Et vous voulez m'embaucher, patron, pour courir sus à Coyatier, à Landerneau et à Coterie?

M. Badoît semblait rêver.

— Quant au marchef, reprit Pistolet, je l'ai assez malmené pour une fois. Landerneau est un pauvre diable, Coterie ne vaut pas la corde pourrie qui le pendrait. Vrai, ça ne me va pas. C'est trop facile. J'aime mieux me ranger.

— Petiot, reprit Badoît, moi je me plains que c'es

trop difficile. Coterie, Landerneau et le marchef n'ont été que les instruments du crime.

— Bravo ! fit le gamin. Montons ! ça va devenir intéressant. Causez.

— Landerneau, Coterie et le marchef doivent nous servir seulement à trouver le véritable auteur du crime : la tête qui a mis en mouvement ces trois paires de bras.

— Les Habits-Noirs, parbleu ! s'écria Pistolet, pourquoi mâcher des mots ! Ils ne me font pas peur. Mon tic est de me batailler avec ceux qui sont plus forts que moi. Va comme je te pousse ! L'affaire me plaît d'autant plus que je n'aurai pas besoin de quitter Paris, mes amours.

Badoit l'arrêta ici.

— C'est ce qui te trompe, petiot, murmura-t-il. Ta première expédition aura lieu à la campagne.

— Parce que ?

— Parce que si le fretin est à Paris, le gros gibier voyage en ce moment. Regarde-moi ça.

Il avait tiré de sa poche un papier écrit au crayon.

C'était un extrait des talons du bureau des passeports. Le gamin lut : « 21 septembre 1838... »

— C'est aujourd'hui, dit-il.

— Oui, c'est aujourd'hui, va toujours.

« ... Le colonel Bozzo... M. Lecoq de la Perrière... madame la comtesse de Clare... » connais pas celle-là.

— Si fait, répliqua M. Badoit; l'ancienne Marguerite de Bourgogne de la rue de l'Ecole-de-Médecine : Madame Joulou du Brehut.

— Oh! oh! s'écria Pistolet, la particulière à Lecoq! ça se dessine. Ils sont partis ensemble?

— Tous les trois, ce matin.

— Et ils vont?

— Au Château-Neuf-Goret, en Mortefontaine, par la Ferté-Macé, département de l'Orne.

— Qui est-ce qui demeure là?

— Un homme qui envoie chaque mois trois mandats de 100 francs sur la poste de Paris : un à Maclou, chiffonnier...

— C'est le faux nom de Landerneau, interrompit le gamin.

— Un au nommé Boitard...

— C'est Coterie!

— Un troisième à Joseph Moynet, cabaretier, passage Saint-Roch.

— Ce doit être le marchef! s'écria Pistolet. Je m'amuse comme un cœur! Je parie que l'homme du château est...

— Si je savais cela aujourd'hui, nous partirions ce soir, dit M. Badoît.

Pistolet se mit sur ses pieds.

— Zéphyr! à la bayonnette! se commanda-t-il à lui-même : chargez!

Il sortit en courant sans dire gare.

III

ZÉPHYR A LA BAYONNETTE !

Un quart d'heure après, on aurait pu rencontrer Pistolet flânant, le nez au vent, dans la rue de la Monnaie et regardant les dames à travers la fumée de son cigare à paille.

Il pensait :

— L'homme a sa destinée, selon la croyance des contrées fatalistes où j'ai voyagé en Musulmanie. Me voilà encore lancé malgré moi dans une affaire de surveillance et de découvrez-moi ça. C'est drôle que j'y

vas avec plaisir, malgré ma crainte du déshonneur, auprès des femmes, qui ne peuvent pas souffrir la police. Mèche, ma Calabraise, l'abominait... et dans tout le sexe qui passe aux alentours on n'en trouverait pas une qui ait de l'œil comme Mèche ! Elle me coûtait bon, avalant des six et dix sous de bière et gâteaux par soirée, mais je ne la remplacerai pas pour la séduction et l'atout. Qué gale ! c'était le chic des chics ce monstre-là, y a pas à dire, je l'idole encore !

— A deux sous les gros tas, à deux sous ! cria en avant de lui une voix éraillée.

— Domino ! fit Pistolet qui cambra aussitôt avec plus d'élégance encore sa taille dégingandée. Voilà Mme Choufleur ! je ne serai pas obligé d'aller jusqu'à la halle !

Mme Choufleur, qui s'appelait de son nom Clémentine, était une bonne grosse marchande des quatre saisons, jeune encore, mais ne portant déjà plus d'âge sur sa figure bronzée. Elle traînait sa charrette lourdement, jetant son cri d'une voix rauque et laissant échapper de son madras posé à la diable des cheveux qui ressemblaient à une broussaille.

Chose singulière, ce Pistolet, malgré son incontestable laideur, plaisait réellement aux dames. Aussitôt que Choufleur l'aperçut, elle donna un coup de

main à son madras, lissa ses cheveux révoltés et rétablit de son mieux les plis terriblement désordonnés de son corsage.

Ce fut d'une voix presque douce qu'elle chanta :

— A deux sous le gros tas, à deux sous!

— Bonjour, Mame Landerneau, lui dit Pistolet, qui se découvrit avec galanterie; comment vous va aujourd'hui? Je vous cherchais justement dans le quartier.

Choufleur devint rouge comme une pivoine et montra les dents saines et assez blanches qu'elle avait, en un énorme sourire.

— Vraiment, monsieur Clampin? répondit-elle. Vous n'en manquez pas, de personnes à fréquenter, pourtant, dans tous les quartiers.

— Je vas vous dire, mame Landerneau, c'est des bêtises. Un jeune homme n'est pas né pour courir, ou du moins faut une liaison pour l'âme. J'avais Mèche...

— Ah! oui, la grande, marquée de la vérette?

— Pas beaucoup, mame Landerneau et de l'œil! approchant comme vous.

La marchande baissa les yeux avec coquetterie en murmurant :

— Vous êtes bien honnête tout de même, monsieur Clampin.

— Enfin, je l'avais, reprit Pistolet, et je veux voir à la remplacer pour me fixer fidèlement jusqu'à la mort.

— Quoi qu'elle est donc devenue, au fait, c'te grande Mèche? demanda Choufleur, qui oubliait désormais d'offrir ses légumes aux passants.

Pistolet minauda d'un air modeste.

— M'ayant absenté pour un voyage de long cours, répondit-il, on présuppose qu'elle en est périe naturellement ou suicidée. Sa tendresse pour son amant ne connaissait pas de bornes.

— Pauvre fille! soupira Choufleur, dont les paupières sensibles se mouillèrent. Est-ce que vous accepteriez n'importe quoi sur le comptoir, monsieur Clampin?

— Je paye pour les dames, répondit noblement le gamin; c'est mon caractère, Clémentine.

Il offrit en même temps son bras.

— Attendez voir! dit la marchande, qui empoigna vigoureusement les deux bras de sa charrette et la poussa sous une porte-cochère. Les sergents de ville, ça ne pense qu'à faire de la peine au monde.

Le couple entra chez le marchand de vin voisin : Pistolet un peu honteux, Clémentine heureuse et fière.

On prit une prune et on causa.

Pistolet, dès qu'il lui était permis de causer, apprenait bien vite ce qu'il voulait savoir; mais il se trouva que Clémentine, la pauvre femme, qu'elle fût ou non légitimement mariée à Landerneau, ignorait la principale industrie de ce dernier.

Elle ne connaissait ni Coterie, ni Coyatier.

Un instant, le gamin resta déconcerté, mais son imagination fertile aidant, il improvisa un autre plan.

— Je vais vous dire, Clémentine, murmura-t-il à l'oreille de la marchande en trinquant pour la troisième fois, mon inclination vous a choisie, quoi donc, on reparlera de ça dans le mystère, cabinet et tout; mais il s'agit présentement d'une délicatesse. Soyez muette comme la tombe avec vot' époux. C'est tout ce qu'il y a de plus affaire de confiance. Voilà l'histoire en succinct : Un jeune homme, enlevé à sa famille éplorée... passage Saint-Roch : pas les parents de la victime, mais bien le tyran qui l'opprime, rapport à ce qu'il est payé par les oncles qui comptent hériter du père. Je ne dirais pas ça à mon notaire! Vous seule au monde en avez le secret. Et que c'est dangereux pour moi de me montrer aux alentours de l'établissement parce qu'on m'y connaît... Alors, dans le besoin pressant que j'ai d'y jeter un coup d'œil, j'ai songé à vous.

— A moi! répéta la marchande étonnée.

Pistolet se compromit jusqu'à lui toucher le menton.

— Farceuse de petite mère! dit-il, vous l'avez encore plus coquin que Mèche : j'entends l'œil! M'aimera-t-on un petit peu, Clémentine?

Clémentine éclatait d'orgueil et de joie.

— Alors, en route! commanda le gamin. Zéphyr! Pas accéléré! On va vous expliquer la chose à la maison.

— Chez vous, monsieur Clampin?

— Chez vous, mame Landerneau. Vous y possédez les moyens de me tirer d'embarras en sauvant la jeune victime, duquel la famille vous en aura une reconnaissance éternelle.

Clémentine reprit ses brancards et roula vers la rue Aubry-le-Boucher où était son domicile. Tout le long de la route, dans son triomphe sentimental, elle rebutait les acheteurs.

— Vous repasserez, ma poule, disait-elle; une autre fois, mon bijou! Au jour d'aujourd'hui je n'arrête pas, le feu est à la maison.

L'établissement de madame Landerneau se composait d'une chambre sous les toits, et au rez-de-chaussée, d'un hangar couvert où elle remisait sa voiture.

Pistolet la rejoignit à la porte du hangar et lui dit :

— Entrons, la petite mère, c'est ici qu'on va vous révéler le secret des secrets.

Madame Landerneau entra, laissant la voiture à la porte.

Pistolet ajouta :

— La voiture aussi ! Elle fait partie intégrante des mystères. Allez-y, Clémentine !

Clémentine, modèle d'obéissance, y alla et introduisit la charrette au milieu des légumes amoncelés.

— Les salades y 'auront part aussi, au secret, dit Pistolet, et les carottes. On va monter une mécanique qu'aurait du succès au théâtre. Courez me chercher une vrille et un paillasson, amour que vous êtes, pendant que je vas décharger tout ça. En avez-vous des attraits, bijou de femme !

Clémentine resta un instant indécise.

— Une vrille ! murmura-t-elle. Un paillasson ?...

— Demain, répliqua Pistolet, on échangera les serments de s'aimer jusqu'à l'éternité aux Barreaux-Verts. Aujourd'hui, c'est l'ouvrage du dévoûment. Allez-y, idole de Clémentine ! C'est pour le malheureux jeune homme, ravi à ses parents !

— Faut faire tout ce qu'il veut, ce démon-là ! grommela la marchande.

Pistolet déchargeait déjà la charrette. Quand madame Landerneau revint la charrette était vide.

Pistolet prit la vrille et pratiqua cinq ou six trous à la paroi gauche, après s'être couché au fond bien commodément et avoir pris la mesure de l'endroit où portait sa tête.

La marchande le regardait faire et demandait de temps en temps avec une curiosité croissante :

— Quoi que vous allez brocanter, monsieur Clampin? c'est trop drôle!

— Pas de secrets pour vous, la petite mère, répondit Pistolet. Vous en êtes une moitié de moi-même, quoi! c'est le commencement de l'opération. Est-ce qu'on voit les trous en dehors?

— Pas beaucoup.

— Virez un petit peu l'embarcation, qu'on juge l'effet.

Quand les trous, pratiqués à la vrille, se trouvèrent en face de la porte, Pistolet commanda halte, et y appliqua ses yeux en dedans.

— On sera là en logé grillée, dit-il joyeusement. Au paillasson, maintenant!

— C'est pour mettre sous vous le paillasson, monsieur Clampin?

— Non, idole, c'est pour mettre sur moi.

— Et pourquoi faire, monsieur Clampin?

— Pour empêcher les différents légumes de m'étouffer à la fleur de mon âge, ma compagne.

— Des légumes! fit Clémentine. Ah çà! ah çà! expliquez-vous! je suis sur le gril, moi, dites donc!

— Mame Landerneau, prononça gravement le gamin, vous allez participer à une anecdote curieuse, et ça vous fera plaisir, plus tard, de vous rappeler ces instants. Les commencements de notre connaissance que nous allons nouer ensemble indélébile se mélangent à un travail honorable. Ça portera bonheur à not' félicité. Voilà l'ordre et la marche du secret : ayez la bonté d'écouter attentivement.

La marchande était tout oreilles. Pistolet reprit en lui envoyant un baiser :

— Moi, dessous, pas vrai? Dessus, le paillasson; et encore par dessus, les légumes. Est-ce clair?

— Et après?

— Après, vous prenez vos brancards et la rue Saint-Honoré jusqu'au passage Saint-Roch, dont il a été mention, vous entrez dans le passage et vous stationnez devant la porte de la *Grande-Bouteille*, qu'est un cabaret, tenu par un citoyen nommé Joseph Moynet, en ayant soin que le côté gauche de votre voiture soit tourné vers l'entrée du marchand de vins, à cette fin, que moi, dans mon confession-

nal, je puisse y jeter à l'intérieur, le coup-d'œil de l'amitié... comprenez-vous?

— Oui, répondit la marchande.

— Et qu'en dites-vous ?

— Que vous êtes rudement malin, mais...

Clémentine hésitait.

— Mais, quoi? demanda Pistolet.

— C'est que... on dit comme ça que vous flânez pas mal autour de la rue de Jérusalem, monsieur Clampin.

Le gamin sauta hors de la voiture et croisa ses bras sur sa poitrine.

— Clémentine, dit-il avec une noble tristesse, adieu pour toujours! Ma tendresse au vis-à-vis de vous égalait vos attraits : je m'en prive, prêt à tout, excepté d'être insulté dans mon honneur par les femmes!

Il se dirigea vers la porte.

Madame Landerneau se lança sur lui et l'entoura de ses robustes bras.

— Je n'y ai pas cru, monsieur Clampin! s'écria-t-elle. C'est les mauvaises langues. On fera tout ce que vous voudrez!

Pistolet résista un instant, mais enfin l'émotion l'emporta et il remonta dans la charrette en disant :

— Vous l'emportez, idole, mais souvenez-vous que

je préférerais la mort à être méprisé par celle qu'on aime !

Il se coucha; Clémentine, repentante et zélée, lui étendit le paillasson sur le dos. Au moment où les légumes amoncelés cachaient déjà le paillasson, une voix avinée cria dans la cour :

— Mame Landerneau ! oh hé !

— Tiens ! fit Pistolet, voici Trente-troisième. Je lui ai gagné dix-huit sous au bouchon, ce matin. Amour, dites-lui qu'il se donne la peine d'entrer.

— Je vais me coucher, femme, dit le chiffonnier à la porte du hangar. Tu sais, le Pistolet *en est*, décidément; je l'ai surpris, ce matin. Fais-lui bonne mine, on lui jettera une boulette, un soir, au clair de la lune.

— C'est bon, gronda la marchande. N'y a que les voleurs qu'en veulent aux gendarmes.

— Ayez pas peur, monsieur Clampin, ajouta-t-elle quand le chiffonnier eut disparu. Je ne veux plus de cet homme-là; il me fait peur... et si vous *en étiez*, après ? Je m'y mettrais, quoi ! jusqu'au cou, pour pas me séparer d'un jeune homme, que je me sens capable de le suivre partout, comme Orphée aux Enfers !

— Pas besoin, répondit le gamin à travers ses trous de vrille. Allons sauver la victime du tyran ! En route !

Clémentine, entièrement subjuguée, s'attela et l'équipage partit.

Il s'arrêta, selon les instructions de Pistolet, juste devant la porte du cabaret de la Grande-Bouteille, et Clémentine se mit à ranger ses choux en criant :

— A deux sous les gros tas d'escarolle! navets, poireaux, carottes!

Pistolet était à son poste.

Il pouvait voir l'intérieur du cabaret, sombre et sale où trois ou quatre couples de joueurs battaient des cartes noirâtres en buvant du vin violet.

Au comptoir, il y avait une femme de mauvaise mine qui ravaudait une paire de chaussettes en loques.

Sans faire semblant de rien, Clémentine regardait aussi de tous ses yeux.

Jusqu'à présent, elle n'apercevait ni le tyran ni la victime.

Il régnait dans le cabaret une sorte de crépuscule, incessamment assombri encore par la fumée des pipes. Au-dessous de la fenêtre principale, un soupirail vitré laissait sourdre une lueur.

L'attention de Pistolet fut attirée tout de suite par cette lueur.

A force de regarder, il distingua à travers les vitres enfumées du soupirail des ombres qui se mouvaient.

La véritable industrie du maître de la maison devait être là et non point dans la salle du rez-de-chaussée à demi-vide.

Pistolet se demandait déjà comment il pourrait pénétrer dans cet antre. Son imagination travaillait.

Il fut distrait par l'entrée en scène d'un personnage qui sortit lentement de l'ombre au fond de la salle commune et se dirigea vers la porte.

Tout d'abord, Pistolet se dit :

— C'est le marchef.

Mais, à mesure que le personnage avançait le doute venait et Pistolet pensa :

— Si c'est le marchef, il est rudement changé.

Quand le personnage atteignit le seuil et parut en pleine lumière, Pistolet affirma :

— Ce n'est pas le marchef.

C'était un vieillard, non pas chétif, mais voûté, cassé et marchant avec une peine extrême. Il portait des lunettes vertes, habillées de soie sur le côté et un large garde-vue de la même couleur.

Les lunettes garnies et la visière pouvaient être un déguisement, mais il était bien difficile de feindre cette décrépitude.

Le vieillard descendit les deux marches qui étaient au devant de la porte et s'approcha de la charrette pour tâter les salades.

Pistolet cessa de le voir parce que, désormais, il était trop près.

Mais il l'entendit qui disait à une femme entrant dans le cabaret :

— Bonjour madame Mahuzé, vous êtes en retard aujourd'hui.

Ce n'était pas la voix du marchef.

Madame Mahuzé avait cette tournure indéfinissable et souverainement malheureuse de la femme qui boit. C'est assez rare dans nos mœurs; du moins, cela passe pour être assez rare.

La femme qui boit n'est pas la femelle de l'ivrogne. C'est un être à part, maussade, solitaire, lugubre.

Madame Mahuzé sauta aux yeux de Pistolet comme une révélation. Il se souvint d'avoir vu passer, depuis dix minutes qu'il était là, deux ou trois autres femmes, marquées au même cachet, odieux et navrant.

La destination de la salle souterraine, éclairée par le soupirail vitré, ne fut plus un mystère pour lui, et se dit :

— C'est une *licherie* pour dames.

En ce moment le vieillard marchandait des laitues d'une voix faible et cassée qui, certes, ne pouvait appartenir à ce robuste coquin, Coyatier, dit le marchef.

IV

LA LICHERIE

Ceci n'est pas un mot d'argot; nous nous sommes promis à nous-mêmes de n'en pas introduire un seul dans ces pages : c'est une expression technique, désignant à la fois un vice d'espèce particulière et une industrie protégée par la loi.

Il y a quelques années, un haut fonctionnaire obtint un succès de vogue dans Paris en introduisant dans la langue officielle le mot *caboulot*. Caboulot est un mot d'argot. Le temps viendra peut-être où ce langage passera dans la poésie bureaucratique.

Mais licherie est tout uniment une locution populaire.

Licher, dans nos faubourgs, veut dire : être gourmand. Ce verbe s'applique surtout aux femmes. L'adjectif *Licheuse* est éminemment parisien et désigne souvent, parmi les ouvriers, une jeune personne prédisposée à ne point assez mouiller son vin.

Employé euphémiquement, il stigmatise celles qui, allant déjà plus loin, ont été surprises en flagrant délit de gaîté trop violente.

Il est d'usage d'affirmer que Paris reste à l'abri de cette grande honte, l'ivrognerie des femmes. Je ne voudrais pas contredire une si consolante affirmation.

Cependant, je connais dans Paris plusieurs *licheries* (licherie étant pris dans son sens technique qui désigne un cabaret spécial aux femmes) dont les maîtres font un chiffre d'affaires fort important.

La mode de l'absinthe a donné un élan à cet effrayant commerce.

Naguère encore, dans la rue du Rempart, détruite par le dégagement du Théâtre-Français, il existait une licherie où l'on faisait fortune en quatre ans, régulièrement, comme au bureau de tabac de la Civette.

Et je déclare que l'intérieur de cette licherie of-

frait un des spectacles les plus curieux et les plus navrants qu'il soit donné à un observateur de surprendre.

Il y avait là des licheuses sombres qui s'enivraient résolûment chaque jour, buvant en dix minutes ce qu'il leur fallait, — et qu'on n'avait jamais entendu prononcer une parole.

Chez la femme, cette passion a presque toujours couleur de folie et ressemble parfois à la manie du suicide.

Je ne sais pas si Pistolet avait à l'égard de cette lèpre, endémique à Londres et que Paris nous paraît gagner lentement, des idées particulièrement philosophiques, mais il fit grande attention à ces trois ou quatre femmes qui venaient de passer le seuil du cabaret.

Il connaissait son Paris sur le bout du doigt. Ces trois ou quatre femmes portaient le même cachet de tristesse et de dégradation : une tristesse à part, une dégradation *sui generis*.

Le plan de Pistolet était tracé, avant même que le vieillard au garde-vue eût conclu son marché de salade.

Ce n'était pas du dehors qu'il fallait voir cette maison muette et noire, il s'agissait d'en franchir le seuil à tout prix.

Le bonhomme marchandait toujours; Pistolet, impatient, l'envoyait au diable de bon cœur lorsqu'il crut entendre sa voix chevrotante se raffermir tout à coup dans un accès de colère.

— Ma grosse, disait le vieillard à la marchande, il y en a de plus huppées que toi qui fréquentent mon établissement.

— De quoi! de quoi! vieux Rodrigue, ripostait la vaillante Clémentine; faut-il appeler un sergent de ville pour qu'on fouille ta caverne? Où as-tu mis le fils de ce monsieur et de cette dame que tu as détourné? Si tu ne vas pas te cacher, je fais une émeute à ta porte, voleur d'enfants! traître! tyran! vampire!

Elle repoussa en même temps le bonhomme qui recula d'un pas et se trouva en face des trous de vrille.

La visière verte de son garde-vue s'était un peu dérangée; le regard de Pistolet glissa dessous.

Il oublia sa position et fit un tel soubresaut que l'échafaudage de légumes chancela comme une maison tourmentée par un tremblement de terre.

Clémentine se mit à rire bruyamment et reprit ses brancards en disant:

— Vieux coquin! tu entendras parler de nous... à deux sous, le gros tas!

Le vieillard, tout confus, avait repassé le seuil de sa porte.

Dès que la voiture eut tourné le coin du passage, Pistolet commanda :

— A la maison ! et vite, ça brûle !

— Est-ce votre ogre, monsieur Clampin? demanda Clémentine quand on fut sous le hangar.

— Idole, répondit le gamin en sortant de sa cachette, j'étais mal là-dessous. C'est un moyen hardi, mais gênant, et vous avez failli tout gâter par votre bavardage.

— Ne voulait-il pas m'embaucher licheuse, s'écria la marchande indignée, moi qui n'en prends jamais qu'en société, par occasion ! Ces chrétiennes-là, voyez-vous, c'est des monstres. Oh ! le coquin !

— Montons, trésor, interrompit Pistolet. Y a de l'ouvrage.

— Mais Landerneau est à la maison, objecta Clémentine.

— Il dort, amour; c'est son heure, puisqu'il travaille la nuit.

— S'il allait s'éveiller? Il est méchant !

— On lui dirait : Tu rêves ! Montons.

Comme madame Landerneau n'était pas convaincue, Pistolet lui ravit un baiser en guise de suprême argument et conclut :

— On m'aime ou on ne m'aime pas, la jolie des jolies ! montons.

— On vous aime, monsieur Clampin, soupira la marchande, mais on aurait préféré les barreaux verts, Ramponneau ou les Mille Colonnes.

Elle monta et ouvrit la porte de sa mansarde bien doucement.

Landerneau ronflait comme un juste, couché tout habillé sur son lit.

C'était son heure.

Avant d'entrer, Pistolet dit :

— Pour l'affaire de l'enfant arraché à la tendresse de ses proches, j'éprouve la nécessité de m'habiller en femme. A demain les plaisirs. Prêtez-moi une de vos robes et le reste. La famille éplorée vous bénira.

— Et vous allez faire votre toilette ici, monsieur Clampin? demanda Clémentine, effrayée pour le coup.

— Vous vous mettrez devant le lit, trésor. J'en ai bravé bien d'autres dangers extravagants dans mes voyages au long cours. J'ai l'adresse et l'audace du Barbier de Séville.

— Quel démon! murmura Clémentine, folle d'admiration.

— S'il bouge, d'abord, je l'étrangle! ajouta-t-elle en jetant un mauvais regard du côté de Landerneau.

— C'est ça! fit Pistolet, je m'amuse. Tournez-vous, je commence.

La toilette ne fut pas longue. Le gamin, ami des dames, semblait familiarisé avec tous les détails du harnais féminin. Il s'habilla plus vite que n'eût fait la marchande elle-même.

— Vous pouvez regarder, idole, dit-il bientôt, la morale le permet désormais.

— Est-il assez mignon ! soupira Clémentine avec langueur.

L'amour est aveugle. Pistolet était affreux.

Mais voici une terrible alerte.

Tout à coup on frappa rudement à la porte, et Landerneau s'éveilla en sursaut.

Le gamin avait eu le temps de lancer ses hardes sur le haut de l'armoire.

— Qui est là ? demanda Landerneau.

— C'est moi, Coterie, fut-il répondu, ouvre vite.

— On n'entre pas, dit Clémentine, qui avait délacé précipitamment son corsage. Je suis en train de m'habiller ; on me laissera finir, je suppose !

— Tiens ! tu es revenue, toi ? gronda le chiffonnier en frottant ses yeux gros de sommeil... Dis ce que tu veux, Coterie.

Pistolet était collé à la muraille, derrière l'armoire.

Coterie répondit à travers la porte :

— Rendez-vous, dans une heure, passage Saint-Roch, à la Grande-Bouteille.

— On y sera. Ça suffit. Va devant.

Lauderneau se retourna sur son lit.

Clémentine entrebâilla la porte, et Pistolet se glissa dehors comme un serpent.

En descendant, il se disait :

— Je parviendrais à tout, si je voulais, à l'aide des dames ! Il s'agit maintenant d'enlever la fin. Méfiance ! on risque sa peau !

Il avait choisi dans le trousseau de la marchande une robe des dimanches très-voyante et qui n'était pas d'une entière fraîcheur, un châle tapis, venant du Temple, et un bonnet tout panaché de fleurs fanées.

Il était laid à faire plaisir.

Dès ses premiers pas dans la rue, un porteur d'eau l'appela ma chatte et lui offrit son âme.

Cela le flatta, mais il n'avait pas le temps de s'attarder aux aventures.

Il gagna les halles, puis la rue Saint-Honoré, étudiant sa démarche et se regardant aux miroirs des boutiques. Il ne se trouvait pas mal du tout.

— Si je rencontrais un roquet errant, pensait-il, je le prendrais dans mes bras. Ça complète la touche... quoique tous les hommes me font de l'œil et que l'illusion... passez votre chemin, malhonnête ! as-tu fini !... et que l'illusion est poussée jusqu'au délire, chez le sexe auquel j'appartiens, en ma faveur.

Il s'interrompit pour dire à un vieux monsieur :

— A votre âge, bon papa ! Je vais appeler la garde !

En arrivant dans le passage Saint-Roch, il alourdit son pas, baissa le nez et prit une physionomie triste. C'était un observateur, et il connaissait le monde.

Dans le rôle qu'il jouait, la gaîté n'est jamais de mise.

Il entra à la Grande-Bouteille et marcha droit au comptoir.

— Une personne très comme il faut, dit-il d'un accent morne et sans flûter sa voix, m'a assuré qu'il y avait ici un salon pour dames.

— Sûr que ça doit être une personne de bien bon genre, répondit la femme de comptoir, au milieu des rires des habitués.

— Ohé ! La Tanche ! fit un homme à blouse, viens t'asseoir ici, je te paye un demi-setier au poivre long.

— Madame, reprit Pistolet avec dignité, vous ne m'avez pas fait l'honneur de me répondre et vous êtes cause qu'on me manque de respect.

C'était bien dit. Ces misérables créatures n'ont qu'un vice. Il est énorme et tue les autres.

— Descendez par là, dit la femme du comptoir en montrant l'escalier de la cave, une autre fois

vous prendrez l'allée. Celles qui vont en bas n'en trent pas ici.

— Madame, répliqua Pistolet, qui fit une raide révérence, j'ai l'honneur de vous remercier.

— Pas de quoi !... Va échauder ton bec, vieille pie, cria la blouse. C'est crispant, quoi !

— Ohé ! La Tanche ! ohé ! à la cave !

Pistolet passa digne et fier. Avant de descendre l'escalier, il dit :

— Si vous connaissiez les positions sociales que j'ai occupées, vous sauriez qu'on peut chercher l'oubli de ses malheurs !

En bas de l'escalier, c'était ce cellier, dont le soupirail jetait une lueur terne au dehors.

Il y faisait presque nuit, malgré une lampe fumeuse qui était censée l'éclairer.

Au comptoir, le vieillard à lunettes garnies et à visière verte s'asseyait.

Il faut avoir vu ces choses pour les dire.

Quand on les a vues, il faut les peindre telles qu'elles sont, sans ménagement ni exagération.

Le vieillard était là seul de son sexe. Elles ont des mœurs.

En voyage, elles prennent le wagon réservé aux dames.

On se tromperait si on les confondait avec ces lu-

ronnes qui boivent et fument à Asnières, en compagnie des joyeux canotiers. Elles ne fument pas; elles détestent l'orgie qui chante et rit; elles craignent les hommes; elles *se respectent*.

Elles forment, à n'en pas douter, une classe à part, une classe d'aliénées : la plus sinistre de toutes.

Elles se divisent en deux catégories : celles qui boivent ensemble ou deux à deux, et celles qui boivent seules.

Les premières sont les moins nombreuses, les moins curieuses aussi, puisqu'elles vivent en buvant et peuvent se ranger parmi les esclaves d'un vice connu.

Celles qui boivent seules sont les vraies « Anglaises, » les « tanches solitaires, » les pratiques de fond de la *licherie :* les mortes.

Celles-là ont un type singulièrement accusé : elles se ressemblent toutes, portant l'ivresse avec gravité, et tombant, comme les soldats russes, avant d'avoir chancelé.

Elles sont d'une politesse affectée, réclamant à tout propos la considération due à leur sexe; elles ont des prétentions aux belles manières; on ne sait jamais d'où elles viennent, mais elles disent toutes venir de haut.

C'est quelque chose de froid et de résolu, qu'on prendrait pour une mortelle médication. Elles ep-

tonnent la ruine alcoolique comme les baigneuses, dans les villes d'eaux, affrontent les rudes émanations de la piscine. — ou mieux encore comme les Chinois fument l'opium.

Leur ivresse est sépulcrale, mais elle n'a peut-être pas les dégradations de l'autre ivresse. Elles savent où elles vont. Et qui pourrait dire quelles souffrances elles essayent de tuer ainsi dans l'abrutissement!

J'ai plus réfléchi et plus rêvé à l'aspect de ces terribles femmes qu'en visitant les asiles de l'Angleterre, cette morne patrie de la démence furieuse.

Parmi les deuils mystérieux, cachés sous le manteau bariolé de notre civilisation, celui-ci est le plus étrange peut-être, et assurément le plus noir.

Pistolet connaissait tout cela et Pistolet ne s'étonnait jamais de rien. Son premier coup d'œil traça le plan de la cave et trouva le second escalier qui devait communiquer avec l'allée, entrée ordinaire de cet enfer.

Au-delà de l'escalier, il y avait une petite porte à laquelle Pistolet jeta une rapide œillade. Cette porte était fermée.

La cave contenait une douzaine de femmes dont quatre étaient groupées et causaient en prenant du punch.

Deux autres jouaient aux dominos le prix d'un carafon de rhum.

Les six restantes étaient assises assez loin les unes des autres, dans un complet mutisme.

L'une d'elles lisait un livre abondamment souillé et qui portait l'estampille du cabinet de lecture.

Deux autres dormaient, la tête appuyée sur leurs mains, auprès de leurs carafons vides.

Une quatrième, vêtue de haillons, comptait des sous dans un sac de toile.

L'avant-dernière était une femme encore jeune et belle qui pleurait.

La dernière avait une figure osseuse et sèche, dont le profil parlait de noblesse. Elle portait une vieille robe de soie noire très-propre et ses cheveux gris étaient lissés avec soin sous un antique chapeau de velours.

Joseph Moynet, le cabaretier, l'appelait madame la marquise, et cela faisait sourire parfois tous ces êtres qui ne souriaient plus.

Pistolet alla s'asseoir à une table vide entre la marquise et l'escalier.

On le regarda passer.

Les quatre commères dirent :

— C'est une nouvelle.

— Un demi-litre de marc, dit Pistolet en s'asseyant.

Il y eut un mouvement, un effet, comme on dit au théâtre.

Une des joueuses de dominos grommela :

— Paraît qu'elle a du fond, la nouvelle : un demi-litre du premier coup !

Le cabaretier servit et tendit la main.

On payait d'avance.

Pistolet lui donna le prix juste de l'eau-de-vie de marc, après quoi, il but coup sur coup trois verres, sans se presser, avec méthode.

— Elle fait pas trois, dit encore la joueuse.

C'est déjà joli. Néanmoins, il y en a qui « font par six. »

Pistolet se renversa, le dos contre le mur, et ferma les yeux.

Au bout de quelques minutes, il avala trois autres verres, — dont le contenu passa fort adroitement dans le corsage de la robe de Clémentine.

Un pas se fit entendre dans l'escalier. Pistolet ne bougea pas. Le nouvel arrivant était un homme qui n'entra même pas dans la *licherie*. Il poussa la petite porte du fond et disparut, après avoir échangé un signe avec Joseph Moynet.

— Coterie ! pensa Pistolet qui entonna, par son corsage, une troisième tournée de trois verres.

Quelques minutes après, second bruit de pas dans

l'escalier. La petite porte fut poussée de nouveau, et le corsage de Pistolet but trois coups.

Joseph Moynet quitta le comptoir et se dirigea vers la petite porte en disant :

— Mesdames, si quelqu'un vient, je suis là, on peut appeler.

Et il disparut à son tour.

Pistolet versa le dernier petit verre de son demi-litre et le siffla.

Immédiatement après, il chancela sur sa banquette.

— Paraît que c'est sa mesure, dit la joueuse. Complet !

Pistolet glissa de la banquette par terre. La marquise releva sa vieille robe de soie par crainte d'accident, et ce fut tout. Personne ne s'occupa plus de Pistolet, qui resta couché devant la dernière marche de l'escalier.

Il ronflait, le coquin, mais, tout en ronflant, il rampait vers la porte que sa tête entr'ouvrit d'un effort insensible.

Il put voir et il put écouter.

Le soir, quand il retourna près de M. Badoît, il lui dit :

— Au rapport, patron ! J'ai parvenu à la vérité par le canal de l'amour : Premièrement, que les sus-

nommés Coyatier, Coterie et Landerneau sont retirés des affaires et vivent honorablement d'un tas de vilenies, en plus de la pension de cent francs par mois qu'on leur sert pour payer leur silence... Quand je pense que la pauvre Clémentine m'attendra demain ! En ai-je fait poser dans ma vie ! La parenthèse n'est pas pour vous, patron... Deuxièmement, que l'oiseau qui sert ces cent francs mensuels demeure bien au Château-Neuf-Goret, là-bas, de l'autre côté de la Ferté-Macé : ils l'appellent M. Nicolas, et quelquefois « le prince. » Troisièmement, que le colonel et Toulonnais-l'Amitié sont partis ce matin pour une monstrissime affaire de milliasses de millions, en conséquence de laquelle Coyatier et les deux autres veulent avoir chacun dix mille francs comptant, sous peine de vendre la mèche. Quatrièmement, qu'on va expédier cette nuit, au même Château-Neuf un gaillard du nom de Louveau, dit Troubadour, qui travaille dans le rouge... Cinquième et dernièrement, que le Nicolas, fils de roi, va épouser une bergère de soixante-neuf ans, propriétaire des millions de milliasses. Moi, ça m'amuse. Quand partons-nous?

M. Badoît appela un fiacre qui passait, et dit :

— Aux Messageries !

V

LA FERMIÈRE DE CARABAS

Nous arrivons à l'histoire du fils du roi qui voulait épouser la vieille bergère normande et ses millions.

Ceci n'est point un conte de fées, et Jules Sandeau, dans son admirable comédie : *Mademoiselle de la Seiglière*, a eu bien raison de placer ce paysan chevaleresque qui se dévoue si simplement, mais si magnifiquement, à sauvegarder l'héritage de son maître.

Le fait est vrai, il y a eu nombre de faits du même genre qu'il est bon de livrer à la publicité pour réhabiliter l'honneur campagnard, un peu compromis par les révélations des observateurs modernes, qui semblent avoir regardé l'homme des champs de très-près et à un autre point de vue.

Je suis bien sûr qu'il y eut jadis une Arcadie où les bergers paresseux se renvoyaient, au flageolet, les adorables dystiques du poète. Ces bergers, vivant de châtaignes et de lait, avaient des mœurs blanches comme un fromage à la crême.

J'ai vu de mes yeux les choses que je vais dire, sans intention aucune d'insulter l'Arcadie ni d'amoindrir les mérites du généreux villageois de Jules Sandeau.

Mathurine Hébrard, née Goret, et qu'on appelait dans le pays « la Goret », était une paysanne du hameau des Nouettes, en la paroisse de Mortefontaine, qui possédait, en 1838, environ deux millions cinq cent mille francs de revenus, en terres, au soleil, sans compter une masse véritablement énorme de valeurs mobilières.

Elle savait lire sa messe et signer son nom à peu près.

Il y avait à peine cinq ou six ans que ses plus proches voisins avaient deviné, non pas sa fortune in-

vraisemblable, mais une humble aisance dont elle avait laissé sourdre les symptômes après le décès de son mari.

Son mari était mort dans une misère noire. Il ramassait habituellement du crotin sur les grandes routes et faisait à pied le chemin de La Ferté pour y vendre dès hottées de dix sous.

Les gens du voisinage lui envoyaient du bouillon et du pain; jamais on ne l'avait vu rien dépenser, même au cabaret, et pourtant, certains disaient qu'on l'avait trouvé ivre plus d'une fois dans les bas chemins qui entouraient sa loge.

La Goret aussi était de temps en temps « gaie de boire », ou, du moins, elle en avait la mine.

Leur loge, perdue au fond d'un trou, présentait l'image de la plus parfaite détresse.

Et pourtant, dès cette époque, ils auraient pu acheter la moitié du canton et la payer comptant, haut la main.

Ils étaient laids à voir tous les deux, pour ne pas dire repoussants; la femme, qui se trouvait être de beaucoup la plus forte, battait l'homme cruellement.

Ils avaient l'air alors de deux terribles amoureux.

Ceux qui les avaient écoutés, par hasard, derrière

les haies, riaient bien en racontant qu'ils parlaient argent, les deux mendiants sordides, et or aussi, par cent mille francs... par millions !

Leur fils, ils avaient un fils, qui était le plus vilain gars à dix lieues à la ronde, avait été exempté de la conscription pour cause de mutilation. Un commencement de procédure avait établi que le père et la mère l'avaient estropié de parti-pris avec un merlin à fendre le bois, pour éluder la loi.

L'instruction s'était arrêtée par pitié : Ils étaient si misérables !

Pour ces sortes de crimes, les paysans ne sont pas sévères entre eux. On n'en regardait les Goret ni mieux ni plus mal.

Le mari mourut vers 1831, faute d'une potion de quelques sous que le médecin des pauvres avait ordonnée et que sa femme ne voulut point lui acheter.

Il fut enterré par charité.

Quelques jours après son décès, Mathurine fut trouvée ivre au pied d'une borne de la route. A ceux qui lui firent des reproches, elle répondit qu'elle était assez grande pour se conduire et que, si elle voulait, elle aurait quarante sous à dépenser tous les jours, et cinquante aussi, et un écu de trois francs, et...

On la crut folle.

Le lendemain, elle demanda ostensiblement l'aumône aux portes des maisons.

Sa fortune, ou, si mieux vous aimez, la vérité au sujet de sa fortune, éclata violemment comme un canon trop bourré qui crève.

En 1833, il y eut un travail commandé dans les départements par le ministre des finances. A peine avons-nous besoin de dire que la conversion des rentes n'est pas une idée nouvelle. Dès le temps dont nous parlons, plusieurs États avaient *consolidé* leur dette publique, à la grande édification de leurs créanciers battus.

Admirons, en passant, la politesse exquise de ce mot « consolider une dette. »

Le travail commandé par le ministre était à la fois statistique et politique. Les agents financiers du gouvernement avaient mission de dénombrer les porteurs et de s'assurer, — en cas de besoin, — le concours des rentiers principaux pour la conversion.

Il fut trouvé deux cent trente-trois inscriptions diverses, au nom de Mathurine Hébrard, formant ensemble près de quatre cent mille livres de rentes !

Qui était cette Mathurine Hébrard? On vint aux

informations. Il n'y avait qu'une Mathurine Hébrard.

Mais comme on s'amusa, les premiers jours, des quatre cent mille livres de rentes de la bonne femme !

La bonne femme qui avait laissé son mari aller en terre, faute d'une médecine de quinze sous ! La bonne femme qui avait haché la main droite de son petit gars pour qu'il restât à lui biner son étroit carré de pommes de terre.

Ah ! c'était trop drôle aussi, les gars et les filles en riaient tout le long des chemins en se tapant mutuellement dans le dos à grands coups de poing pour se témoigner leur tendresse.

C'était bien elle, pourtant, madegoy ! c'était bien Mathurine qui était la rentière de ces rentes.

On mit huit jours à se fourrer cela dans la tête.

Une fois que cela fut dans les têtes, les choses changèrent comme par enchantement. Il ne s'agit pas de plaisanter avec l'argent. Le pays s'agenouilla devant Mathurine.

Et Mathurine se redressa du même coup.

Ceci et cela tout naturellement, sans bassesse d'un côté, sans faste de l'autre.

L'argent est Dieu. Les choses de la religion gardent toujours une certaine tournure simple et grande.

Mathurine s'habilla de neuf des pieds à la tête et donna des souliers à son vilain gars qui fuma du tabac de la régie dans une pipe à couvercle de cuivre, comme les huppés de la foire. Ce fut pour lui le bon temps.

Mathurine abandonna son trou pour venir habiter une ferme qui se trouva être à elle, comme beaucoup d'autres aux environs.

Elle prit un banc à l'église et donna un gros sou à la quête.

Du passé, personne ne parla : au moins tout haut.

Il y avait autour d'elle un vague rempart de respect. Elle faisait peur et admiration comme ces incroyables histoires qu'on ressasse aux veillées.

Mais elle était longue, l'histoire de Mathurine : elle ne finissait pas en une fois.

Pendant des mois et des années, ce fut chaque jour quelque surprise nouvelle; on apprenait, on apprenait sans cesse. Mathurine était bien riche, la veille; le lendemain, elle était toujours plus riche encore. Ceux qui aiment rire l'appelaient tout bas la marquise de Carabas, mais ce n'était point pour se moquer.

Dieu du ciel! qui donc serait assez impie pour se moquer du saint argent!

Seulement, à force d'apprendre, il y avait des gens qui redevenaient incrédules. Peut-on posséder tant que cela? Il y a des richesses impossibles!

Elle traversait, la Goret, d'un pas majestueux et calme ces admirations et ces doutes. Du moment qu'elle avait laissé voir sa fortune, elle sentait qu'elle avait droit à la publique dévotion. Son genre de vie était à peu près le même qu'autrefois, sauf qu'elle mangeait abondamment et buvait sans se gêner.

Au presbytère et à la mairie on commençait à dire qu'elle « faisait beaucoup de bien. »

Et certes, cela ne lui coûtait pas cher.

Quant aux paysans, ses anciens bienfaiteurs, elle leur disait bonjour, quand elle était en belle humeur, et même, elle leur tendait parfois sa boîte d'argent qui avait la forme des tabatières en corne du pays.

Pensez-vous qu'il en faille beaucoup davantage pour conquérir une solide popularité?

Autour de la tête brutale et vulgaire qui surmontait le gros corps de la Goret, il y avait des rayons d'or. Elle était adorée, à la façon des divinités qu'on déteste.

Les jalousies respectueuses qui l'environnaient s'élevaient à la hauteur de Pélion, entassé sur Ossa.

Mais comment s'était faite et agglomérée cette fortune prodigieuse dont nul ne connaissait bien le chiffre et à laquelle les poètes du canton prêtaient des proportions extravagantes ?

C'est simple et c'est éternel : aussi simple que la fondation de n'importe quel empire ou de n'importe quel comptoir monumental.

Il faut d'abord un conquérant, un homme de génie, qui de rien fasse quelque chose : Romulus ou le premier Rothschild.

Il faut ensuite des successeurs prudents et âpres à la besogne : Non point Charles-le-Chauve ou Louis-le-Débonnaire ; c'est trop descendre, mais non plus des hommes d'initiative.

Tibère n'est pas mauvais, quand César a bien commencé et Auguste pompeusement achevé.

Le conquérant avait nom Mathau Goret.

Il était valet du chenil chez M. Gobert des Nouettes, ancien fermier des sels, retiré aux environs de La Ferté avec de belles rentes.

Nous parlons ici des commencements de la Révolution française.

En 92, M. Gobert des Nouettes émigra.

Pour émigrer, il monta, avec sa famille, dans cette fameuse berline, derrière laquelle on ficelait la malle qui contenait tant de louis d'or ! Quelle imprudence !

Mathau Goret était avec la malle. Il avait un couteau de six liards. Les cordes étaient bonnes, et il eut bien de la peine à les couper, le pauvre garçon.

Mais enfin, il les coupa.

Et avec le quart des louis d'or que contenait la malle, il acheta tous les domaines de son maître devenus biens nationaux.

Un tel point de départ donne tout d'abord le motif de cette préoccupation de mystère qui tint pendant quarante ans la famille Goret à la gorge.

Il y a différents caractères : Nous avons connu de ces conquérants qui ne se cachaient pas.

Les Goret se cachaient; chez le père Goret qui était déjà vieux à l'époque de la conquête, chez Goret II, son fils et successeur, et chez « La Goret, » femme Hébrard, notre héroïne, il y eut pendant près d'un demi-siècle la vague terreur d'être lapidés.

Je songe toujours à Jules Sandeau, mon illustre ami, en écrivant ces lignes, et voici un détail que je note spécialement pour lui.

En 1815, le fils Gobert des Nouettes revint et trouva close la porte de l'ancienne maison de son père. Goret II, un juif Normand, Tibère, moins Caprée, qui avait déjà des millions et qui pourrissait dans une indescriptible crasse, le rencontra au fond

d'un bas-chemin et lui demanda un sou pour acheter du pain.

Le fils Gobert lui en donna deux.

C'est comme cela qu'on dissimule son jeu, et, en outre, il y a les deux sous qui sont bénéfice.

Et plus on cache son jeu, notez bien, plus on gagne. Tout est gain, absolument tout.

On ne dépense rien ; bien mieux : on ne peut rien dépenser. Les revenus s'accumulent, enflant démesurément le capital.

Il y a ici une véritable fatalité qui gonfle la fortune.

Seulement, le difficile est d'enfouir ce monstrueux amas de richesses. Il ne faut point hésiter à le dire : les successeurs ont besoin d'un talent plus grand que le fondateur lui-même. L'esprit s'étonne à compter la multitude insensée des actes à double face, des fidéi-commis, des contre-lettres et autres échappatoires de chicane que doit produire un pareil travail.

Et tout cela solide, bien établi, maçonné à la normande et défiant la mauvaise foi des dépositaires !

On admire, on s'effraie. Ces trois générations de Goret ne savaient pas lire.

Mais ils avaient le sens inné de la ruse; ils savaient se faire servir, et payer au besoin grassement

leurs serviteurs, eux qui se refusaient le nécessaire. Ils achetaient au loin de préférence. Du fond de leur ignorance, ils connaissaient par une intuition particulière aux juifs de toutes les religions le fort et le faible des valeurs.

Ils faisaient l'usure à Paris, à travers une demi-douzaine d'intermédiaires.

Chacun des louis d'or volés par Goret Ier valait une métairie maintenant.

Il faudrait ce qu'on appelle des nombres de raison pour chiffrer les produits possibles d'une pareille mécanique dans le cours d'un autre demi-siècle.

Et la mémoire de la Goret, réglée comme un livre de commerce aux mille pages, multipliées, chacune par dix colonnes, contenait tout, ne mêlait rien. Elle refusait les pièces de deux sous fausses, même quand elle était ivre.

En 1835, au mois de juin, un homme vint dans le pays : un gros gaillard de bonne humeur qui achetait les écus de six livres vingt sous les douze.

C'était un bénéfice d'autant plus clair que, dans le commerce, les mêmes pièces de six livres ne passaient que moyennant quatre sous d'appoint.

On parlait de les démonétiser. L'homme s'appelait M. Lecoq. Il faisait pour la maison de banque J. B. Schwartz et Cᵉ, de Paris.

Les gens comme Mathurine Goret n'existent qu'à la condition de brocanter toujours et sur tout. Aussitôt qu'elle entendit parler de M. Lecoq et de son trafic, elle prit les devants et rassembla une quantité considérable de pièces de six livres qu'elle lui fit offrir sous main à quarante sous les douze.

M. Lecoq arriva, marchanda, causa. On but ensemble, on jura de compte à demi, on fit affaire, et, trois jours après, M. Lecoq tapait sur le ventre de la Goret qu'il appelait par son petit nom.

C'était en vérité un bon vivant, et il apportait toujours une bouteille de quelque chose.

Le dimanche suivant, autour de l'église, dans le cimetière de Mortefontaine, les paysans disaient que si ce M. Lecoq n'avait pas été si jeune, Mathurine aurait peut être bien fait la bêtise de l'épouser.

Ce M. Lecoq pouvait avoir quarante ans.

Au bout d'une semaine, il amena très-mystérieusement chez la richarde un jeune homme d'une trentaine d'années qui coucha à la ferme, et, le lendemain, une des dames les plus huppées du pays, madame la comtesse du Bréhut de Clare vint rendre visite à ce même jeune homme, chez Mathurine.

Le fils Goret qu'on traitait à la maison un peu moins doucement qu'un chien, dit dans le hameau

que le jeune homme avait reçu la dame couché sur son lit, et que la dame lui avait baisé la main.

Or, nous allions omettre de le mentionner, il y avait dans la famille Goret une histoire romanesque et même invraisemblable : une fois en quarante-deux ans, les Goret avaient fait l'aumône.

C'était du temps de Goret Ier, le conquérant.

Un homme et un enfant étaient venus de nuit frapper à la porte de son taudis.

L'homme s'était donné pour un duc et pair fugitif; l'enfant était le dauphin, fils de Louis XVI, échappé de la tour du Temple miraculeusement.

Je ne sais pas si Goret Ier eût secouru une sincère infortune, mais l'idée qu'il était en face d'un fils de roi le frappa. Il se dit :

— J'aurai bon, s'il remonte jamais sur son trône.

Et il alla marauder une poule dans le voisinage pour lui faire à souper. Bien plus, quand Louis XVII s'en alla, le lendemain matin, Goret Ier lui prêta une pièce de 30 sous.

Goret II avait transmis cette légende à la Goret, qui ne connaissait pas de plus étonnant trait de munificence.

Le jeune homme, amené par M. Lecoq, resta trois jours à la ferme.

Chaque matin, madame la comtesse de Clare vint le visiter et lui baiser la main.

Il était beau garçon, blanc de teint, châtain de cheveux et coiffé comme les têtes de Louis XV sur les monnaies de 24 livres (on en voyait encore alors). Le fils Goret disait que sa mère et M. Lecoq s'étaient amusés tout un soir à comparer la figure du jeune homme avec l'empreinte d'un de ces louis de 24 francs.

La Goret, qui avait bu beaucoup de cassis, s'était mise à genoux devant le jeune homme et lui avait donné son chapelet à toucher, comme s'il eût eu pouvoir de le bénir.

Il s'appelait M. Nicolas, et quand il parlait de son père qu'il nommait tantôt Saint-Louis, tantôt Naundorf, il faisait le signe de la croix.

Il partit après les trois jours écoulés, mystérieusement, comme il était venu.

Le fils Goret raconta que sa mère lui avait offert une bourse pleine d'or, au moment du départ, et qu'il s'en était allé, de nuit, dans la voiture de madame la comtesse de Clare, escorté par quatre messieurs à cheval; qui s'appelaient entre eux monsieur le colonel, monsieur le comte et monseigneur l'archevêque.

VI

MAINTENON NORMANDE

Mathurine Goret fit blanchir à la chaux l'intérieur de sa petite ferme; elle mit Vincent Goret, son fils unique, valet de charrue, pour le pain, à cinq lieues de là, et le menaça de lui casser les deux bras s'il ne se coupait pas la langue au ras de la gorge.

On la vit à la messe de Mortefontaine avec une grosse bague d'or où il y avait des fleurs de lys; elle avait une tabatière toute neuve, ornée d'un portrait. Quand elle buvait, elle s'enfermait pour ne point parler trop.

Elle n'était plus reconnaissable : elle alla une fois jusqu'à se laver les mains devant la misérable servante qui mourait de faim chez elle. Une autre fois, elle fit venir le maréchal qui lui arracha, avec ses tenailles, de gros poils de barbe grise qu'elle avait au menton.

Elle devenait coquette à vue d'œil, Mathurine Goret.

Et prodigue aussi, car elle fit dire des neuvaines à la paroisse ; on ne sut jamais pour qui ni pourquoi.

Dieu sait qu'on s'occupait de cela aux alentours, depuis le matin jusqu'au soir.

Mais l'étonnement public devait avoir bientôt de bien autres aliments.

La ferme de la Goret, située au fond d'une gorge où roulait le Husseau, petit affluent de la Mayenne, était dominée par une montagne rocheuse d'un aspect véritablement sauvage et que les gens du pays montraient volontiers aux touristes de Paris.

La gorge elle-même avait de curieux aspects avec ses grands plans de pierre rougeâtre, tranchant dans la verdure et sa croupe large, couverte de moissons, qui remontait vers la forêt de La Ferté.

La Goret accosta un soir le curé de Mortefontaine qui lisait son bréviaire par les chemins, et lui de-

manda combien il en coûterait pour avoir un chapelain.

— Avez-vous donc une chapelle où le mettre, bonne femme? interrogea le prêtre.

Mathurine était orgueilleuse outre mesure, comme tous les êtres de sa sorte.

— J'en aurai une quand je voudrai, *monsieur recteur*, répondit-elle, et deux aussi, et vingt, et si l'idée me prenait d'avoir une cathédrale, faudrait que j'en aie une, ou pas de bon Dieu!

— Ne jurez pas, bonne femme, dit paisiblement le curé.

Mathurine fit aussitôt le signe de la croix et croisa ses mains sur sa poitrine.

Ces gens ont la religion de Louis XI, qui était un roi normand.

— Pas moins, reprit-elle, je voudrais savoir ce qu'il m'en coûterait pour avoir mon *monsieur prêtre* à moi toute seule, censément, puisque c'est mon plaisir.

— Une douzaine de cents francs, bonne femme.

Mathurine mit ses deux poings sur ses hanches.

— Pas de bon Dieu! s'écria-t-elle en colère. Aussi cher qu'un maître jardinier à la ville! Alors, j'en ferai venir un de Saint-Maurice-du-Désert, monsieur recteur, et je l'aurai à six cents francs, sans pour-boire!

Quelques jours après, on vit arriver toute une armée de maçons étrangers au pays. Un quidam à bottes pointues, le chapeau en pain de sucre, avec de larges bords, et portant toujours un grand carton sous le bras, les accompagnait. On dessina sur la croupe de la colline, juste au-dessus de la ferme, une enceinte assez grande pour contenir une forteresse.

Le quidam à barbe pointue fumait des pipes en quantité.

Les maçons mirent à mal quelques pâtourettes du voisinage.

Et une grande vilaine bête de maison s'éleva, qui avait la prétention de ressembler à un château renaissance.

Le quidam à chapeau en pain de sucre la trouvait supérieurement belle.

A l'angle nord de la maison, une autre maison plus petite et pareillement hideuse sortit de terre.

C'était la chapelle.

La chapelle, le château et leurs dépendances, furent bâtis en trois ans, après quoi, le quidam au grand carton alla fumer sa pipe ailleurs.

Il avait conscience de ressusciter l'art des jolis siècles. C'était un romantique de deux sous : précisément un de ceux qui ont tué le romantisme, cette

belle chose, sous le poids écrasant de leur immense stupidité.

Mais pendant ces trois ans, que d'événements avaient eu lieu !

La Goret n'avait plus de barbe au menton, pas un poil : elle se rasait. Elle lavait ses mains jusqu'à des trois et quatre fois par semaine, bien qu'il n'y parût point. Elle portait des coiffes à broderies et des jupes de mérinos; elle avait des souliers, elle s'enivrait avec du vin de Madère qu'elle mélangeait avec de l'anisette pour le rendre encore meilleur.

Dans sa ferme où les maçons avaient fait des réparations, il y avait un lit d'acajou plaqué.

On avait bouché le trou punais où *mûrissait* le fumier.

Deux paires de persiennes, peintes en bleu-perruquier, ornaient sa chambre à coucher. C'était splendide. Goret Ier et Goret II se seraient pendus à voir cela.

Feu Hébrard, décédé faute de quinze sous, en aurait eu une seconde attaque de mort subite.

Et les mystères ! Il y en avait à boisseaux !

Des allées, des venues ! M. Lecoq, qui paraissait être décidément un important personnage, malgré son déguisement de commis-voyageur; M. Lecoq de la Perrière, s'il vous plaît ! Un vieillard de cent ans,

vénérable comme une relique et qu'on appelait le colonel, un docteur célèbre à Paris, qui avait fait passer la sciatique de Mathurine, de la jambe gauche dans la jambe droite, un comte, décoré sur toutes les coutures, voilà les gens qui venaient voir la Goret, maintenant!

Et qui lui parlaient chapeau bas.

Car la conspiration marchait... chut!

Nous n'avons rien dit encore de la conspiration. En province, les choses les plus bouffonnes prennent parfois de grands airs sérieux. La conspiration était, s'il est possible, encore plus drôle et plus invraisemblable que la fortune Goret.

Mais elle ne la valait pas, à beaucoup près.

Avant d'arriver à la conspiration, nous avons besoin de donner au lecteur quelques détails sur le pays où vont avoir lieu deux ou trois scènes de notre drame.

Les environs immédiats de La Ferté-Macé sont riches à l'égal des meilleures zônes de la riche Normandie, mais en redescendant vers le sud et l'ouest, on trouve un quartier assez vaste qui semble avoir porté autrefois ce nom générique : le Désert. En effet, dans le parcours des deux forêts d'Andaine et de La Ferté, nombre de villages ont conservé ce nom : Saint-Maurice-du-Désert, Saint-Patrice-du-Désert et autres.

L'aspect de la contrée est pittoresque et très-mouvementé.

Il y a tel vallon, comme celui où se sont établis les bains de Bagnoles, qui forme une petite Suisse en miniature, et les gorges d'Antoigny auraient une considérable réputation si elles étaient seulement situées dans le Tyrol.

C'est déjà l'Ouest; les hobereaux ne manquent pas; ils disputent le haut bout à quelques industriels. Aucune haine bien tranchée ne sépare les deux camps. La politique n'arrive pas là, comme en Bretagne, à l'état de fléau.

Il ne serait pas facile d'y trouver les éléments d'une chouannerie. Là, l'idée des dévoûments à quoi que ce soit n'existe pas.

C'est la Normandie qui économise, maquignonne et pelotte.

La féodalité a dû mourir là cent ans avant son heure.

Mais une conspiration où, par impossible, il y aurait de l'argent à gagner, y pourrait trouver des recrues.

Les deux maisons nobles les plus considérées, c'est-à-dire les plus riches du pays, étaient le château de Clare, situé vers Antoigny et le château de Champmas, appartenant au général comte du même nom.

Ce dernier manoir avait été inhabité pendant des années.

Le château de Clare était en plein dans la conspiration. On affectait de compter aussi sur le château de Champmas, dont le maître autrefois avait subi une condamnation politique; seulement le général était absent.

A défaut du général, on avait le directeur des hauts-fourneaux de Cuzay, ancien élève de l'école Polytechnique, qui avait commandé une barricade à Paris en 1830, et ses cinquante-deux ouvriers, — des lapins! au dire du chevalier le Camus de la Prunelaye, pêcheur de truites à la mouche.

Après la révolution faite, le chevalier de la Prunelaye devait être préfet de l'Orne, et M. Lefébure, l'ancien élève de l'école, avait bien voulu accepter le ministère des travaux publics.

Les deux fils Portier de la Grille et le neveu du Molard, y étaient jusqu'au cou, ainsi que la vieille demoiselle Des Anges, qui souhaitait cinq bureaux de tabac, pour les affermer très-cher.

Deux beaux gars, ces Portier de la Grille! louches tous deux, mais non pas du même œil.

Ils en voulaient au gouvernement à cause d'un cantonnier qui ne leur tirait pas son chapeau.

Le neveu du Molard désirait du vin à discré-

tion et le droit de braconner dans la forêt d'Andaine.

Poulain, l'affûteur, faisait aussi la révolution expressément contre les gendarmes et les gardes-champêtres. Il n'était pas méchant quoiqu'on l'accusât d'avoir tué sa femme d'une ruade.

Les dénombrements sont bons dans les poèmes épiques. Il nous faudrait des pages entières rien que pour inscrire les noms des conjurés.

Leur plan était bien simple : s'emparer de La Ferté-Macé où l'on devait proclamer le nouveau gouvernement.

Le chevalier de la Prunelaye avait promis que tout irait comme une lettre à la poste.

Et il y avait les cinquante-deux lapins de M. Lefébure !

Vous souriez. — Avez-vous bien regardé l'œuf d'où sort une révolution ?

Si quelque lecteur objectait que les révolutions se font à Paris d'ordinaire, et que la paroisse de Mortefontaine n'est pas précisément le cœur de la France, nous répondrions que la routine tend à disparaître. Paris est un préjugé. Nous décentralisons, en province, tant que nous pouvons.

D'ailleurs on n'avait point négligé Paris.

Le colonel travaillait Paris. M. Lecoq aussi, ainsi

que deux jeunes gens pleins d'avenir, MM. de Cocotte et de Piquepuce.

Le chevalier Le Camus de la Prunelaye évaluait à cent cinquante mille combattants les ébénistes qu'on aurait pu armer du jour au lendemain, dans le faubourg Saint-Antoine, si on avait eu des fusils, et, s'ils avaient voulu les prendre.

M. Lefébure tenait l'armée par l'Ecole polytechnique dont les anciens élèves forment un faisceau extrêmement dangereux.

On avait le vicaire de Mortefontaine pour le clergé. Les deux fils Portier de la Grille, répondaient d'un gendarme retraité, à Domfront, et le neveu du Molard pesait sur la maitresse de poste d'Argentan.

Quant à Poulain, il allait déjeûner tous les lundis chez l'adjoint de Couterne.

Vous voyez que le fils de saint Louis était bien près de remonter sur le trône de ses aïeux.

Il y avait déjà des mois que ces choses comiques s'agitaient aux environs de La Ferté-Macé, et, sous ces choses comiques, un gros drame bien noir rampait à pas de loup.

Le drame était mené par des gens qui savaient leur monde et qui ne prenaient point, pour jouer la comédie en grange, l'accent qui conviendrait au Théâtre-Français.

Ils taillaient en plein dans le grotesque, bien sûrs qu'ils étaient de ne pouvoir aller trop loin sur cette route.

La conspiration, du reste, était le côté grossier de leur trame.

Une autre pièce se jouait auprès de celle-là, qui avait au moins le mérite de l'originalité.

La chapelle était achevée, elle avait son chapelain.

Une aile entière du grand vilain château renaissance avait été rendue habitable pendant qu'on installait dans le corps de logis et dans l'autre aile de somptueux appartements.

Cette aile habitable avait un hôte, M. Nicolas.

Dès qu'on avait franchi le seuil de son antichambre, M. Nicolas changeait de nom : il s'appelait « le Roi. »

Pas davantage.

Et soit que le secret le plus absolu eût été gardé par toutes les queues-rouges ayant des rôles subalternes dans cette farce, soit que l'autorité fermât les yeux, le roi vivait paisiblement, entouré de ce qu'il fallait de mystère pour rendre la momerie intéressante.

Le roi mangeait bien, buvait mieux et dirigeait de très-haut la conspiration, dont les membres indi-

gènes n'étaient point admis à contempler sa personne sacrée tous les jours.

Il avait sans cesse avec lui quelqu'un des gens de Paris qui semblaient non-seulement le servir avec beaucoup de respect, mais encore le surveiller d'assez près.

La Goret, outre les frais de construction et d'aménagement du château, avait déjà fourni de très-grosses sommes pour le bien de la conspiration. On l'avait prise par ses faibles : l'ignorance et l'égoïsme.

La Goret donnait de l'argent pour être reine de France.

Inutile d'insister : le mot est dit dans sa sincère énormité.

Ceux qui ne connaissent pas les paysans hausseront les épaules ; ceux qui connaissent les paysans seront à peine étonnés.

Singulier peuple, près de qui l'éloquence même perd sa peine quand elle n'a qu'une vérité grande, claire, profitable à enseigner, mais à qui vous ferez croire, si vous faites l'imposture bien absurde et bien grossière dans son expression, n'importe quelle bourde monstrueuse.

L'imposture, ici, avait été savamment calculée ; on l'avait entourée d'une mise en scène enfantine. La Goret était dans le piége jusqu'au cou.

Elle demeurait toujours à la ferme, mais on lui avait donné « une maison » parce que, en attendant mieux, elle avait déjà rang de « duchesse à tabouret. »

Ces mots, qu'ils ne comprennent pas, ont sur les paysans un inexprimable pouvoir.

M. Nicolas, le fils de saint Louis, en récompense de ce qu'elle avait fait pour sa royale personne, lui avait donné le choix entre ces deux positions : reine-mère ou femme du roi, de la main gauche, comme madame de Maintenon.

Bien entendu que cette dernière situation serait toute provisoire, M. Nicolas ne pouvant épouser publiquement avant d'être proclamé roi, parce que celà lui ôterait l'alliance de tous les souverains étrangers, qui n'auraient plus l'espoir de lui donner leurs filles en mariage.

La Goret avait compris cela merveilleusement. Néanmoins, elle avait choisi l'état de femme du roi, stipulant qu'aussitôt après la conquête de Paris, on ferait publier les bans à la cathédrale.

La « maison » de la Goret, duchesse provisoire, était composée de madame la comtesse Corona, petite-fille du colonel, de madame la comtesse du Bréhut de Clare et de deux jeunes dames de Paris.

Elle avait pour chevalier d'honneur le vicomte Annibal Gioja, des marquis Pallante, et pour écuyers MM. de Cocotte et de Piquepuce.

Les deux jeunes dames de Paris, Cocotte et Piquepuce, avec qui elle s'arrangeait au mieux, lui racontaient à la journée et à leur manière l'histoire de madame de Maintenon; elle préférait les aventures de Christine de Suède, et surtout la biographie de la grande Catherine que ces dames et ces messieurs contaient aussi fort bien.

Les mœurs de Catherine l'émerveillaient d'autant qu'on lui disait que rien n'est péché pour une reine. Elle semait son argent de bon cœur. Malgré son âge, les passions de toute sorte s'éveillaient avec une violence étrange dans cette nature brutale et presque virile.

Elle rêvait la parodie de la grande virago du Nord et y faisait même des embellissements.

Tout allait bien. On avait pris époque pour le fameux mariage de la main gauche, lorsque l'arrivée de deux personnages nouveaux vint jeter un certain trouble dans le conseil privé de M. Nicolas, fils de saint Louis.

Le général comte de Champmas revenait habiter son château avec sa fille aînée, mademoiselle Ysole de Champmas.

Et un jeune homme étranger au pays, le baron Paul Labre d'Arcis prenait possession d'une maison sise au bourg même de Mortefontaine.

A dater de ce moment, le fils de saint Louis devint invisible, même pour ses plus fidèles adhérents.

La conspiration pour rire continuait cependant d'affoler les hobereaux du pays ; le drame noir marchait dans l'ombre et l'audacieuse comédie des noces royales se poursuivait à huis clos, entre les quatre murs du château neuf.

VII

BLONDETTE

Il y avait deux mois environ que le général comte de Champmas, avec sa fille Ysole, d'un côté, et Paul Labre, de l'autre, étaient venus habiter les environs de La Ferté.

Le général vivait fort solitaire à son château de Champmas. Nous n'avons pas besoin de dire qu'il restait totalement étranger à ce jeu de gobe-mouches campagnards : la conspiration.

Sa fille, la belle Ysole, se tenait à l'écart de la « société » des environs, qui l'avait proclamée tout

d'abord fière, pimbèche, faiseuse d'embarras, et qui bientôt l'accusa sourdement « d'avoir eu une histoire. »

Paul Labre, ou M. le baron d'Arcis, comme on l'appelait maintenant, était, s'il est possible, plus sauvage encore que le général et sa fille.

Au moins, cette belle Ysole se promenait souvent à cheval en costume d'amazone, et rendait même quelques visites à la comtesse de Clare qui avait été un instant son chaperon, lors de la captivité du général.

M. le baron d'Arcis, lui, ne voyait absolument personne et semblait fuir toute rencontre.

Il vivait dans la propriété que sa tante lui avait laissée par testament déposé chez Me Hébert, notaire, rue Vieille-du-Temple, et membre du Caveau; cet héritage convenait admirablement à son amour de la solitude.

La maison était, en effet, située au centre d'un grand jardin. On ne la voyait de nulle part. Une porte de l'enclos donnait, il est vrai, dans le bouris même de Mortefontaine, non loin de l'église, mais deux autres portes s'ouvraient sur la forêt.

Pour « la société » du voisinage, le baron d'Arcis *avait une histoire,* tout aussi bien que la belle Ysole de Champmas, et nous savons bien qu'au fond, la

société ne se trompait ni pour l'un ni pour l'autre.

Seulement, la société ne connaissait pas mieux l'histoire de Paul Labre que celle d'Ysole.

La chose certaine, c'est que M. le baron d'Arcis gardait chez lui une jeune femme ou une jeune fille qui ne sortait jamais et que nul n'avait jamais vue, pas même à la paroisse, le dimanche.

Notez bien cela comme un fait inouï, d'autant plus inouï que le baron d'Arcis avait son banc à l'église et qu'il ne manquait jamais d'y venir entendre la grand'messe.

Le général comte de Champmas faisait de même.

Le baron d'Arcis et lui se connaissaient à tout le moins un peu, car la première fois qu'ils s'étaient rencontrés à l'église, le baron avait adressé au général un respectueux salut que celui-ci avait rendu avec une bienveillance marquée, mais empreinte, comme toutes ses actions, d'une froideur profondément triste.

Le général était, en effet, d'une tristesse mortelle.

Il portait le grand deuil, qu'il n'avait point quitté, disait-on, depuis la mort de sa fille cadette, survenue trois ans auparavant.

D'ordinaire, la perte d'un enfant resserre les liens entre le père et les enfants qui survivent. Il n'en était

pas ainsi chez le général. Sa froideur découragée s'étendait jusqu'à la belle Ysole, qui était désormais sa fille unique.

Lors de cette première rencontre, le général, en sortant de l'église, avait tendu la main au baron d'Arcis. Quelques paroles brèves avaient été échangées entre eux.

Elles ne contenaient, de part ni d'autre, aucune invitation.

Mademoiselle Ysole ne s'était point mêlée à l'entretien, à la suite duquel la société, réunie en tribunal, avait décidé que le baron d'Arcis et la belle Ysole ne se connaissaient point, on faisaient semblant de ne se point connaître.

Cette dernière opinion finit par prévaloir, attendu que le baron d'Arcis fut rencontré peu de temps après, rôdant autour de Champmas, dans les bois. Le monstre courait la prétentaine, tout en claquemurant sa pauvre petite femme !

Car cette jeune personne qu'il tenait prisonnière à la maison, devait être sa femme ou sa maîtresse.

Mais les cancans ne connurent plus de frein, quand on vit s'établir chez le général une femme déjà âgée, qui se nommait madame Soulas, et qui fut surprise, par les soins de la société, faisant de courtes et mystérieuses visites à la maison du baron d'Arcis.

Désormais le scandale éclatait.

Le 15 septembre 1838, trois jours après le célèbre déjeuner offert par M. Badoît à Clampin, dit Pistolet, dans un cabinet particulier du cabaret de la rue de Jérusalem, Paul Labre et sa « petite femme » se promenaient, le long d'une ombreuse allée de tilleuls, dans l'enclos qui entourait la maison.

C'était une admirable matinée, chaude, mais pleine d'air vif et parfumé.

Paul Labre, jeune homme de vingt-quatre ans, pâle et grave, paraissait un peu plus que son âge, à cause de la grande tristesse qui pesait évidemment sur lui.

Il était beau comme autrefois; son noble visage avait pris une expression méditative, quoique l'éclair de ses yeux témoignât de la juvénile ardeur qui couvait sous cette apparence de calme.

Il rêvait, mais la présence de Blondette qui joignait ses deux petites mains sur son bras, auquel elle s'appuyait, gracieuse comme une fée, mettait à ses lèvres un sourire doux et distrait.

Ainsi songent parfois les jeunes pères qui ont perdu la femme aimée et à qui ne suffit déjà plus l'austère paix de la maison en deuil.

C'était une fleur, cette Blondette, une adorable et chère fleur. Elle avait ses seize ans. Elle était grande,

svelte, un peu grêle comme autrefois, mais son aspect n'éveillait plus l'idée de maladie.

Il y avait dans ses mouvements une souplesse confiante et en quelque sorte voluptueuse.

C'était une fleur qui allait s'épanouissant au souffle d'une mystérieuse félicité.

Son sourire avait des enchantements; le regard de ses grands yeux bleus pénétrait l'âme comme un parfum. Quand elle marchait et que les anneaux de ses cheveux blonds jouaient autour des flexibilités de son cou c'était comme un rayonnement d'amour enfantin et charmant qui éblouissait le cœur.

Elle était heureuse, ainsi pendue à ce bras ami; elle s'abandonnait à sa joie; il y avait des instants où sa prunelle pétillait comme un feu.

Mais le feu s'éteignait, hélas! et je ne sais quel nuage vague tombait sur tout cet éclat virginal, sur toute cette florissante jeunesse.

On avait peur et on souffrait à voir cela. Les beaux yeux de l'enfant se troublaient, tout à coup; l'intelligence se voilait sur ce front, plein de spirituelles promesses. C'était comme un deuil lourd et froid qui glaçait la pensée.

Sous ce rapport, Suavita de Champmas était restée telle que nous la laissâmes sur le pauvre lit de Paul Labre, dans la mansarde de la rue de Jérusalem.

Suavita n'avait point recouvré entièrement l'usage de sa raison.

Et Suavita était muette toujours.

Mais comme elle parlait bien, pourtant, quand son cœur étincelait dans ses yeux! Comme elle pensait! comme elle aimait peut-être!

Le passé seul était en elle complètement mort ou endormi. Elle avait perdu le souvenir avec le pouvoir de parler.

Elle était née en quelque sorte à cette vie insuffisante et tristement diminuée, à l'heure même où son pauvre petit corps malade recevait le choc mortel de l'eau.

L'excès de la terreur l'avait tuée moralement.

Et depuis, la santé physique était revenue. Elle revivait au contact bienfaisant de l'être que son cœur enfant avait choisi dès longtemps et à son insu pour l'aimer.

La présence de Paul la réchauffait comme un baiser de soleil, au matin, relève la plante affaissée sous le givre; elle était forte, elle pouvait courir, bondir; son sein battait, le rose montait à sa joue, le sourire à ses lèvres...

Mon Dieu! qu'eût-il fallu pour lui rendre l'autre moitié de son existence! la grande moitié : la parole, l'esprit, le cœur?...

Comme ils marchaient tous deux, lui rêvant, elle souriant à ce vague plaisir qui l'épanouissait comme une rose, elle pesa doucement, de ses deux mains nouées, sur le bras de Paul.

Paul venait de passer en bandoulière le fusil de chasse qu'il portait tout à l'heure à la main. Il ne prit pas garde; Blondette pesa plus fort.

Paul se retourna pour la regarder; leurs yeux se choquèrent.

— Que tu es donc belle! murmura-t-il avec admiration.

Elle l'enveloppait de son regard qui parlait.

Et, chose étrange, Paul comprenait ce regard comme un langage : mot à mot, avec les nuances et jusqu'aux inflexions que la voix aurait eues.

— Pas si belle que l'autre! disait le regard à la fois suppliant et menaçant.

— Quelle autre? fit Paul malgré lui.

Le regard brûla, puis se baissa.

Paul dit entre ses dents :

— Je suis plus fou que toi!

Blondette pesa de nouveau sur son bras.

— Qu'est-ce encore? demanda Paul en riant.

Il y avait une larme, suspendue comme une perle aux longs cils de Blondette.

101492

— Ah ! mademoiselle, gronda Paul, si vous pleurez, nous allons nous fâcher !

Elle lui tendit son front que Paul baisa.

— A la bonne heure, reprit-il, traduisant le regard, vous allez être bien sage ?

Le regard esclave répondit :

— Oh ! bien sage.

Mais les mains jointes pesèrent sur le bras pour la troisième fois. Paul fronça le sourcil, bien qu'il eût envie de rire. C'étaient de si ravissantes mains !

— Mademoiselle, dit-il, ne laissant pas au regard le temps d'achever sa phrase, vous voudriez venir avec moi vous promener dans la campagne, je connais cela. On vous a dit qu'il y avait de belles forêts, des montagnes, des étangs, des prairies.

Le grand œil bleu interrompit à son tour, disant :

— Peu m'importe tout cela. Je voudrais aller partout où tu vas.

— Pauvre petit ange chéri ! pensa Paul tout haut.

Blondette lui lâcha le bras brusquement et saisit sa main qu'elle baisa.

— Mademoiselle ! fit Paul sévèrement.

Mais il l'attira sur son cœur et l'y tint un instant embrassée.

Vous la voyez d'ici folle de joie, cette Blondette caressante et soumise comme un chien mignon aux

pieds de son maître. Détrompez-vous bien vite et consultez les grands yeux bleus qui mouillèrent leur sourire.

Les grands yeux bleus disaient :

— Oh ! Paul ! que tu voudrais bien pouvoir m'aimer !

Et c'était si vrai, cela, qu'une larme vint à la paupière de Paul.

— Sois raisonnable, Blondinette, reprit-il. Tu es prisonnière pour ton bien. Je t'ai raconté cela cent fois. Il y a des gens méchants qui te veulent du mal. Je te cache pour t'avoir toujours près de moi. Tu sais bien que je mourrais, si on me prenait ma petite Blondette bien-aimée !

Les yeux bleus interrogèrent, charmés, mais défiants.

— C'est bien vrai, cela ? demandèrent-ils.

— Bien vrai, bien vrai, répondit Paul, qui l'enleva dans ses bras.

Elle pâlit et se dégagea.

Paul, étonné, la regarda.

Elle fit effort pour sourire, et son sourire disait :

— Tu es bien bon, tu as pitié de moi.

Ils arrivaient au bout de l'avenue des tilleuls qui se divisait en deux sentiers.

Le premier conduisait au verger, dont les fruits

mûrs envoyaient déjà leurs enivrantes senteurs; l'autre menait à l'une des portes qui donnaient entrée en forêt.

Blondette tira vers le premier sentier; Paul prit l'autre en touchant du doigt la crosse de son fusil de chasse.

Alors, à ce muet mensonge, les deux mains de l'enfant se desserrèrent et ses jolis bras tombèrent dans les plis de sa robe blanche.

Elle marcha fière et digne aux côtés de Paul embarrassé.

Elle ne supplia point. L'heure des reproches était passée.

Paul l'interrogea du coin de l'œil.

Le regard de Blondette ne parlait plus.

Il était plus muet que la bouche de Blondette elle-même.

— Vous êtes une méchante, dit alors Paul.

Elle releva sur lui ses grands yeux étonnés, innocents, — mais malins.

Ses grands yeux demandaient :

— Pourquoi suis-je une méchante ?

— Une jalouse, au moins ! répliqua Paul avec colère.

Ses grands yeux lancèrent un éclair si beau que Paul s'arrêta court à la contempler.

Elle sourit et continua sa route, disant avec sa prunelle qui brillait de vengeance :

— Allons ! allons ! vous êtes attendu ailleurs. Partez !

Et voilà justement ce qui n'était pas vrai.

Paul fit comme Blondette, cette fois; ce furent ses yeux qui parlèrent, exprimant le dépit, la honte et le chagrin.

Elle s'arrêta à son tour. Sa taille harmonieuse s'était redressée de toute sa hauteur. Ses yeux dirent si énergiquement sa pensée que la parole elle-même fût restée au-dessous de leur subtil reproche :

— Ah ! Paul, on ne vous attend même pas !

Il y avait là-dedans toute la plainte passionnée d'un grand amour méconnu, toute la protestation d'un noble et doux orgueil, toute la douleur d'une immense défaite.

Blondette était une femme à cette heure.

En conscience, Paul ne pouvait traduire à la fois tout cela.

Il pensa, et c'était déjà beaucoup.

— Comme elle m'aimerait !

Puis il répéta tout haut, pour garder une contenance :

— Jalouse ! petite jalouse !

Les yeux de la fillette s'éteignirent, et elle baissa la tête comme pour dire :

— C'est vrai, je suis jalouse ; cela me fait souffrir. Il ne faut pas m'en vouloir.

Ce fut elle-même qui mit la main sur le verrou formant la fermeture de la porte.

Paul voulut l'arrêter, elle ouvrit malgré lui. Son joli doigt tendu lui montra la campagne, tandis qu'elle se rangeait elle-même prudemment à l'abri du mur, comme si elle eût voulu lui dire à la fois :

— Vous ne voulez pas qu'on me voie, je me cache.

Et en outre :

— Allez, je ne vous retiens plus. Je vous promets d'être bien sage et de ne pas trop pleurer.

Paul hésita, mais il sortit en disant :

— Tu vas pousser le verrou, chérie.

Il crut entendre Blondette qui remettait le verrou derrière lui.

— A bientôt ! cria-t-il.

Et il se mit à marcher à grands pas.

Blondette n'avait garde de pousser le verrou ; elle voulait le voir le plus longtemps possible. Elle entr'ouvrit la porte pour glisser un regard par la fente. Elle le suivit tant que les pleurs n'aveuglèrent pas ses paupières.

Puis elle revint sur ses pas, parcourant avec lenteur cette longue route qu'ils avaient faite à deux.

Quand elle eut retrouvé l'ombre des tilleuls, elle s'agenouilla. Ses pauvres grands yeux bleus ne pouvaient plus parler qu'à Dieu.

Elle pria longtemps, puis elle s'assit; les larmes endorment les enfants.

Comme Blondette venait de s'endormir, deux mains écartèrent les branches d'un buisson; la tête pâle et maigre de Thérèse Soulas se montra entre les feuilles.

Elle s'agenouilla, elle aussi, près de l'enfant, et souleva avec précaution une de ses mains pour y mettre ses lèvres.

— Nous t'avons tout pris, pauvre ange, dit-elle avec une amertume pleine de remords, tout, jusqu'au cœur de celui qui t'aurait si bien aimée !

VIII

A L'OMBRE DES TILLEULS

Thérèse Soulas était bien changée. Ces trois années avaient pesé sur elle comme dix ans de fatigue et de souffrance.

Et pourtant, elle avait passé la majeure partie de ces trois ans auprès de sa fille : le grand, l'unique amour de son cœur.

C'était là, en apparence, du moins, une immense joie. En réalité, c'était une torture de tous les instants.

En quittant le général comte de Champmas à Saint-Germain, et pour se payer du service qu'elle venait

de rendre, madame Soulas n'avait demandé qu'une seule chose, embrasser les deux enfants.

C'était trop. Il y a des sacrifices qui doivent être absolus.

Nous savons qu'au retour elle avait trouvé déserte la maison du général. Ysole était enlevée, et nul n'avait su dire le sort probable de Suavita.

Madame Soulas croyait partager l'ignorance commune, ou plutôt elle s'efforçait de le croire, car, dès la première minute, ses pressentiments avaient donné un nom à la fillette inconnue sauvée par Paul Labre.

En vain avait-elle voulu se tromper elle-même; en vain avait-elle cherché et trouvé abondamment la preuve de ce fait que Suavita de Champmas possédait toute sa raison et n'était point muette.

Cette enfant privée de raison et muette, était Suavita de Champmas.

Il y avait un crime.

L'intervention seule de Paul Labre avait empêché un meurtre.

La pensée d'Ysole était venue comme une angoisse navrante à l'esprit de Thérèse Soulas. Elle vivait dans un monde qui discute le crime pertinemment et qui le connaît à fond, tel qu'il est.

Ysole, ou mieux l'homme qui avait perdu Ysole,

avait un intérêt manifeste à faire disparaître Suavita.

Toutes ces choses se classèrent dans les réflexions de Thérèse, pendant le voyage que Paul Labre fit au Hâvre pour acquérir la preuve de la mort de Jean, son frère.

Thérèse fut quatre jours toute seule avec Suavita dans la mansarde de Paul Labre.

Il y avait en elle pour l'enfant une sorte d'adoration.

Mais ses cheveux blanchissaient d'heure en heure et les rides de son front se creusaient.

Thérèse se sentait parfois devenir folle et l'enfant, alors, n'était pas en sûreté auprès d'elle.

D'autres fois, elle raisonnait froidement.

Elle acceptait la chute d'Ysole comme une fatalité. Cela ne l'étonnait point, cela devait être ainsi. Dans ces classes déshéritées, une étrange croyance existe à la prédestination du malheur.

La misère et la faute se transmettent, quoi qu'on fasse, selon une mystérieuse loi d'héritage.

Mais la pauvre femme, misérable et tombée, n'eût pardonné que la chute et la misère.

Elle avait horreur du crime.

Certes, ses espoirs, autrefois, avaient été éblouissants; elle avait rêvé sa fille pure en même temps

que noble et riche. La richesse et la noblesse sont des sauvegardes. Ses espoirs évanouis la laissaient résignée.

Mais le crime la révoltait.

Elle voulut à tout prix savoir.

Ysole revint après quelques jours et entra au couvent comme pensionnaire.

Le changement que trois années de doutes et de chagrins devaient produire chez Thérèse Soulas s'était opéré pour Ysole en quelques jours.

Ce n'était plus la même jeune fille, ou plutôt ce n'était plus une jeune fille.

Madame Soulas se présenta au couvent avec la lettre du général. Elle fut reçue froidement, mais bien. Ysole lui demanda d'elle-même à la garder près d'elle.

Les mères sont des devineresses. Au point de départ de son dévoûment maternel, Thérèse Soulas avait éclairé d'un seul regard un des plus subtils mystères de nos sociétés civilisées : elle avait compris que l'enfant d'une morte avait chance de trouver appui chez un père généreux et puissant, qui eût repoussé la fille d'une vivante.

La mère gêne dans ce monde auquel rien ne la rattache.

Le père a honte et s'abstient.

La mort de la mère relève la fille.

Thérèse s'était faite morte.

Un jour, elle crut possible de pactiser avec son dévoûment, d'en reprendre une part et d'en conserver pourtant tout le bénéfice à sa fille.

Le général lui-même ne lui avait-il pas ouvert la voie?

Elle se dit : Je serai près de ma fille, et ma fille ne me connaîtra pas.

Et je saurai !

Elle sut, plus vite et mieux qu'elle ne pensait.

Cette Ysole était une étrange fille.

Aussitôt qu'elle connut l'adresse de son père en Angleterre, elle lui écrivit une longue lettre qui était le récit rigoureusement exact des événements racontés par nous : son séjour à la maison du quai des Orfèvres, son amour pour « le prince » et l'heure de folie où elle avait déserté le chevet de sa sœur malade pour suivre son amant.

Dans cette lettre, dont madame Soulas trouva le brouillon, Ysole s'accusait froidement et sans réserve.

Elle n'essayait pas même de mettre en avant l'excuse tirée des mesures à prendre pour l'évasion de son père, excuse vraie, pourtant.

La mère fut heureuse et presque fière de cette vaillance.

Ysole était coupable, mais non point comme elle l'avait un instant redouté.

Ysole aimait sa sœur.

Et Ysole donnait une telle preuve d'audacieuse franchise qu'il n'était point permis de mettre en doute sa parole.

Madame Soulas ne parvint point à surprendre la réponse du général.

Elle put constater seulement chez Ysole un redoublement de morne tristesse.

Et une fois Ysole, qui s'était prise pour elle de confiance et d'affection, lui dit :

— J'ai perdu le cœur de mon père. Vous qui le connaissez, vous savez s'il est bon : ce n'est que justice, et je n'ai pas le droit de me plaindre.

Comme Thérèse essayait de la consoler en appuyant précisément sur la noble bonté du général, Ysole ajouta :

— Il m'aimait plus que ma pauvre petite sœur. J'étais sa joie et son orgueil. J'ai tué sa joie et j'ai humilié son orgueil. Si ma pauvre petite Suavita, — et que Dieu le veuille ! — était retrouvée, mon père me chasserait, je le sais... j'en suis sûre !

Ces paroles ne tombèrent point à terre, et le vrai supplice de Thérèse Soulas commença.

Un supplice sourd, une torture de toutes les mi-

nutes, car, désormais, c'était sa propre conscience qui était entamée.

Et sa conscience, jusqu'alors, était restée droite, si profondes qu'eussent été les misères de sa vie.

Au moment où Ysole prononça ces mots qui devaient influer si gravement sur la conduite de sa mère, Thérèse Soulas, à bout de combats et de sophismes, se rendait à l'évidence, au sujet de Blondette, que Paul Labre gardait toujours chez lui.

Après avoir fait tout au monde pour égarer les suppositions de Paul et l'éloigner de la vérité qu'elle fuyait elle-même, elle était sur le point d'avouer son erreur, non point à Paul, mais à Ysole.

Il lui semblait qu'Ysole, en se faisant la messagère de cette grande joie, en disant au général : Suavita est retrouvée ! allait racheter tout d'un coup la tendresse de son père. Quant à la question de savoir comment Ysole accueillerait la nouvelle de l'existence de sa sœur, Thérèse n'avait aucun doute. Elle la voyait d'avance s'élancer vers le logis de Paul Labre et rapporter Suavita dans ses bras.

Mais Ysole avait dit : « Mon père me chasserait, j'en suis sûre. »

Pour la seconde fois, à son insu, comme la première, elle venait de prononcer l'arrêt de la pauvre Suavita.

Thérèse, placée entre sa conscience et sa fille, allait devenir coupable, et, cette fois, de parti pris.

Elle ne voulait pas que sa fille fût chassée.

Elle se rendit chez Paul Labre, occupé déjà de la grande guerre qu'il déclarait aux assassins de son frère, et reprit avec vivacité un thème que, naguère encore, elle soutenait de bonne foi : le crime manqué pouvait être tenté de nouveau. La seule protection efficace dont on pût couvrir cette pauvre chère enfant, c'était un absolu secret, une sévère retraite.

Paul venait d'entrer en possession de l'héritage de sa tante. Blondette, qui ne se levait pas encore, n'avait besoin que de repos. Un logement fut loué très-loin du quartier de la Préfecture, et Paul continua d'organiser sa vengeance.

Blondette resta cachée même aux agents que Paul choisissait pour composer sa petite armée.

Nous avons vu que M. Badoit ne la connaissait pas.

La punition de Thérèse était de voir Suavita qu'elle venait visiter chaque jour. L'enfant reprenait rapidement sa force, et aussi une sorte d'intelligence gracieuse et vive qui semblait ne s'appliquer qu'aux choses du présent. Elle avait la gentillesse d'un ange. A chaque instant madame Soulas, effrayée, croyait deviner sur ses lèvres le nom de sa famille qu'elle allait prononcer au premier réveil de sa pensée.

Elle l'aimait de tout le mal qu'elle avait conscience de lui faire, mais elle la craignait jusqu'à souhaiter sa mort.

Parfois, quand elle contemplait le sommeil de l'enfant, elle avait une vision : elle voyait l'image de la comtesse décédée, celle qu'elle nommait « la sainte » se dresser devant elle dans une attitude de protection.

La sainte semblait lui dire :

— Ne tuez pas ma fille !

Le général comte de Champmas rentra en France par suite d'une de ces demi-mesures qu'on prenait volontiers du temps de Louis-Philippe. Il n'était pas gracié; on lui avait garanti tolérance.

Sa première entrevue avec Ysole fut clémente et douce, mais froide.

Il repoussa toute explication et défendit qu'il fût parlé du passé.

Thérèse Soulas n'osait pas se montrer. Il la fit venir et lui témoigna une sorte de déférence respectueuse.

— Vous n'avez pas le secret de mademoiselle Ysole de Champmas, lui dit-il avec une tristesse résignée, elle n'a point le vôtre : c'est bien ainsi. N'allez pas au-delà, et vivez en paix près de nous, je le veux.

Ce fut, pour Ysole, un intérieur bien autrement morne et glacé que la vie même du couvent.

Le général semblait frappé au cœur.

Il ne parlait jamais de Suavita; mais quand la famille se fut installée au château de Champmas, le général ne laissa que deux portraits dans sa chambre à coucher, celui de Suavita et celui de la mère de Suavita.

Ysole sortait tous les jours à cheval, et faisait de longues promenades solitaires. Nul ne contrôlait ses actions.

Elle ne voyait personne. Elle avait fait seulement, depuis son arrivée, deux ou trois visites à la comtesse de Clare.

Un jour elle dit à Thérèse Soulas :

— Il y a dans le pays un jeune homme qui me suit. Je me trouve mal dans la maison de mon père. Si un ouvrier ou un paysan voulait de moi pour femme, j'essaierais d'être une bonne ménagère...

Elle acheva en baissant la tête et en parlant pour elle seule :

— Mais cela ne se peut pas!

Le jeune homme était Paul Labre.

Thérèse Soulas, depuis bien des semaines, voyait avec admiration l'effet produit sur la pauvre petite Blondette par la présence de Paul. C'était la vie même qui rentrait dans les pores de la chère enfant. Elle tressaillait au son de la voix de Paul; elle le

suivait comme un chien suit son maître; quand Paul la regardait en souriant, ses grands yeux bleus se voilaient, alanguis par l'extase.

Hélas! Ysole en était à souhaiter la rude misère de ceux qui souffrent!

Tout ce qu'avait fait Thérèse, tout ce silencieux et amer dévoûment, toute cette longue torture avaient abouti à ceci : Ysole ambitionnait le sort même qui eût été son partage sous le dur travail de sa mère.

Ysole était plus cruellement vaincue et plus découragée que les pauvres filles des champs, — même celles qui ont été trompées!

Ysole était plus malheureuse que n'avait été sa mère!

Elle n'avait rien gardé de ce que sa mère avait acheté pour elle à si haut prix, et de tout ce qu'elle avait pris à sa sœur infortunée, rien ne lui avait profité.

Rien!

Et voilà que le dernier bien, laissé par la Providence à la pauvre Suavita, son ami, son protecteur, son Dieu, Ysole allait encore le lui prendre.

Thérèse, révoltée, demanda :

— L'aimez-vous?

— Je ne sais, répondit Ysole avec distraction. Pourquoi l'aimerais-je?

Puis elle ajouta :

— Je puis haïr encore. Je hais de toutes les forces de mon âme. Je crois que je ne saurais plus aimer.

Thérèse joignit les mains. Une parole s'élança de son cœur endolori à ses lèvres qui pâlissaient et tremblaient. Elle voulut dire :.

— Alors, ayez pitié! Alors laissez ce jeune homme inconnu à celle dont il est l'espoir de la vie!...

Mais elle se tut.

Une autre pensée venait de naître en elle; une de ces pensées qui semblent tout concilier et qui faussent les consciences.

Elle s'était dit :

— Si mon Ysole épousait Paul Labre, — et c'était mon rêve autrefois, — elle abandonnerait le général, et cette position qui n'est pas à nous, et cette fortune dont nous ne voulons plus. Alors rien ne m'empêcherait de prendre par la main Suavita, ce pauvre ange, et de la reconduire à son père. On lui rendrait tout ce qu'on lui a pris; elle serait mademoiselle de Champmas, la seule! Et la sainte qui doit me voir d'en haut me pardonnerait, me bénirait...

Comme si tout en elle, et toujours, devait combattre contre cette douce victime qu'elle aimait! tout, jusqu'à son honnêteté, tout jusqu'à son affection!

Elle n'eut pas même besoin d'agir. L'amour de Paul pour Ysole était né dès longtemps. C'était le premier éveil de sa jeunesse, et il avait failli en mourir.

Les devoirs nouveaux, imposés par l'adoption de Blondette et surtout le serment de vengeance qu'il avait juré en lui-même contre les meurtriers de son frère, avaient couvert ce feu et ne l'avaient point éteint.

Quand Paul rencontra loin de Paris celle qui, la première, avait fait battre son cœur, bien changée, mais plus belle à ses yeux, sa passion se réveilla, timide comme lui-même, ardente et violente.

Ysole n'était jamais seule, dans ses longues courses en forêt. Sous le couvert, il y avait un œil avide qui incessamment la suivait.

Thérèse savait cela, et chaque fois que Paul abandonnait la pauvre Blondette pour courir après son rêve, Thérèse venait, secourable et impitoyable à la fois, consoler l'enfant qui souffrait.

Aujourd'hui, elle resta longtemps agenouillée auprès de Suavita endormie.

Toutes les choses que nous avons dites, elle les pensait, rappelant tour à tour à sa mémoire les tristesses de ces trois dernières années, ressassant ses tourments, ses craintes, peut-être ses remords.

Elle parlait à Suavita, qui ne pouvait l'entendre; elle lui demandait pardon.

D'autrefois, elle se confessait à elle, lui disant ses espoirs et plaidant la cause de cette fatalité qui, malgré elle, l'avait faite bourreau.

Elle s'absorbait si profondément en sa pensée que les choses extérieures ne la frappaient point.

L'ombre s'épaississait dans le bosquet parce que de grandes nuées orageuses voyageaient au ciel.

Suavita dormait toujours, la tête appuyée sur son bras que baignaient ses doux cheveux.

Thérèse tressaillit enfin à un bruit de pas rapides qui semblaient s'éloigner.

Elle regarda dans la direction du bruit et aperçut deux hommes qui fuyaient à travers les arbres.

Ce fait lui sembla si étrange dans la propriété toujours sévèrement close de Paul Labre, qu'elle se releva en sursaut pour courir ou appeler.

Mais en ce moment une voix de femme enrouée tomba du haut de l'arbre même qui abritait le sommeil de Suavita.

— Ne vous donnez pas la peine, maman Soulas, disait cette voix. La porte est restée ouverte, là-bas, et ils ont déjà la clé des champs, ces deux braves!

Elle regarda en l'air et vit notre ami Clampin, dit

Pistolet, tout de neuf habillé, qui dégringolait le long du tronc lestement.

— Bonsoir, maman Soulas, dit-il en touchant le sol. Est-ce que vous causez souvent comme ça, toute seule? c'est dangereux. Tiens! voilà la petite de M. Paul! Elle est mignonnette. Vous ne me remettez pas, on dirait! C'est moi qui ai fait la fin de votre minet; pauvre bête... mou, mou, mou... c'était l'effet des passions, mais je me range. Voilà l'histoire : je guettais ces deux-là qui sont entrés par la porte du bout, que la petiote a laissée ouverte. Avez-vous des ennemis, maman? Ils vous ont regardée, mais là... dans l'œil! Ils vous ont écoutée. J'en connais un des deux, M. Cocotte, qui ne vous assassinera pas : c'est pas son état... mais l'autre, dame! je crois qu'il est engagé pour ça, et il a une polissonne de mine!

IX

MENACES

Clampin, dit Pistolet, prononça ce discours avec élégance, et d'un air bienveillant.

Comme apparence générale, il ne gagnait pas à avoir quitté son costume de gamin de Paris.

Son habit bourgeois, acheté par M. Badoit, à la *Belle Jardinière,* le gênait aux entournures et portait déjà la marque des gymnastiques violentes auxquelles Pistolet se livrait par état et par tempérament.

La redingote était décousue aux deux coudes, le pantalon éraillé aux deux genoux et le chapeau con-

tusionné avait déjà besoin d'une médication énergique.

Mais nous verrons que ces diverses défaillances de toilette n'étaient pas un mal pour le rôle que Pistolet avait choisi.

Madame Soulas restait toute étonnée à le regarder.

— Pourquoi vous êtes-vous introduit ici? demanda-t-elle.

— C'est drôle, répliqua le gamin, vous ne me remettez pas du tout, et moi-même j'ai eu pas mal de peine à vous reconnaître. Vous avez joliment descendu la garde depuis trois ans, savez-vous? Au temps où vous me donniez des restes de soupe, et elle était bonne, la soupe de Messieurs les inspecteurs, vous aviez encore des débris d'agrément, au physique. M. Badoit en tenait pour vous, à l'œuf, dites donc, et le Chopand aussi, et même M. Mégaigne, la laide bête! Pour vous raviver la mémoire, je demeurais sur le même carré de M. Paul; dans le trou au bois, et c'est là que je fis la fin de minet, un soir... Mou, mou, mou... Parbleu! tenez, le fameux soir où vous eûtes l'idée de découcher. Pas d'affront! ça ne me regarde pas. Et, ce soir-là, d'ailleurs, il y en eut tant et tant d'histoires et d'aventures à péripéties, qu'une de plus, une de moins...

Où en était-on? ah! que vous me demandiez le pourquoi de mon grimpement au haut de l'arbre? Réponse : Pour mon plaisir et mes affaires. Est-ce que vous êtes assez bien dans l'établissement pour m'avoir un coup à boire? J'étrangle avec tout ce que j'ai fait d'utile et d'important depuis ce matin.

Thérèse, qui s'était remise, lui dit :

— Vous étiez avec M. Badoit, dans le temps?

— Juste! Et à cette époque-là, on se serait confessé à vous sans répugnance, c'est sûr. Mais il paraît que vous avez été à gauche un petit peu. Pas d'affront! Ça ne me concerne pas. C'est boire que je voudrais.

— La minette est jolie comme un cœur, dites donc! s'interrompit-il en jetant à Blondette un regard d'amateur. Est-ce que c'était elle, le petit paquet blanc que j'ai couru après, dans la rivière, jusqu'au pont de la Concorde? le soir... Parbleu! toujours le même soir que vous avez pris la peine de découcher!

Thérèse répondit froidement :

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire. Je ne suis pas ici chez moi, et je ne peux vous procurer à boire.

— On sucera une petite pierre, dit Pistolet avec résignation en mettant un caillou dans sa bouche.

On a éprouvé bien des privations plus cruelles au sein de l'Arabie Pétrée, chapitre de mes voyages hors frontières et douanes.

Il regarda tout à coup madame Soulas en face et ajouta :

— Maman, vous avez plus de chagrin que de malice. Méfiez-vous quand vous allez toute seule par les champs. Cette affaire-là, c'est la bouteille au noir. Vous vous êtes mélangée là-dedans je ne sais ni comment, ni pourquoi; c'est périlleux. Il y a un nid dans le pays, un nid d'animaux que je vous ferais trembler et la chair de poule, si je vous murmurais leur vrai nom. Les deux qui viennent de filer par la porte ouverte n'étaient pas ici pour des prunes... et quoique M. Badoît m'ait défendu de vous mettre au fait, il y a des choses que vous savez d'ancien. Exemple : ce qu'on fit au frère de M. Paul dans la chambre N° 9, ce soir... Toujours le même soir, parbleu !

Thérèse eut un sourire triste.

— Je n'ai pas peur de mourir, dit-elle. Et pourquoi me tuerait-on ?

— *That's the question,* comme ils baragouinaient pendant mon séjour en Angleterre, répondit Pistolet. Vous le savez mieux que personne : c'est des gaillards qu'il faut être fort et adroit pour deviner

leur jeu, et moi j'ai idée que M. Badoît a tort de se méfier de vous, dites donc ?

Thérèse fit un geste de fatigue. Pistolet, qui la regardait toujours entre les deux yeux, continua, suivant à travers son bavardage en apparence étourdi, le fil de son excursion diplomatique.

— Vous avez quelque chose sur la conscience, ça ne fait pas de doute, maman, hé ! là-bas ?

Madame Soulas ne put s'empêcher de tressaillir.

— Mais ce quelque chose-là, continua le gamin, ne peut pas être contre M. Paul, que vous aimiez comme un fils, autrefois.

— Je suis dévouée à monsieur le baron, dit vivement Thérèse, autant et plus que M. Badoît.

— C'est mon idée, pensa tout haut Pistolet. Mais alors, qu'est-ce que la pauvre petiote a pu vous faire ?

— Elle ! la chère enfant ! s'écria Thérèse.

— Stop ! interrompit le gamin. C'est de l'anglais appris dans mes voyages. Nous avons à causer nous deux. Tant pis si M. Badoît n'est pas content ! Attendez voir que je fasse ma ronde.

Il traversa le bosquet sans se presser et avec précaution. Il gagna la porte de l'enclos dont il poussa le verrou. Après quoi, d'un seul bond, il s'accrocha

d'une main au faîte du mur et s'éleva à la force des poignets.

Son pantalon neuf en dut souffrir. Il resta une minute entière à examiner soigneusement la campagne.

Thérèse suivait malgré elle, avec intérêt, toute cette mise en scène.

En revenant, le gamin la regarda du coin de l'œil et se dit :

— Elle est piquée dans sa curiosité, l'ancienne, on va savoir.

Il s'assit sur l'herbe à une vingtaine de pas de Suavita endormie et fit signe à Thérèse d'approcher.

Celle-ci obéit.

— Rapport à ce qu'il ne faut pas que la mignonne écoute, murmura-t-il, si quelque fois elle faisait semblant de dormir. Ça s'est vu. Mettez-vous-là. Vous savez mieux que moi où est M. Paul à cette heure. Comme il s'y trouve bien, il y reste, et ce n'est pas lui qui viendra nous déranger. Allons-y ! Le hic, le voici de but en blanc et sans barguigner : la fille aînée du général n'est plus une demoiselle, hein ?

Thérèse frissonna si visiblement que Pistolet s'arrêta.

— Ça vous fait quelque chose? demanda-t-il naïvement.

— C'est une calomnie! prononça Thérèse entre ses dents serrées.

— Non, répliqua le gamin d'un ton paisible. Le séducteur est un Habit-Noir, assassin, voleur en tout. J'en lève la main!

Les bras de Thérèse tombèrent.

— Vous ne saviez pas ça? reprit Pistolet. Moi, pas d'affront! la chose ne me concerne pas. Seulement, ils croient que vous le savez, et c'est mauvais pour vous. Les bêtes venimeuses, dont je vous ai parlé, qui ont leur nid par ici sont les Habits-Noirs, les vrais, de l'île de Corse et du : « Fera-t-il jour demain. » Pas davantage.

Thérèse était toute blême.

Elle avait passé des années dans un milieu où ce nom sinistre faisait effet comme celui du choléra ou de la peste.

— Pourquoi me dites-vous cela? demanda-t-elle.

— Parce qu'ils sont venus ici... et qu'ils ne viennent jamais pour rien.

— Quoi! s'écria Thérèse, ces deux hommes que j'ai vus s'enfuir?...

— C'est pas des gros, déclara sentencieusement le

gamin, mais c'en est. Veillez sur vous et sur ceux que vous aimez.

— Ysole... commença la malheureuse femme.

— Ah ! fit le gamin, c'est donc celle-là qui vous tient le plus au cœur?

Il l'interrompit pour ajouter :

— Moi, je ne sais rien de rien, hors ce que j'ai vu. C'est vrai que j'ai vu pas mal de choses déjà, parce que je me suis levé matin, ayant oublié de me coucher hier au soir. Les Habits-Noirs sont diablement malins; mais on n'est pas mal organisé de notre côté, aussi M. Badoît a une centaine d'hommes en campagne.

— Cent hommes ! répéta Thérèse stupéfaite.

— Une armée, quoi ! poursuivit le gamin en riant. Nous ne sommes pas de la police, vous savez. Moi, je travaille pour l'honneur; j'aime ça. Nous servons tout uniment la vengeance du frère de la victime, comme dans les drames. C'est un emploi honorable. Ça vous incommoderait-il que j'en allume une pour tromper ma soif?

Thérèse permit du geste, et Pistolet battit le briquet après avoir bourré sa pipe.

— Ça me fit de la peine pour le matou, reprit-il en tirant les premières bouffées. J'ai bon cœur et même de la sensibilité, à l'état de nature; mais les

passions de la jeunesse ! Fallait aller à mes succès à Bobino; vous n'avez pas connu Mèche? Je comprends les fautes comme ça qu'ont l'entraînement pour objet; le calcul, jamais ! il dégrade. Voilà donc l'ordre et la marche, espérant que, si vous pouvez me communiquer des renseignements utiles, vous vous fendrez, en faveur de M. Paul ou le baron dont nous sommes à sa solde, moi, par l'intermédiaire de M. Badoît et les quatre-vingt-dix-neuf autres directement. M. Badoît m'ayant embauché, je suis parti avec lui en rotonde de diligence pour Alençon, où il m'a dit : Je reste ici, étant connu des Habits-Noirs, pour la plupart, en ma qualité d'ancien agent, car ils flânent habituellement autour de la Préfecture, et il y en a même qui ne se gênent pas pour entrer à l'intérieur du monument, sous forme d'amis particuliers des principaux chefs.

— Toi, qu'il a ajouté, en me parlant familièrement par amitié, ils t'ignorent par le double motif que tu n'étais pas encore célèbre, à l'époque, ailleurs qu'à Bobino, et que tu as passé le surplus de ton existence dans les voyages à Londres et autres contrées étrangères. Ce qui est vrai, maman : j'en ai vu du pays ! Et les différentes mœurs des populations nomades !

Alors, en conformité des ordres du même M. Ba-

doit, j'ai pris les devants par la patache de La Ferté-Macé, côte à côte avec un chrétien qui sentait le bagne à faire pitié, chiquant, chinoisant jaspin, tatouage sur les mains : des cœurs, des ancres, des poignards en bleu et des devises : « Pas de chance à la maison! » « Troubadour-Sans-Quartier, dit la Faveur-des-Belles. » « A bas Chamoiseau! » « Fidèle jusqu'au trépas; » et autres : que c'est une vraie bizarrerie de voir ces gens-là se marquer comme du linge, pour pas qu'on les perde dans la foule!

Il a montré son passeport aux gendarmes devers Saint-Martin-des-Landes. Le gendarme n'y a vu que du feu, comme de juste. Mais moi, toisé! Je connais la fabrique et la renommée de ces outils-là. N'empêche que je n'ai pas pu lui desserrer les dents, ce qui fait que je n'ai pas menti tout à l'heure en vous disant : Connais pas! mais, d'un autre côté, son passeport était au nom de Louveau, et comme j'ai entendu mentionner ce nom-là à la Grande-Bouteille...

— C'était un des deux hommes de tout à l'heure? interrompit Thérèse.

— Oui, maman... Et l'autre, le jeune M. Cocotte, n'étant pas pour jouer des mains, mène presque toujours avec lui un gredin à tout faire.

Or, le troubadour Sans-Quartier, dit la Faveur-

des-Belles, me semblait gentil à surveiller. En descendant de voiture à La Ferté-Macé, je l'ai suivi de loin et il m'a conduit tout droit au pot aux roses... Motus : c'est des secrets : j'ai vu là de ces figures qui me suffisent pour savoir où mener ma barque.

Mais les principes avant tout, pas vrai? La première chose est d'inspecter le logis de l'homme qui paie. Y a toujours quelque bon renseignement à prendre à la Préfecture. C'est ici la Préfecture; je m'y suis induit par escalade et j'ai revu mon troubadour; ma tête travaille... Ah çà! on dirait que la petiote veut s'éveiller, hé?

Le sommeil de Suavita devenait inquiet. Elle se retourna vivement, et ses mains s'agitèrent.

— Elle va parler, dit Pistolet.

Thérèse secoua la tête d'une façon tellement significative, que le gamin s'écria :

— Muette? pauvre chou! C'est une vraie petite demoiselle, ça se voit; elle doit savoir écrire, au moins.

Thérèse toucha du doigt le centre de son front.

— Idiote aussi! fit le gamin tout ému. Ma parole, je m'y intéresse, moi!

Il ajouta avec une sorte de gravité :

— Eh bien! ça ne me déplaît pas au vis-à-vis de

M. Paul, parce que ça explique radicalement comme quoi il a pu ne pas la rendre à sa famille éplorée, sans manquer à l'honneur. Si elle a le sifflet coupé et plus rien dans la cervelle, pas moyen de savoir son nom et son adresse; ça m'incommoderait de soupçonner M. Paul... Et vous aussi, maman... Je ne suis pas fâché d'estimer de fond en comble ceux pour qui je risque mon cou. Chacun ses opinions, pas vrai?

Il fit le geste de prendre dans son gousset vide une montre, objet de sa constante ambition, mais que jamais il n'avait pu conquérir. Il regarda sérieusement le creux de sa main et dit :

— Arrêtée l'horloge! je changerai mon genevois... Maman, voyez voir à la vôtre!

— Il est onze heures, répondit Thérèse après avoir consulté sa montre.

— Je déjeunerai une autre fois, soupira Pistolet. Ce district n'offre pas au voyageur toutes les commodités de la vie. Maman, ouvrez les deux oreilles; je vous ai dit des choses authentiques et des balivernes : les balivernes, c'est le détachement de cent hommes, quoique ça soit vrai, dans un sens, puisque nous sommes deux dont le premier en vaut bien quatre : c'est M. Badoit, mon patron, et dont le second qu'est moi, formé au grand complet par mes

voyages, remplace avantageusement les quatre-vingt-seize autres. Les choses authentiques, c'est l'idée qu'on vous chauffe un bouillon, ici près et à monsieur le baron aussi.

Il changea de ton pour ajouter :

— Ramenez cette enfant-là à la maison, et que la maison soit bien fermée. Ce qu'ils veulent, je n'en sais rien, j'ai été mis trop tard dans l'affaire, je vas encore au hasard; mais ils ont une opération en train, c'est sûr, et quand ils sont en campagne, vous savez cela comme moi, malheur à ceux qui les gênent! En plus qu'ils trouvent moyen de faire coup double : le couteau pour l'un, la guillotine pour l'autre, si bien que Jacques est égorgé des fois, rien que pour amener Pierre en cour d'assises. Ah! c'est organisé à la papa! et si je n'avais pas de l'ouvrage, ce matin, j'aurais flâné tout à l'entour de vous, pour vous garder d'abord, ensuite pour les voir venir... Mais voilà! nous avons assemblée d'actionnaires, au nid de la société, ici près, et pour peu qu'on ne me casse pas les reins avant la fin de la séance, je donne bien ma parole sacrée que, cette fois, je saurai quelque chose!

Il se leva et secoua les cendres de sa pipe.

Thérèse le regardait, indécise. Cette crainte vague et personnelle qui venait la frapper au milieu de

préoccupations d'un genre si différent, impressionnait son instinct, mais avait peine à s'asseoir dans son esprit.

Pistolet n'était pas né pour faire trembler.

Dans sa bouche la menace la plus terrible suait le comique.

Néanmoins, quand il lui tendit la main d'un air courtois et galant madame Soulas donna la sienne et demanda :

— Ai-je quelque chose à faire ?

— Vous avez, répondit le gamin, à trouver monsieur le baron et à lui dire que je suis désolé de ne pas avoir eu l'honneur de le rencontrer. Je reviendrai à l'heure de son dîner, car il faut vivre. J'ai déjà mentionné les précautions à prendre pour la petiote. Vous avez, en outre, à toucher deux mots à votre mademoiselle Ysole de ses longues courses en forêt; elle ferait mieux de rester à la maison aujourd'hui et demain... Après çà, qui sait? Elle nous en remontrerait peut-être, cette belle fille-là : elle doit en savoir long ! Et quant à vous, prenez un domestique pour vous reconduire au château de Champmas. Demain, je me chargerai moi-même de veiller sur vous. A vous revoir, maman. Vous ne me gardez pas rancune pour l'histoire du minet? Ah ! les passions de la jeunesse ! Mou, mou, mou ! Elles vont rire sans

moi ce soir, à Bobino. Je donnerais l'Odéon pour une chope de quatre sous et savoir où est Mèche. A l'avantage !

Tout en parlant, il avait noué autour de ses reins un petit chollet à carreaux qu'il avait dans sa poche.

Il marcha en se dandinant vers le mur du jardin et passa par-dessus en trois temps gymnastiques, admirablement détachés.

Thérèse, restée seule, éveilla Blondette qui lui sourit et la suivit docilement vers la maison.

Elle embrassa l'enfant avec tendresse avant de la quitter pour retourner au château de M. de Champmas.

Au moment de sortir dans la campagne, Thérèse eut un frisson, mais elle se fit honte à elle-même de sa frayeur.

Elle pensa :

— Ces enfants de Paris s'amusent de tout. C'est pure moquerie. Il a parlé au hasard. Comment saurait-il le secret de ma fille... Et pourtant ces deux hommes que j'ai vus fuir!... Il y a quelque chose, et je veux du moins avertir M. Paul, qui est notre dernière espérance. Le Parisien a raison, je sais où le trouver.

Elle pressa le pas, suivant le sentier qui entrait en

forêt et descendait vers les sauvages coulées d'Andaine.

La route était déserte.

De gros nuages orageux mettaient le ciel en deuil.

X

LA BELLE-VUE-DU-FOUX

C'est forêt partout, au sud et à l'ouest de Mortefontaine.

Les bois de La Ferté-Macé rejoignent de ce côté les bois d'Andaine, au quartier dit : La Belle-Vue-du-Foux où se croisent trois chemins vicinaux, tellement piétinés par les bêtes fauves, — surtout les sangliers, — que j'y ai vu souvent, au matin, les traces de chevaux et de voitures, complètement effacées par les pas du gibier.

Au temps de la moisson, les paysans du voisinage passent la nuit dans leurs champs avec des tambours

et des chaudrons pour éloigner les troupes de joyeux et friands marcassins, et, non loin, il y a un garde-chasse qui veille, non point sur les récoltes, mais sur les ravageurs.

La loi protége le sanglier.

Une fois passée l'étoile du Foux, le terrain s'abat brusquement d'un côté et remonte de l'autre pour atteindre un plateau sablonneux, mais boisé, qui domine dix lieues de pays.

Au-dessus encore de ce plateau, il y a une roche, entourée de hêtres admirables qui contrastent par leur éternelle fraîcheur avec l'aridité de la lande environnante; car la forêt n'est ici qu'une lande où essaie de croître un misérable taillis de bouleaux.

Au sommet de la roche, il y a une fontaine où je n'ai jamais vu d'eau, et c'est dommage, car cette eau, dit-on, guérit une foule de maladies.

La fontaine est gardée par une petite niche, creusée dans la pierre et ornée d'une image de Notre-Dame-du-Foux, en faïence peinte.

Le tout est surmonté d'une plate-forme de vingt pieds carrés, qui dépasse les plus hautes cimes des hêtres.

C'est, spécialement ici, la Belle-Vue-du-Foux, à laquelle tout le quartier doit son nom.

De la Belle-Vue on aperçoit plusieurs villes,

vingt clochers de bourgs pour le moins, et d'innombrables villages; on voit six rivières, trois étangs et trois forêts; la Normandie ne contient pas de panorama plus varié ni plus large.

Paul Labre venait là presque tous les jours, non point pour admirer le paysage, mais pour savoir où diriger sa course. Ysole de Champmas courait à cheval dans toutes les directions; à la Belle-Vue-du-Foux, Paul Labre était sûr d'apercevoir, après quelques minutes d'attente, dans les sentiers grimpeurs de la montagne ou sur les routes sinueuses de la plaine, son voile vert, flottant au vent de sa course, et la robe fleur de pêcher de son charmant cheval.

Quand il l'avait aperçue, il choisissait son chemin, calculant le temps et la distance; il savait la retrouver, fallût-il faire plusieurs lieues sous le soleil, — et il savait choisir pour la rencontrer, l'endroit ombreux et bien couvert, d'où, sans être deviné, il pouvait l'adorer un instant au passage.

Pauvre jobie, pensera-t-on. Paul était ainsi fait.

Il n'avait point vécu.

Ces trois ans écoulés n'avaient pas changé en lui le jeune homme solitaire et timide à l'excès.

Son passé de misère pesait sur lui dans la prospérité.

Nous ne parlons pas même de l'idée fixe qui le tenait : le châtiment des assassins de son frère.

Paul croyait à cette idée fixe et, certes, il eût donné de son sang pour accomplir le serment qu'il avait fait.

Mais nous voulons avant tout la vérité. L'énergie de Paul Labre était d'espèce particulière.

Il eût tout osé, tout, pourvu que le danger vînt à lui.

Chacun de vous connaît de ces hommes, braves jusqu'à la témérité, mais à qui manque le besoin d'agir. Ils ont la plus poétique moitié de la vaillance : le mépris absolu de la mort; mais ils s'endorment parfois sur le chemin qui mène à la bataille.

L'idée fixe de Paul, la vraie, c'était son amour pour Ysole de Champmas : amour de tête et de poète, passion fougueuse et froide à la fois; adoration romanesque qui vivait surtout d'obstacles.

C'était toujours ce rêve de l'adolescent, contemplant, par la croisée de sa mansarde, le bonheur impossible.

Paul Labre n'avait pas vieilli.

Chose singulière, il aimait tant son rêve qu'il éprouvait une sorte de frayeur à l'idée d'échanger quelques paroles avec Ysole.

Il l'adorait telle qu'il la voyait de loin, telle qu'il l'avait faite, pourrait-on dire.

Et depuis quelque temps, depuis très-peu de temps, il éprouvait un remords à l'adorer ainsi.

L'enfant qui restait à la maison, la pauvre petite Blondette, grandissait à son insu dans son affection.

Il lui reconnaissait des droits; il plaidait pour elle contre lui-même.

Comme tous les fous, car cette belle Ysole était pour lui une folie, il avait ses heures lucides.

A ses heures lucides, Paul était à la fois un esprit subtil et un cœur d'or.

Bienfait oblige. Il s'était engagé beaucoup envers cette enfant dont il était désormais toute la famille. Loin de se dissimuler les obligations contractées, il se les exagérait avec l'ardente générosité de sa nature.

Sa paresse n'était que pour l'action, ou plutôt, sa paresse était tout entière dans ce mal d'amour où il se complaisait obstinément.

Il aurait donné une part de sa vie pour aimer Blondette comme il aimait Ysole. Que de bonheur alors ! Car il voyait clairement et bien le cher travail qui s'opérait chez l'enfant. Rien n'était perdu en elle ; tout y vivait à l'état de sommeil. Elle aimait, il le

savait. Que pourrait le choc d'une grande joie sur cette sensitive endormie ?

Quand Paul Labre avait quitté Blondette, ce matin, il éprouvait ce remords à un degré plus haut que d'habitude.

Cette gentille intelligence qui ne demandait qu'à naître et à fleurir l'avait frappé aujourd'hui très-vivement. Il était triste. Il se reprochait de ne point aider à cette admirable travail de guérison.

Bien plus : de l'entraver peut-être.

Car il avait nettement conscience de son pouvoir sur l'enfant.

Il traversa lentement les terres labourables qui le séparaient de la lisière de la forêt.

L'air était lourd, le soleil chaud. Dix fois, il fut sur le point de retourner sur ses pas.

Quelque chose le rappelait en arrière et disait au fond de son cœur :

— C'est ici une heure solennelle. Tu as un devoir à remplir.

Mais il allait. Les arbres de la forêt épandirent bientôt leur ombre sur sa tête.

Il pressa le pas.

Le souci le suivit, plus mordant et plus cruel.

Pourquoi avait-il écouté les suggestions de Thérèse Soulas? Ses craintes au sujet de malfaiteurs

mystérieux, intéressés à faire disparaître Blondette, n'étaient-elles pas pure fantasmagorie? Il fallait chercher les parents de l'enfant, au lieu de la cacher; à défaut du bonheur qu'on ne pouvait lui donner, il fallait au moins lui rendre sa famille.

Les remords vont en troupe. Paul vint à songer à son frère.

A cet égard, il avait fait de son mieux. Etait-ce assez?

Etait-ce ainsi et froidement qu'il avait compris, à la première heure, cette grande tâche de la vengeance?

Il avait cherché, certes, il avait dépensé de l'argent, des efforts et du temps, mais il s'était reposé sur autrui.

Et les assassins de son frère restaient encore impunis après trois années!

Oh! cet amour, cette extase, cette démence!

Ysole, sa pensée de tous les instants, son bonheur et son malheur!

Il y avait une demi-lieue environ, du Mortefontaine au carrefour du Foux.

Quand Paul arriva à l'étoile, le ciel, tout à l'heure si bleu, commençait à se couvrir de nuages légers, mais laiteux et confus, — de ces nuages qui précèdent, comme une avant-garde, les grands amas de vapeurs électrisées.

Paul se dit :

— A quoi bon monter? Je ne monterai pas.

Et il monta.

Parvenu au sommet de la Belle-Vue, au lieu de jeter comme il le faisait chaque jour, tout de suite et avidement, un regard circulaire à l'horizon, il s'assit sur la pierre, déposa son fusil contre le tronc d'un arbre et mit sa tête entre ses mains.

— Je ne regarderai pas ! pensa-t-il, essayant une dernière fois sa puérile révolte.

Mais il regarda.

Et au milieu des mille détails du paysage, parmi tant de collines et tant de plaines, tant de bois et tant de prairies, son œil tomba, du premier coup, sur une bruyère rocheuse qui ressortait en rose, auprès de ce noir paquet de verdure : le paradis d'Antoigny.

Sur cette bruyère il y avait un objet mouvant que ni vous ni moi n'aurions distingué.

Etait-ce une fleur balancée à la brise, un oiseau, une femme?

Paul appuya ses deux mains contre son cœur, et sa poitrine rendit un gémissement.

C'était elle, c'était Ysole de Champmas, avec son voile vert que le vent déployait en se jouant.

Paul se mit sur ses pieds comme si une main plus forte que sa volonté, l'eût soulevé.

Puis il se rassit, disant :

— Non, je n'irai pas! Je ne veux pas aller!

Et, en effet, il resta immobile.

Mais savez-vous pourquoi?

C'est que la tête du joli cheval fleur de pêcher n'était point tournée vers la gorge d'Antoigny.

C'est qu'Ysole se dirigeait du côté de la Belle-Vue-du-Foux.

Paul n'allait pas à elle parce qu'elle venait à lui.

Elle était bien loin encore, certes, et nul ne pouvait deviner quel capricieux détour la belle fille pourrait prendre.

Mais elle venait.

Paul plaça de nouveau sa tête entre ses mains.

Malgré lui, sa mémoire parlait; des souvenirs qu'il n'évoquait point passaient en foule devant ses yeux fermés.

Il n'y avait, dans sa vie qui lui semblait si longue parce qu'elle était si triste, il n'y avait, depuis la mort de sa mère, qu'un jour souriant, une heure, au moins, une heure bonne et chère qui payait presque les années de découragement.

C'est quand il avait vu se rouvrir les paupières de la pauvre petite Blondette, après l'avoir crue morte.

Bien heureuse idée du drap de lit chauffé, qui enveloppa les membres frêles et tout glacés de l'enfant!

Comme ses yeux bleus étaient doux et beaux!

Mais l'heure qui suivit fut un deuil terrible, Paul apprit la mort de son frère assassiné, à deux pas de lui, dans cette chambre N° 9.

Ces bruits sinistres qui avaient troublé son recueillement, pendant qu'il écrivait à son frère, si près de mourir, cette lettre où il disait : Je meurs, — ces bruits étranges, ce choc sourd qui avait détaché un fragment de pierre à la corniche de la tour, — lequel fragment avait brisé un châssis en tombant dans le jardin de la préfecture, ces bruits, il croyait les entendre encore.

Paul frissonnait, et la sueur froide coulait entre ses doigts crispés.

Paul savait-il où était le corps de son frère?..

Il écarta ses mains de son visage comme on chasse un fantôme. Il interrogea de nouveau l'horizon.

Ysole galopait dans la plaine.

Il essaya de penser à Ysole et de baigner son angoisse dans une extase d'amour.

Mais aujourd'hui, la pensée d'Ysole lui serra le cœur.

Cette gracieuse forme qui fuyait là-bas dans la poudroyante lumière de midi était comme une menace.

Ysole, cependant, gagnait la lisière des coupes.

Une dernière fois les plis du voile vert éclatèrent au soleil, puis disparurent sous la feuillée.

Paul sentit une larme qui brûlait sa paupière.

— Je n'irai pas ! je n'irai plus ! murmura-t-il, plus jamais !

Le temps s'écoulait et Paul, qui voulait chasser loin de lui la pensée d'Ysole, la voyait sans cesse et ne voyait qu'elle.

Il se disait : Elle est ici, elle est là; elle traverse cette coulée où je l'ai contemplée si souvent, caché derrière le grand chêne, — elle entre chez le pauvre bûcheron qui s'agenouille sur le pas de sa porte, quand elle s'éloigne, pour la bénir.

— Que m'importe tout cela? Je ne veux plus l'aimer... Oh ! je l'aime ! Jamais je ne l'ai tant aimée ! J'aurais mieux fait de mourir. Blondette serait un ange au ciel.

Au moment où le combat qui se livrait en lui devenait intolérable comme un supplice, il tourna la tête, parce qu'un bruit de pas se faisait sous les hêtres.

Il ne vit rien, et cependant les feuilles bruissaient.

Il saisit son fusil d'instinct et se leva pour regarder mieux. L'horizon s'assombrissait vers l'ouest. De grands nuages d'un gris de plomb montaient, bordés de franges argentées.

Il ne faisait pas un souffle d'air.

Au moment où Paul cherchait en vain sous les arbres l'être humain ou l'animal qui avait remué les feuilles, son attention fut tout à coup détournée par le roulement d'une voiture qui tournait l'angle de la route de Mortefontaine.

C'était la calèche de M. de Champmas.

Comme Paul était debout, le général l'aperçut en traversant le carrefour et le salua selon sa coutume.

Paul rougit comme si on l'eût surpris commettant un acte coupable, et se découvrit avec un respect embarrassé.

Ce fut tout.

En se retournant, il crut apercevoir au plus épais du fourré de hêtres, là où les feuilles bruissaient naguères, un homme de forte taille et de méchante mine.

Cet homme tenait comme lui, à la main, un fusil de chasse, dont le canon, touché par la lumière, jeta une lueur.

Les braconniers ne sont pas rares dans le pays.

Paul aurait à peine remarqué celui-ci, sans le soin extrême qu'il semblait prendre de dissimuler sa marche.

Du reste, ce fut rapide comme une vision. Le second regard de Paul ne trouva plus sous les hêtres que l'ombre et la solitude.

Il appela, personne ne répondit.

Mais, l'instant d'après, le galop d'un cheval sonna sur le gravier de la route qui descendait au bas pays.

Le cœur de Paul se prit à battre, et l'homme au fusil, vision ou réalité, fut oublié profondément.

A la place même où, tout à l'heure, la calèche du général venait de passer, Ysole de Champmas, échevelée par le vent de sa course, se montra, splendidement éclairée par le dernier rayon du soleil qui allait se noyer sous les nuages.

Il y avait en elle une animation extraordinaire, ses yeux brillaient, sa joue, sous les reflets de son voile, montrait d'étranges et ardentes pâleurs; ses cheveux magnifiques ondoyaient, caressés amoureusement par la lumière.

Elle était belle jusqu'au miracle.

Paul se retira derrière l'angle de la roche, tout haletant d'admiration.

Ysole arrêta son cheval court, au milieu de l'étoile.

Son regard franc et résolu interrogea la petite plate-forme.

Paul, tremblant plus qu'un enfant, se demanda :

— M'a-t-elle donc aperçu ?

Il avait peur, mais peur au point de chercher déjà une issue par où fuir.

Il se trompait : Ysole de Champmas ne l'avait point vu.

Elle cherchait quelqu'un sur la petite plate-forme, évidemment, car ses sourcils se froncèrent avec dépit.

Un instant, elle resta indécise ; puis sa cravache mignonne se leva comme si elle allait reprendre sa course.

Mais se ravisant brusquement, elle sauta à terre, et se tournant vers la plate-forme, elle dit à haute voix :

— N'êtes-vous point là, monsieur le baron d'Arcis ?

Paul, plus stupéfait que si la pierre elle-même eût parlé, ne trouva point de mots pour répondre.

Seulement, éperonné par la conscience du côté ridicule de sa situation, — et c'est le côté sensible

pour ceux qui sont timides et qui aiment, — il rassembla son courage et fit un pas en avant.

D'un geste automatique, sa main souleva son chapeau.

Ysole sourit et le salua d'un signe de tête gracieux.

— Restez, dit-elle; je vais aller vous trouver. J'ai besoin de causer avec vous.

Paul resta en effet, et vous eussiez dit qu'il était changé en statue.

XI

L'AFFUT DE MIDI

L'homme au fusil n'était pas une vision, et certes il aurait mérité de fixer l'attention de Paul Labre, s'il eût été possible à celui-ci de songer à quoi que ce soit au monde, quand la présence d'Ysole venait lui éblouir le cœur.

L'homme au fusil était un fort gaillard à tête déprimée comme celle d'un batracien et conformée de façon à ce que le derrière du crâne emportât complètement le devant.

Au dire de Gall et de ses disciples qui, en ceci du moins, sont d'accord, cette forme de la boîte osseuse accuse la prédominence de tous les instincts mauvais.

Louveau, surnommé Troubadour et la Faveur-des-Belles, n'avait aucune prétention au titre de bienfaiteur de l'humanité; c'était une bête sauvage des halliers parisiens, un animal féroce de la plus répugnante espèce : un chien enragé tel qu'on en trouve encore quelques-uns dans la forêt de Paris et dans les marais de Londres.

Les Habits-Noirs faisaient une chasse active à ces fauves; ils les prenaient vivants et les dressaient à obéir.

L'association leur mettait un collier de fer autour du cou.

Une fois tombés dans le piége à loup qu'on leur avait tendu, ils tiraient comme des chevaux de fiacre pour éviter la guillotine.

Louveau, dit Troubadour, était un Coyatier de dixième ordre.

On l'avait amené là pour tenir l'affût et tirer un coup de fusil.

Le gibier devait passer sous la Belle-Vue-du-Foux, par la route conduisant de Mortefontaine au château de Champmacé.

Ce n'était pas tout. Louveau avait en outre pour mission de s'assurer qu'un jeune homme, dont on lui avait donné le signalement, et qui était Paul Labre, se trouvait ou était venu à tout le moins à la Belle-Vue, ce jour-là.

De plus, il lui fallait savoir si quelque passant, paysan ou autre, pourrait constater la présence ou le passage de Paul Labre au lieu désigné.

Pour toutes ces diverses choses on devait lui donner de quoi s'empoisonner d'eau-de-vie pendant une semaine.

Méchant état! Mais ceux qui payaient Louveau si maigrement, ne lui laissaient point la liberté du choix.

Son collier de dogue esclave le serrait à la gorge.

Quant au gibier à abattre, Louveau le connaissait. On l'avait introduit dans un enclos, là-bas, à Montefontaine, tout exprès pour qu'il le pût bien voir.

Louveau était un des deux intrus que Thérèse Soulas avait vu fuir au moment où Pistolet descendait de son arbre, dans l'enclos de Paul Labre.

L'affût devait commencer à midi.

Tous les jours, de midi à deux heures, le gibier désigné au fusil de Louveau, prenait la même route

pour aller de la maison de Paul Labre au château du général.

Louveau, dit Troubadour, reconnut aisément Paul Labre à la description qui lui en avait été faite.

C'était un premier point.

En l'espace de cinq minutes, il put constater en outre que deux personnes au moins avaient aperçu Paul Labre sur la plate-forme de la Belle-Vue-du-Foux, le monsieur de la calèche et cette belle demoiselle qui galopait sur un cheval fleur de pêcher.

Louveau ne faisait pas de zèle, cela lui suffit et il rentra sous bois, cherchant désormais une place commode pour son affût, une place où le tir fût aisé et la retraite assurée.

Ce n'était pas la partie difficile de sa besogne. L'endroit était merveilleusement propre à dresser une embuscade. La rampe qui descendait de la plate-forme à la route de Mortefontaine allait s'élargissant, à mesure qu'on s'éloignait de l'étoile. Elle était couverte d'un taillis de châtaigniers très-épais qui cachait le sol tout semé de grosses pierres.

A deux cents pas de la Belle-Vue, Louveau trouva un quartier de meulière qui surplombait presque la route, et derrière lequel une sente de chevreuils rejoignait tortueusement la forêt.

C'était son affaire. Il ne chercha pas mieux.

— Tiens ! se dit-il, entendant vaguement la voix d'Ysole qui adressait à Paul Labre le bizarre appel qui avait si fort étonné ce dernier, la demoiselle cause : c'est un joli brin ! Ce serait dommage s'ils me disaient une fois de la mirer, celle-là. Faudrait le faire tout de même.

Il fourra une chique dans sa bouche, s'assit commodément et mit son fusil en travers sur ses genoux après en avoir examiné l'amorce.

En ce moment, mademoiselle Ysole de Champmas passait à son bras la bride de son cheval et montait le sentier escarpé qui conduisait à la Belle-Vue.

Paul était resté à la même place, toujours immobile et le chapeau à la main.

Quand Ysole arriva près de lui, elle avait aux joues une belle teinte rosée.

C'était peut-être du trouble ; — peut-être était-ce la fatigue de la montée.

— Je vous prie, dit-elle, d'attacher mon cheval. Il se peut que nous restions longtemps ici.

Paul Labre, le pauvre amoureux, et je ne serais pas surpris que certaines jolies paires de lèvres, impatientes, l'eussent déjà nommé : « l'amoureux transi, » Paul Labre ne connaissait pas encore la voix de celle qu'il aimait.

Il y avait dans son passé ce qu'il fallait pour faire de sa timidité native une maladie cruelle et incurable.

La voix d'Ysole, grave et douce, lui pénétra le cœur comme un chant; mais son étonnement dépassait de beaucoup son émotion.

L'aventure commençait pour lui comme un rêve délicieux, mais extravagant.

Il avait peur de s'éveiller et peur aussi de trop croire.

Quand il eut attaché le cheval d'une main maladroite et qu'il se retourna, il vit Ysole assise au bord de la fontaine.

Elle lui fit signe d'approcher, il obéit.

— Asseyez-vous près de moi, lui dit-elle.

Il s'assit. Elle reprit :

— Je crois que vous m'aimez, monsieur Paul Labre.

Elle avait les yeux sur lui.

Il releva les siens et, sous son noble regard, les paupières d'Ysole se baissèrent.

— Depuis que mon cœur bat, répondit-il à voix basse, je n'ai jamais aimé que vous, mademoiselle.

Elle voulut sourire.

Paul lui toucha le bras.

— Ne vous moquez pas! prononça-t-il d'un accent

où il y avait à la fois une supplication et un ordre. Il y a bien longtemps, j'ai voulu mourir pour vous.

— Bien longtemps ! répéta mademoiselle de Champmas.

Puis, retirant son bras avec une tardive réserve, elle ajouta :

— Vous avez deviné, je le vois, monsieur le baron, qu'il s'agit entre nous d'une chose grave.

Paul répondit :

— Je ne sais pas ce dont il s'agit. Disposez de moi, je vous appartiens.

— Thérèse Soulas vous connaît, reprit Ysole qui semblait suivre une pensée nouvelle, venue à la traverse de sa fantaisie. Je l'ai interrogée sur vous : jamais elle n'a voulu me répondre. Est-ce à Paris, que vous avez commencé de m'aimer?

— C'est à Paris et j'avais vingt ans, répliqua Paul.

— Ah ! fit mademoiselle de Champmas dont le beau front se couvrit d'un nuage. J'avais seize ans alors, j'étais heureuse, j'étais...

Elle n'acheva point et poursuivit :

— Que pensez-vous de Thérèse Soulas?

— C'est une digne et bonne femme.

— Je voudrais croire cela, pensa tout haut Ysole.

Elle reprit en regardant Paul fixement :

— Lui avez-vous parlé depuis qu'elle est au château de mon père ?

— Elle vient chez moi chaque jour, répondit Paul.

Ysole murmura :

— Quel motif a-t-elle de se cacher de moi pour une chose si simple ?

Puis, posant à son tour sa belle main sur le bras de Paul qui tressaillit douloureusement, elle demanda :

— Qui est cette jeune fille que vous avez chez vous, jeune fille ou jeune femme ?

Paul ouvrait la bouche pour répondre; elle l'interrompit, disant avec une conviction froide :

— Que m'importe ! Je ne veux pas le savoir. Si c'est votre sœur, je l'aimerai; si c'est votre maîtresse, on la chassera.

La physionomie de Paul Labre, mobile et expressive comme celle des enfants, laissa voir à ces mots : votre maîtresse, une surprise pénible.

Rien n'est sévère comme l'admiration des amans.

Ysole comprit et sourit avec tristesse.

— Est-ce que Thérèse Soulas ne vous a jamais parlé de moi ? interrogea-t-elle brusquement.

— Moi, répliqua Paul Labre, sans cesse je lui parle de vous.

— Elle a gardé mon secret, dit mademoiselle de Champmas en baissant la voix encore une fois : comme elle a gardé le vôtre. Il semble que mes paroles vous font souffrir.

— C'est vrai, avoua Paul. Je vous croyais heureuse.

— *Heureuse* ne dit pas toute votre pensée, monsieur le baron.

— Si fait, répondit celui-ci d'un ton ferme, et comme s'il eût voulu arrêter un aveu, toute ma pensée.

Leurs regards se croisèrent pour la seconde fois.

Paul Labre n'était plus timide.

Il prenait son rang par la fierté même qu'il imposait à mademoiselle de Champmas.

Mais celle-ci refusa orgueilleusement le respect délicat et profond que la générosité de Paul lui offrait.

— Notre entretien s'égarerait, monsieur le baron, prononça-t-elle d'un ton bref et précis. Laissez-moi, je vous prie, le conduire moi-même.

Paul s'inclina; elle poursuivit :

— Vous avez un secret comme moi, et votre secret pèse sur toute votre vie... encore comme moi.

Les mains de Paul se joignirent malgré lui.

— J'ai un secret, murmura-t-il, un deuil... un grand

deuil...; mais au nom de Dieu, Ysole je tuerais celui qui me parlerait de vous comme vous le faites vous-même !

— Cela me plaît que vous m'appeliez par mon nom, dit mademoiselle de Champmas.

Paul Labre rougit.

Il avait prononcé ce nom à son insu et malgré lui.

Il y eut un silence. Le sourire d'Ysole prenait une amertume douloureuse.

— Personne ne vous parlera de moi comme je le fais, murmura-t-elle si bas que Paul eut peine à l'entendre, personne... excepté un homme. Et celui-là, si vous m'aimez, vous le réduirez au silence... pour toujours.

Elle s'était redressée dans toute la richesse adorable de sa taille.

Ses cheveux rejetés en arrière découvraient son beau front, où le courroux creusait une ride menaçante.

Ses yeux brûlaient.

— Ne parlez plus, dit-elle, sinon pour me promettre d'obéir. Êtes-vous brave?

Paul n'eut pas même ce sourire qu'une pareille question, tombant de la bouche d'une femme, provoque invariablement chez les gens de cœur.

— Vous êtes brave, poursuivit mademoiselle de

Champmas. J'avais deviné votre bravoure comme votre amour. Je vous connais si bien pour trop généreux que j'ai peur de vous demander l'aumône.

Paul resta encore muet.

Ysole reprit, troublée à son tour par ce silence et essayant de railler au hasard :

— Je vous remercie de ne m'avoir pas répondu : Demandez-moi ma vie. C'est du bon goût et de l'esprit.

Cela sonnait si faux dans cet entretien, qui allait évidemment à une conclusion tragique, qu'elle se mordit la lèvre et tourna la tête en ajoutant :

— Monsieur le baron, il ne faudrait pourtant pas faire de moi un personnage de comédie. Vous ne m'écoutez pas. A quoi songez-vous, s'il vous plaît?

— Je songe, répliqua Paul avec son inaltérable simplicité, que ma vie est acquise à une tâche bien sacrée, et que, pour ce bonheur de vous regarder de loin, j'ai déjà commis plus d'une lâcheté.

Elle lui tendit la main d'un geste brusque et sincèrement ému, cette fois.

— Paul, dit-elle d'une voix contenue mais distincte, je vous jure que je vous aimerai.

Paul était pâle comme pour mourir.

— Celui qui vous a offensée, balbutia-t-il l'aimez-vous encore?

— Je le hais.

— Je suis jaloux, dit Paul qui retira sa main, jaloux de votre haine !

— Et pourquoi ne vous aimerais-je pas ? s'écria-t-elle avec une soudaine violence. Vous êtes beau, vous êtes la beauté même ; jamais je n'ai vu d'homme si beau que vous. Vous êtes bon, vous êtes noble ; il y a en vous des délicatesses qui me rabaissent et que j'admire.

La pensée de Paul l'interrompit en s'échappant malgré lui de ses lèvres.

— Pourquoi me parlez-vous ainsi ? murmura-t-il.

Elle saisit sa main qu'elle porta jusqu'à sa bouche en un mouvement de folie.

— Je vous adorerai ! fit-elle au lieu de répondre, ou je me tuerai !

Le cœur de Paul se gonflait dans sa poitrine.

Des larmes lui vinrent aux yeux.

— Ecoutez, reprit-elle, emportée par un irrésistible élan, je l'ai souvent pensé et je l'ai dit souvent dans l'amertume de mon désespoir : je ne puis pas être la femme d'un honnête homme. Un honnête homme n'est qu'un homme. Mais votre femme à vous, Paul, oh ! je l'oserais ! Il n'est rien que ne puisse relever et sanctifier le contact de votre belle âme !

Paul se laissa glisser à deux genoux,

— Si vous m'aimez, dit-il en couvrant ses mains de baisers, nous serons sauvés tous les deux. Mais pourquoi tenterais-je d'exprimer avec des paroles ce qui se passe en moi? Mon cœur est un livre où vous lisez. Vous voyez à travers ma poitrine cette joie du ciel qui me noie et qui m'enivre; vous sentez la fièvre profonde qui me fait vivre toute une existence dans la minute présente. Ysole, je n'ai jamais été heureux; Ysole, chaque fibre de mon être tressaille au choc d'une volupté inconnue. Un souffle m'abattait, et il me semble que je vaincrais dix hommes! Je vous vois belle plus que les anges, et mon allégresse va jusqu'à la souffrance. Y a-t-il des prédestinés pour trouver la mort dans cet océan de délices? Ysole aimée! Ysole adorée!...

La bouche de mademoiselle de Champmas s'abaissa jusqu'à ses lèvres blèmies.

— Je suis à toi, dit-elle dans un baiser, je veux être à toi!

Puis, anéantissant elle-même l'extase qu'elle avait fait naître :

— Levez-vous, monsieur le baron, reprit-elle. Vous êtes à moi puisque je vous appartiens. J'étais une enfant, une heureuse et pure enfant. Mon père m'aimait, Dieu me souriait, je regardais sans crainte

au fond de ma conscience. Cet homme vint. Je ne sais pas si je l'aimais, je le crois, je m'en accuse; mais ce que j'aimais en lui, ce n'était pas lui. Mes yeux crédules furent éblouis : l'enfance écoute les contes de fées, il me promit que je serais reine...

— Reine ! répéta Paul étonné.

— Il était roi, ou du moins fils de roi. Je le voyais travailler à la délivrance de mon père, prisonnier. Pourrais-je dire quelle ambition folle aveugla ma raison ? Je fus coupable. Et savez-vous ce que voulait cet homme, ce roi, ce lâche et impitoyable malfaiteur? Il voulait la fortune de mon père. Pour l'avoir, cette fortune, il s'était d'abord assuré de moi; ensuite, il devait tuer mon père, et il a assassiné ma sœur !

La voix d'Ysole s'étranglait dans sa gorge; elle râlait.

— Où est cet homme? demanda Paul à qui l'excès de l'émotion rendait comme toujours sa froide apparence.

Ysole répondit :

— Pendant trois ans, je l'ai cherché. Voilà quatre semaines que je l'ai trouvé. C'était un soir, dans le salon de madame la comtesse de Clare, notre voisine et ma parente. Je suis sûre de l'avoir reconnu, bien qu'il portât un déguisement. Depuis quatre semaines, mes courses en forêt ont eu un but. Je sais où

est sa demeure. Et je sais aussi qu'il joue encore dans ce pays quelque lugubre et sanglante comédie.

— Les actes d'un pareil homme sont du ressort de la justice... commença Paul.

Mademoiselle de Champmas le rendit muet d'un regard.

— Les jeunes filles sont imprudentes, murmura-t-elle. J'ai écrit. Si cet homme va devant un tribunal, je mourrai déshonorée !

Paul se leva et reprit son fusil qu'il jeta sur son épaule.

— Il n'ira pas en justice, dit-il.

Ysole l'entoura de ses bras.

— On ne se bat pas avec un scélérat ! murmura-t-elle. Vous m'avez comprise.

Paul Labre demanda pour la seconde fois :

— Où est cet homme?

— Venez, répondit mademoiselle de Champmas. Vous êtes aimé...

Elle n'acheva pas. Un coup de feu retentit à deux cents pas de la Belle-Vue-du-Foux, sous le couvert.

Ysole et Paul prêtèrent l'oreille et entendirent au-dessous d'eux un bruit confus de feuilles et de branches froissées, comme si un sanglier eût percé droit devant soi au travers du fourré.

XII

LETTRE ANONYME

L'idée ne vint même pas à Paul Labre et à mademoiselle de Champmas qu'un crime pouvait avoir été commis auprès d'eux.

La route de Mortefontaine se cachait derrière les taillis de châtaigniers, à partir de l'étoile même. De la plate-forme on n'apercevait point la partie du chemin, dominée par la roche au pied de laquelle Louveau, dit Troubadour, s'était posté en embuscade.

Aucun cri, aucune plainte n'avait suivi le coup de feu, et le bruit bien connu du sanglier perçant le fourré éloignait toute supposition ne se rapportant point au braconnage.

— J'ai vu le gaillard qui tient ainsi l'affût en plein midi, murmura Paul. Il n'est pas du pays et n'a pas bonne mine.

Ysole avait le pied à l'étrier; elle écoutait encore d'un air indécis et inquiet.

— Ne serait-ce point sur nous qu'on a tiré? pensa-t-elle tout haut.

Et avant que Paul Labre pût répondre, elle ajouta :

— Monsieur le baron, le fait seul d'avoir été vu avec moi, vous créerait de mortels ennemis.

— Mademoiselle, répliqua Paul, non point à cause de moi, mais à cause de vous, nous devons nous séparer ici. Vous m'avez confié votre vengeance et aussi le soin de votre sûreté, car il ressort de vos paroles qu'une menace pèse sur vous. J'espère que votre confiance ira jusqu'à me laisser le choix des moyens à prendre pour vous faire libre et vengée.

— Soyez prudent, dit mademoiselle Champmas, qui mit son doigt sur sa bouche souriante, songez que vous ne vous appartenez plus !

— Je songe que je ne saurais payer à trop haut prix les seuls instants de vraie joie que j'aie eus en

ma vie. Vous m'en avez assez dit pour qu'il soit superflu de m'indiquer ma route. Il s'agit de l'homme qui dirige « la conspiration ? »

— Il s'agit du maître du château neuf, en effet. Vous êtes seul, et il est entouré d'une armée.

— Retournez chez votre père, Ysole. J'ai hâte de vous dire mon secret comme vous m'avez donné le vôtre. Demain, à cette même heure, revenez au lieu où nous sommes, je vous y apporterai votre vengeance et votre liberté.

— Que comptez-vous faire? demanda mademoiselle de Champmas, qui se mit en selle. Dites-le moi, je vous en prie.

— Je ne suis pas un bien grand seigneur, répondit Paul, mais mon père était soldat et gentilhomme. Il n'y a pas deux façons de tuer un homme.

Il baisa la main d'Ysole et s'éloigna à grands pas en perçant à travers bois.

Ysole resta un instant pensive à écouter le bruit de sa marche.

— Il est beau, il est bon, dit-elle enfin. Et comme il m'aime !

Sa cravache effleura le garrot de son joli cheval qui se mit à descendre au pas la pente escarpée.

— Oh ! reprit-elle, je l'aimerai... Hop ! Amour !... Je veux l'aimer ! je le veux !

Amour dansa sur place et ne voulut point se lancer. Il avait ce joli nom, le cheval fleur de pêcher de mademoiselle de Champmas.

— Et pourtant, pensa encore Ysole, ce n'était pas un chevalier errant que je cherchais, mais bien un seïde. J'ai peur de sa perfection; il est sans défaut comme le pieux Enée... J'aurais préféré... Oh ! l'autre me fait trembler !

Amour prit le petit galop, parce qu'on arrivait au bas de la montée.

Ysole avait du rouge aux joues.

Elle fit volter son cheval pour enfiler la route de Mortefontaine et se dit :

— Il n'est pas permis d'être fille d'Ève à ce point-là. Je veux l'aimer, je l'aimerai... Nous irons loin d'ici, bien loin, et je naîtrai à une nouvelle vie...

Ce dernier mot finit en un petit cri de surprise.

Sur la route de Mortefontaine, un homme venait à pied, la tête penchée sur une lettre qu'il paraissait lire attentivement.

D'un coup d'œil, Ysole avait reconnu le général de Champmas, son père.

Elle fit volter une seconde fois Amour et se lança à pleine course dans une allée qui conduisait sous bois.

Au bout de deux minutes et au premier détour de

l'allée, Amour se cabra, effrayé par un homme qui était assis par terre au bord du chemin, essuyant avec un soin minutieux la cheminée de son fusil et l'intérieur du canon.

— Est-ce vous qui avez tiré ici près, l'ami? demanda Ysole en s'arrêtant.

— Ici près, où? questionna l'homme au lieu de répondre.

Mademoiselle de Champmas regardait de côté sa méchante mine et ses bras velus, tout chargés de tatouages, car c'était bien Louveau, dit Troubadour, marqué comme un mouchoir, « pour pas qu'on le perde, » selon l'expression de notre ami Pistolet.

— Sous la Belle-Vue-du-Foux, expliqua Ysole.

— Non-fait, repartit l'homme. Est-ce qu'on a tiré de ce côté-là? Je n'ai pas entendu : je suis dur d'oreilles.

— Et qu'avez-vous tué?

— Bredouille, ma belle jeune dame. A ces heures-ci, les bêtes se méfient. La femme et les enfants auront beau crier la faim, ce soir, à la maison.

Ysole lui jeta une pièce d'argent et passa.

Troubadour empocha l'aumône et continua de nettoyer le fusil qui venait de tuer la mère d'Ysole.

A cinq cents pas de là, commençait le parc du Château-Neuf Goret.

Ysole ralentit le pas de sa monture. En approchant d'une ouverture à claire-voie qui regardait la campagne, elle dit :

— Doucement, Amour !

— Présent, bébelle, fit une voix derrière la grille. Avons-nous enfin armé notre chevalier ?

— Il va le provoquer en duel, répondit Ysole sans s'arrêter.

— L'imbécile ! Je l'ai vu grimper la route qui mène au château. Il faut que j'assiste à cette scène-là... et que je vous revoie avant ce soir, bébelle.

— Je reviendrai, dit mademoiselle de Champmas. J'ai besoin de vous parler : je l'aime.

Un large éclat de rire se fit entendre derrière la claire-voie.

Les gaîtés de M. Lecoq étaient toujours bruyantes.

Thérèse Soulas était couchée en travers de la route de Mortefontaine, juste sous la roche où Louveau avait tenu l'affût. Celui-ci, tirant à une vingtaine de pas tout au plus, l'avait littéralement foudroyée.

Elle était tombée dans la poussière, sans pousser un seul cri.

Le général de Champmas, qui montait la route à pas lents, se dirigeant vers l'étoile, n'aurait eu désormais qu'à lever la tête pour la voir.

Il n'était pas séparé d'elle par une distance de plus de trente toises.

Mais le général était complètement absorbé par la lecture d'une lettre qu'il tenait à la main.

Cette lettre, il l'avait trouvée au château en revenant de sa promenade.

Elle était datée de Paris et portait le timbre du bureau de poste de la préfecture.

Elle n'avait point de signature.

D'ordinaire, les gens de sens droit et de hon cœur, comme était le général de Champmas, méprisent les lettres anonymes.

Mais, celle-ci, paraîtrait-il, était une lettre anonyme d'espèce particulière, car c'était bien la dixième fois que le général la lisait.

La première fois qu'il l'avait lue, c'était dans sa chambre à coucher.

Au lieu de se débotter, il était sorti précipitamment pour gagner l'appartement de Thérèse Soulas.

Thérèse Soulas n'était point chez elle.

Le général avait demandé mademoiselle de Champmas, qui était également absente.

Il avait alors quitté le château et pris la campagne, en donnant l'ordre aux domestiques de prier madame Soulas de l'attendre si elle rentrait avant lui.

Tout en marchant, il relut la lettre qui était ainsi conçue :

« Une personne qui a beaucoup connu et fréquenté le général comte de Champmas, à Paris, lors de l'affaire du complot carlo-républicain, a l'avantage de le prévenir qu'il a été à cette époque, lui, M. de Champmas, la dupe et la victime d'une audacieuse *machine* de police.

« Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que, dans toute cette histoire, la police était jouée sous jambe, aussi bien que M. de Champmas lui-même, par une association de malfaiteurs, assez avantageusement connue dans la capitale.

« La police manœuvrait dans l'intérêt de quelques personnages haut placés, qui avaient besoin d'une petite panique, mais, en réalité, elle tirait les marrons du feu pour messieurs les H.-N., qui avaient envie d'être les héritiers du général.

« Un agent de Vidocq, qui donna dès son début des preuves de singulier sang-froid, le nommé P. L. (il porte maintenant un titre de baron et le général le connaît de reste), fut chargé du principal rôle dans cette intrigue. On ne fait même pas allusion ici à l'arrestation du général, opérée par ce même P. L., qui était ici dans l'exercice de ses fonctions.

« On parle surtout de l'évasion favorisée par les

H.-N., et dont le résultat devait être le meurtre du général, lequel ne dut son salut qu'au hasard, aidé par le dévoûment de la femme T. S., qui avait ses raisons pour se montrer dévouée.

« Trois assassins attendaient le général derrière la porte, où le nom de Gautron était tracé à la craie jaune.

« Voilà l'histoire ancienne, à laquelle on ne veut ajouter qu'un détail. P. L. était l'amant de la fille de T. S., qui devenait l'héritière unique du général par la disparition de sa jeune sœur.

« Le général, ici, doit comprendre à demi-mot.

« La moitié seulement du plan réussit. Le général évita le piége, mais sa plus jeune fille, — sa fille légitime, fut enlevée. Par qui? par P. L., bien entendu.

« Voici maintenant l'histoire moderne.

« La femme T. S. fut chargée de garder la jeune Suavita, devenue muette et presque idiote, à la suite de la frayeur qu'elle éprouva, la nuit de l'enlèvement. Ces deux circonstances expliqueront au général comment on a pu isoler la pauvre enfant. Personne ne s'étonne en voyant séquestrer les infirmes ou les fous. Elle est infirme et folle.

« La femme T. S. n'a jamais maltraité Suavita de

Champmas, mais l'intérêt de sa fille faisait d'elle une sévère sentinelle.

« Aucun étranger ne pénètre chez P. L. qui habite maintenant la maison de feu sa tante, à Mortefontaine.

« Les gens qui s'y connaissent prétendent qu'il faut toujours cacher un objet le plus près possible de celui qui le cherche. Le général comte de Champmas demeure à une lieue de sa fille, de sa vraie fille, de sa seule fille, car le général semble n'avoir plus rien dans le cœur pour l'autre, si digne de sa mère et si indigne de lui.

« La personne qui prend la peine d'adresser ce billet au général le fait dans une bonne intention d'abord, et ensuite pour rendre à P. L. la monnaie de sa pièce. Les H.-N. ne sont plus dans cette affaire-là, que P. L. a prise à son compte en abandonnant ses anciens associés. Les H.-N. sont aussi loin du général que P. L. en est rapproché. C'est au général qu'il appartient d'agir.

« Le général aura des renseignements précis et complets auprès de la femme T. S.; voici pourquoi : P. L. joue ici double jeu, comme toujours. Pensant avec raison que la fille légitime, *à l'usé*, sera meilleur teint que la fille légitimée, il a abandonné Ysole pour cette pauvre petite Suavita.

« Il est temps. P. L. se défie déjà de la femme T. S. Or, quand quelqu'un le gêne, à bon entendeur, salut ! »

Il y avait un *post-scriptum* ainsi conçu :

« Il est temps, je le répète. Etant donné le caractère de P. L., les heures de la femme T. S. sont comptées. »

Le général, à la lecture de cette lettre, avait été frappé vivement et profondément.

Cependant il ne croyait pas.

Il n'osait pas croire à ce bonheur inespéré : l'existence de sa plus jeune fille, perdue depuis trois ans.

La lettre disait vrai : tout ce qu'il y avait d'amour paternel en son cœur s'était reporté sur Suavita : Ysole lui inspirait un sentiment malaisé à définir où des restes de tendresse passionnée ne pouvaient vaincre une instinctive et plus forte répulsion.

Il ne pouvait pas croire non plus aux accusations violentes portées contre Paul Labre. Il se souvenait avec une sorte d'admiration de cet adolescent intrépide et si fort au-dessus de son douloureux état qui, autrefois, avait dédaigné l'usage de ses armes dans la maison de la rue des Prouvaires.

Tout cela devait être une fable inventée à plaisir ou une manœuvre dont l'auteur de la lettre n'avait pas même pris soin de dissimuler la source.

On y parlait en effet clairement des Habits-Noirs.

Et le général savait depuis longtemps que les conjurés de la rue des Prouvaires avaient été le jouet des Habits-Noirs, lesquels s'étaient emparés du complot pour le vendre et préparer en même temps cette fameuse évasion qui devait ouvrir sa propre succession à lui, M. de Champmas.

La lettre, en somme, était parsemée de choses vraies, et toute la partie de la lettre qui dénonçait la conduite hésitante de Thérèse Soulas était vraisemblable.

Si impure que fût l'origine de ces renseignements et si douteux qu'ils pussent paraître, ils valaient assurément la peine d'être éclaircis.

C'était pour les éclaircir que le général comte de Champmas se dirigeait vers Mortefontaine en étudiant chaque phrase du message anonyme.

Et son travail mental arrivait toujours à cette conclusion :

— Il faut interroger Thérèse; Thérèse seule peut me donner le mot de cette énigme. Je la crois reconnaissante et bonne, mais eût-elle toutes les duplicités de son sexe, je saurai bien lui arracher la vérité !

Et il allait reprenant sa laborieuse lecture.

Une large goutte d'eau, la première de l'orage,

tomba bruyamment sur le papier déplié, tandis qu'une raffale soulevait en tourbillons la poussière du chemin.

Le général leva les yeux, mais son regard n'alla point jusqu'aux nuées menaçantes qui déjà roulaient au-dessus de sa tête.

Son regard s'arrêta à quelques pas devant lui, sur un objet dont l'aspect le changea en statue.

— Thérèse ! prononça-t-il d'une voix rauque.

La pensée d'un assassinat avait traversé son esprit.

Et il eut cette vision : Paul Labre, debout, avec son fusil en bandoulière, au sommet de la plateforme.

Il l'avait vu.

Depuis lors, une heure à peine s'était écoulée.

Il froissa la lettre.

— C'est impossible ! dit-il, révolté contre le soupçon qui grandissait malgré lui. C'est impossible et insensé !

— Thérèse ! appela-t-il encore.

Il avança.

La mère d'Ysole était tombée à la renverse et le derrière de sa tête avait fait un trou dans le sable.

La pluie d'orage, fouettant déjà à torrents, faisait

ruisseler ses cheveux gris le long de ses tempes décolorées.

M. de Champmas lui tâta le cœur, mais sa main tremblait trop.

Sa main rencontra, en se retirant, un bouchon de papier noirci et demi-brûlé, une bourre. On avait dû tirer de près.

Le trou de la balle était non loin de la bourre, au côté gauche de la poitrine.

Il n'épandait point de sang.

Le général saisit Thérèse dans ses bras et l'emporta, sous l'ouragan qui faisait rage, jusqu'à une cabane de bûcheron située à un quart de lieue de Mortefontaine, vers la lisière de la forêt.

Quand il déposa son fardeau sur le pauvre lit, il crut entendre un soupir.

Les nuages accumulés faisaient presque la nuit dans la cabane.

Un homme était assis au coin du foyer, le dos tourné à la lumière.

— Thérèse ! dit le général, m'entendez-vous ?

L'homme allumait sa pipe à l'aide d'un charbon.

Le charbon tomba.

Dans l'ombre, une main froide toucha faiblement la main du général.

—Le nom de votre assassin, Thérèse ! s'écria celui-ci.

— Tâche ! grommela l'homme qui ramassa son charbon tranquillement.

La main glacée de Thérèse attira M. de Champmas qui mit son oreille tout contre la bouche de la mourante.

Elle fit un suprême effort pour parler.

Le général distingua un mot et un nom :

— Pardon... Suavita !...

Puis, dans un déchirant soupir, un autre nom qui s'exhala comme une prière :

— Ysole !

— Paul Labre ! interrompit le général. Au nom de Dieu, dites-moi la vérité. Est-ce Paul Labre ?

L'homme écoutait curieusement, l'homme du foyer.

La main de Thérèse eut une courte convulsion, puis se détendit.

Thérèse était morte.

Le général, agenouillé, écarta ses cheveux gris et la baisa au front, disant :

— Quoi que vous ayez fait, je vous pardonne.

Puis, il se releva et s'élança au dehors.

L'homme quitta le foyer.

C'était Louveau, dit Troubadour, qui gagna la porte en grommelant :

— Paraît que c'est ce M. Paul Labre qui est pour *payer la loi*. Moi, je ne lui en voulais pas à c'te

femme-là, mais j'aime mieux me mouiller que de rester seul avec elle. On n'est pas maître de ça.

En quelques minutes, le général eut atteint la maison de M. le baron d'Arcis. Il sonna. Le domestique lui répondit que le baron était absent.

Le général, montrant ses vêtements trempés par l'averse, réclama l'hospitalité que nul ne refuse.

Le domestique, honteux et sentant le besoin d'une explication, dit :

— Monsieur le baron est bon comme le bon pain tout de même, quoi ! mais il mène son logis comme il veut. Quand on a quelque chose à garder, on se ferme.

Et il poussa la porte.

Le général se dirigea vers la mairie et fit sa déclaration au sujet du meurtre de Thérèse Soulas.

Vingt fois le nom de Paul Labre vint à ses lèvres ; il ne le prononça point.

Il entra à l'église du village. Il pria et rêva longtemps, seul dans la pauvre nef. Il pensait :

— J'entrerai dans cette maison murée. Contient-elle le bonheur de ma vie ou mon dernier deuil ?... Et ce jeune homme ! Les preuves s'amoncèlent contre lui : c'est l'évidence. Pourquoi y a-t-il en moi une voix qui me crie : Celui-là ne peut pas être un criminel !

XIII

PETIT LEVER DE LA REINE

Ce que nous venons de raconter se passait au commencement de l'après-midi.

Nous laissons un instant de côté le drame noir pour une scène d'audacieuse comédie, et nous rétrogradons jusqu'au matin de ce même jour.

Nous sommes chez Mathurine Goret, la mendiante millionnaire.

C'était une salle de ferme assez grande et dont les murailles rugueuses avaient la blancheur blafarde de la chaux fraîchement étendue.

On y marchait sur la terre battue, mais devant le lit en forme d'armoire qui s'appuyait d'un côté à la haute cheminée, de l'autre au bahut de bois vermoulu où étaient les assiettes de grosse faïence à fleurs, un beau tapis couvrait le sol.

Un secrétaire en acajou se dressait au-delà du bahut et jurait singulièrement avec le reste du mobilier. Une huche de chêne brut servait de montoir au lit. La table, noire d'humidité, n'aurait point déparé le cabaret le plus sordide; mais, par un contraste inattendu, elle s'entourait d'une demi-douzaine de fauteuils capitonnés et habillés de damas jaune clair.

Le lit avait aussi des rideaux de damas, tandis qu'une serpillière en lambeaux pendait au-devant de l'unique fenêtre et laissait passer par sa plus large déchirure un rayon de soleil matinier.

Un seul, car la ferme était dans un fond et entièrement entourée de verdure.

Tel était le séjour où respirait Mathurine Goret, fiancée du fils de saint Louis et future reine de France.

Elle respirait fortement, ou plutôt elle ronflait avec un tel tapage que le bruit de son nez dominait la conversation très-aminée des gens qui l'entouraient.

Le rayon de soleil, oblique et glissant entre les

rideaux, permettait de contempler son auguste personne:

Elle dormait, vêtue d'une camisole d'indienne rouge et coiffée d'un bonnet de coton que maintenait un ruban de laine bleue; son profil hommasse se découpait dans le noir de l'alcôve avec une vigueur étrange.

Catherine-le-Grand ne pouvait être plus virile que cela.

Son nez aquilin et busqué retombait en éteignoir sur une bouche brutale où croissait une moustache hérissée; elle avait barbe au menton dans toute la force du terme, et quoi qu'on y pût faire, sa joue, labourée de rides, était tannée comme le cuir d'un vieux soldat.

Le reste de son visage consistait en un front étroit et bas, demi-caché par les mèches de cheveux gris qui s'échappaient du bonnet de coton et en une paire de petits yeux rougeâtres, cachés maintenant par des paupières boursouflées.

Le nez ressortait en violet vif sur tout cela.

C'était une repoussante créature, mais qui devait avoir sa force. L'épaisse brutalité de cette physionomie au repos n'excluait point l'intelligence.

Les lits des paysans ressemblent un peu aux lits des rois. Ils ont une ruelle.

Dans la ruelle de la Goret, il y avait un bénitier, une bouteille d'eau-de-vie, du lard et du pain; elle s'en donnait, depuis que, suivant son expression, « elle était pour être reine. »

Le contraste offert par les objets matériels dans le taudis de la Maintenon normande, se reproduisait en s'exagérant si l'on passait des choses aux personnes.

Tout près du lit, deux femmes admirablement belles et dont les toilettes simples, mais marquées au cachet d'un goût irréprochable, accusaient une position mondaine d'un rang supérieur, se tenaient debout et semblaient attendre le réveil de la monstrueuse créature: — leur souveraine.

C'était d'abord la comtesse Corona, petite-fille du colonel Bozzo, qui fut pendant quelques années une des plus brillantes femmes de Paris, et c'était ensuite la comtesse du Bréhut de Clare.

Celle-ci, bien qu'elle eût passé déjà les limites de la jeunesse, allait devenir la coqueluche du faubourg Saint-Germain.

Toutes deux se trouvaient ici en dehors du drame de leur vie et jouaient, par ordre du Père-à-Tous, des rôles de comparses.

Auprès de madame de Clare un éblouissant jeune homme, noir de cheveux, blanc de peau, tout jais et tout ivoire, parlait bas.

On le nommait le vicomte Annibal Gioja, des marquis Pallante.

Il venait de Naples et savait les métiers d'Italie. Madame de Clare l'avait prêté pour être le chevalier d'honneur de la princesse Goret.

A la droite du vicomte, il y avait un prêtre.

Venaient ensuite les « demoiselles de Paris », lesquelles avaient bien l'air qu'il fallait et s'entretenaient avec deux gentilshommes improvisés, les nommés Cocotte et Piquepuce, honorablement connus au parquet de la capitale.

Les « demoiselles de Paris, » titrées aussi filles d'honneur, appartenaient naturellement à la première noblesse du royaume. On les appelait Clorinde de Biron et Joséphine de Noirmoutiers, mais de leur vrai nom, c'était mademoiselle Pruneau, piqueuse de bretelles, et mademoiselle Mèche, ancienne figurante au théâtre Bobino, actuellement sans profession.

Mèche était une drôle de petite bête, chiffonnée, éveillée, effrontée, qui méritait bien les hommages de notre ami Pistolet.

Mèche et sa compagne avaient des toilettes de cour et des bijoux, chacune pour plusieurs milliers de louis.

On en aurait eu cent sous au Temple.

L'affaire était réellement montée sur un certain pied.

Pour vous convaincre que l'affaire en valait la peine, il vous eût suffi de passer le seuil et de vous asseoir, à droite de la porte, en dehors, sur un banc de bois qui était là boitant.

Deux personnes s'y reposaient déjà et feuilletaient un monumental dossier, lequel contenait les extraits des titres de propriétés composant la fortune immobilière de Mathurine Goret, femme Hébrard.

Nous l'avons bien nommée : la fermière de Carabas; en terres, métairies, forêts, moulins, prés, chènevières, landes, lopins de labours, etc., elle possédait une demi-province.

Les contrats étaient au nombre de plus de mille et passés aux noms de divers mandataires.

Ils portaient au dos la contre-lettre attachée avec une épingle.

M. Lecoq tenait le dossier à deux mains, et ce bon petit vieillard, le colonel, toujours souriant et guilleret, le parcourait sans lunettes.

Il répétait de temps en temps :

— Prodigieux ! parole d'honneur ! Deux paysans et une paysanne ! Des gens illettrés ! Qui ont passé par les griffes de tant de prête-noms ! Qui ont em-

ployé toute une armée d'hommes d'affaires ! Mon fils, notre association n'est jamais arrivée à un pareil résultat. J'ai honte pour les Habits-Noirs.

Lecoq réfléchissait.

— Les petits moyens, murmura-t-il, le travail des taupes... Et pas d'administration, pas de représentation !

— Explique cela comme tu voudras, mon fils, c'est miraculeux. On est saisi de respect au moment d'écraser une pareille sangsue !

— Il reste encore les prêts hypothécaires et les valeurs, dit Lecoq.

— Colossal ! Je jure bien que ce sera ma dernière affaire !

Lecoq secoua la tête et grommela entre ses dents :

— Papa, votre dernière affaire n'est pas encore dans le sac. Le prince est un imbécile. C'est un mauvais choix. Je n'ai pas confiance.

— Un garçon si rangé ! Vous êtes un peu contre lui, mes enfants; moi, je l'aime comme je vous aime tous : fidèlement. Mais tu sais, pour le bien commun, je le lâcherais tout de même au besoin.

Lecoq se mit à rire.

— Il faudra peut-être faire mieux que le lâcher, papa, dit-il. Nous recauserons de cela. Vous êtes un ange !

Le vieux posa sa main sèche sur le robuste bras de Lecoq.

— Il n'y a que toi, l'Amitié, dit-il, que je n'abandonnerai jamais !

Lecoq rit plus fort et répondit :

— Papa, je pleure d'attendrissement chaque fois que je pense à l'affection qui nous lie.

— Embrasse-moi ! s'écria le colonel ; je te nomme mon successeur !

Il reprit en essuyant une larme :

— Saurais-tu dire combien, jusqu'à ce jour, on a déjà soutiré à la fermière ?

— De seize à dix-huit cent mille francs, répliqua Lecoq, en comptant le château neuf.

— C'est joli. Et combien notre caisse a-t-elle reçu ?

— Rien. La mise en train a coûté cher, et Nicolas tire la couverture.

— Notre administration nous ruine ! soupira le vieux. Il n'y a pas de bonne maison qui puisse tenir à ce train-là ! Un coulage effrayant ! ça abrége mon existence.

— Bah ! fit Lecoq, ce sont des bouts de chandelle. Si la chose réussit, nous encaisserons une somme folle tout d'un coup.

Le vieillard demanda :

— S'est-on occupé du fils, pour le parricide?

Il prononça ce mot effrayant comme on caresse.

— Le fils doit venir ce matin, répondit Lecoq. Je m'en suis mêlé, heureusement.

— Qu'est-ce que c'est que ce garçon-là?

— Une brute. Je connais les paysans : laissez-moi mener la chose.

La réponse du vieillard fut coupée par un bruit qui s'éleva à l'intérieur de la ferme.

— Retirons-nous, dit vivement Lecoq, nous ne sommes pas de ce tableau-là.

Pendant qu'ils s'éloignaient, montant le sentier qui menait au château neuf, ils purent entendre la voix de rogome de la fermière disant :

— Bonjour à tous et la compagnie. Ça me fait plaisir de vous voir comme ça à mon réveil. Comment va mon promis, là-haut, à ce matin?

— Le fils de saint Louis, répondit la comtesse de Clare, envoie ses compliments affectueux à celle qu'il a daigné choisir pour compagne.

— Pas de bon Dieu! fit la reine, pour avoir la langue bien pendue, toi, ma comtesse, ça y est tout de même! Je te donnerai de l'avancement. L'abbé, un petit bout de patenôtre, pas vrai, et puis on va manger la soupe.

Le chapelain, qui était un pauvre diable, donnait

en plein dans « la conspiration, » et prenait au sérieux ces momeries, au moins autant que Mathurine elle-même. Il s'approcha du lit et s'agenouilla devant le crucifix. Tous les fidèles sujets de Mathurine l'imitèrent.

Celle-ci prit son chapelet et ajouta :

— Faisons vite, Fanfan. Courte et bonne, la patenôtre !

Aussitôt que la prière fut achevée, Mathurine tendit sa grosse main vers la bouteille d'eau-de-vie qui était dans la ruelle.

Le reluisant vicomte Annibal Gioja s'élança pour la prévenir.

— Salut, bel homme, lui dit Mathurine Goret, es-tu assez propre, toi ! Ça embaume, tes pattes blanches. A votre santé, les comtesses, les filles d'honneur et le reste. J'ai besoin du poil de la bête, le matin, pour me remettre en goût. Et je peux boire à ma soif, dites donc ! j'ai de quoi payer le marchand pour sûr et pour vrai !

Elle eut un gros sourire; tout le monde s'inclina respectueusement.

Le chapelain, dont le rôle se trouvait d'autant mieux joué, que le pauvre homme était dupe des pieds à sa tête, saisit ce moment pour porter à ses lèvres la rude main de la pataude.

— J'ai, dit-il, une bonne nouvelle à annoncer à Votre Altesse Royale.

— Mon Altesse Royale ! se récria la Goret. Je ne suis encore que duchesse, Fanfan. Pas de bêtises ! L'étiquette avant tout !

— J'ai bien dit : Votre Altesse Royale, répéta le chapelain. Les casuistes ne sont pas d'accord sur la vertu de ces mariages morganatiques...

— Qu'est-ce qu'il dit ? s'écria impétueusement Mathurine. Comment qu'il appelle mon mariage ! Fais attention à toi, Fanfan. Il y a de la prison pour ceux qui ne me plaisent pas. Je mettrais le pape au violon, moi, vois-tu !

— Je parle, reprit l'abbé avec douceur, de ces unions de la main gauche, dont l'histoire offre malheureusement plus d'un exemple, mais qui ne laissent pas que d'effrayer ma conscience...

— Bel homme, hurla Mathurine, en s'adressant au vicomte Annibal, je veux que tu aies une épée au côté ! ça t'ira bien. Et un uniforme comme les bedeaux ! On paiera ce qu'il faudra, sacredienne ! j'en dépense assez de cet argent, mais mon saint-frusquin ne doit rien à personne. En attendant, mets celui-là à la porte (elle montrait le chapelain de son doigt tremblant). Il a été malhonnête avec Ma Majesté !

Elle s'arrêta au milieu du juron qui ponctuait cette phrase. La colère la suffoquait déjà.

Le chapelain dit précipitamment :

— Votre Altesse Royale ne m'a pas compris. En deux mots, j'ai fait partager mes scrupules à monseigneur, et il consent à vous épouser selon la loi ordinaire de l'Eglise.

— Et à la mairie aussi? balbutia la Goret émue jusqu'au transport.

— Et à la mairie aussi, répéta le chapelain.

Ceci était une modification au premier plan des Habits-Noirs qui s'étaient aperçus bien vite des difficultés présentées par la vente simultanée d'une si grande masse de propriétés. Renonçant à l'idée impossible de se faire livrer, de la main à la main, les biens de la Goret, ils avaient résolu d'obtenir le même résultat à l'aide d'un contrat de mariage contenant donation mutuelle et entière au dernier vivant des deux époux.

Pour cela, il fallait un mariage civil, et, en définitive, l'héritier de tant de rois s'appelant de son vrai nom Louis-Joseph-Nicolas, rien n'empêchait de faire de la Goret une madame Nicolas devant la municipalité.

Elle était, Dieu merci, toute portée à regarder ce nom comme un leurre jeté à la police de son com-

pétiteur, Louis-Philippe, soi-disant roi des Français.

On ne pouvait pas, évidemment, sans risquer l'exil et peut-être la mort, inscrire sur un registre de mairie cette redoutable mention : « Louis-Joseph de Bourbon, fils du Dauphin de France. »

Il y a des choses qui sautent aux yeux.

Quant à la formule de donation au dernier vivant des deux époux, nous allons voir tout à l'heure comment les Habits-Noirs l'entendaient. C'était le côté fort de la combinaison.

Comme ces admirables mécaniques qui non-seulement marchent toutes seules, mais encore se règlent, se chauffent, se dirigent et se corrigent d'elles-mêmes, la combinaison inventée par le colonel (c'était sa dernière affaire) tuait la Goret, ouvrait sa succession et *payait la loi* du même temps.

Les Américains n'ont rien fait de mieux depuis lors.

Pour le coup, Mathurine fut contente.

— Fanfan, dit-elle à l'abbé, je te permets de baiser la main à Mon Altesse Royale. Les deux mains si tu veux, tu es une bonne bête, sais-tu? Pas de bon Dieu! Je ne disais rien pour ne pas vexer monseigneur qu'a bien déjà assez de cailloux dans ses chaussettes, mais ça me chiffonnait ce mariage mor...

morga... morga quoi, Fanfan? Enfin, n'importe! J'aime mieux être princesse que duchesse, pas vrai? Le grade est plus calé. Verse un peu à boire, bel homme. Je suis bien aise, sacredienne! A la santé de la compagnie!

Elle siffla son verre, et sauta hors du lit sans crier gare : les reines peuvent se montrer comme des corps saints, et pendant que les demoiselles de Paris lui mettaient ses gros bas de laine, elle écorcha un couplet gaillard à faire dresser les cheveux.

— Appelez-moi tous ensemble : Mon Altesse Royale! s'écria-t-elle en lançant son bonnet de coton au plafond. Hein! les comtesses! ça vous met bien bas! Bel homme, viens çà et réponds droit. Y a des manigances, je sais ça. Est-ce qu'un roi qu'a monté sur son trône pourrait renvoyer sa reine, mariée devant le maire et qu'aurait avec ça un bon contrat de mariage en règle?

— Non, certes, répondit le vicomte Annibal.

— Je veux deux notaires, quatre notaires, une douzaine de notaires à mon contrat, pour que ça tienne plus dur! On paiera ce qu'il faut.

Ici, elle repoussa avec énergie le bassin à laver que la comtesse Corona lui présentait.

— Toi, gimblette, lui dit-elle fièrement, tu sauras que les reines, c'est jamais mal propre. Lave-

toi si tu veux, ma fille, tu n'es qu'une simple noble !

Elle rayonnait d'allégresse et d'orgueil. Sa laideur avait une auréole. Elle atteignait à un excès de comique qui faisait peur.

— Allons! allons! s'écria-t-elle tout à coup, je vas mettre une jupe neuve et ma camisole du dimanche! tout à cuire et à bouillir, quoi! Si monseigneur est pressé, j'irai avec lui au château avant l'église et avant la mairie. Coupe ta langue, Fanfan, et ne dis pas que c'est péché. Tu m'entends goutte aux affaires. Les princesses, ça n'a pas de loi... quoiqu'elles ne peuvent pas boire une bouteille de plus que leur soif, et c'est bête. En avant ceux qu'ont des sous à demander. J'en ai vendu déjà des lopins de bonne terre, mais quand n'y en a plus y en a encore. Et, jarnigodichon, nom d'une pipe à la broche! mes domestiques que vous êtes, j'ai assez quêtaillé par les routes avant d'être la chacune d'un monarque! Je ne veux plus rien devoir à personne. Arrivez! A qui le tour?

La comtesse de Clare, Annibal et Piquepuce s'approchèrent d'elle à la fois. Chacun d'eux avait un papier à la main. Mathurine prit ces papiers l'un après l'autre et y chercha deux choses : la somme totale et le cachet de son royal fiancé. Bien qu'elle

ne sût point lire l'écriture, elle ne se trompait jamais aux chiffres.

La note de la comtesse était pour la conspiration, celle du cavalier Gioja pour les affaires personnelles du fils de saint Louis, celle de Piquepuce pour le château et les dépenses des « gens de Paris. »

— C'est cher, dit la Goret gaîment, nous allons bien! mais après moi la fin du monde! nous n'avons que nous à panser!

Elle prit sous son traversin une grosse clé rouillée et ouvrit la huche qui servait de montoir à son lit.

C'était un coffre épais et doublé de fer à l'intérieur.

Il contenait de hautes piles de pièces de cinq francs en argent, et même des écus de six livres. L'or était dans un coin; il y avait aussi plusieurs fortes liasses de billets de banque.

Ce fut aux billets de banque que la Goret s'adressa, après avoir caressé du regard les piles de pièces de cent sous.

— Voilà huit jours, dit-elle, tout ça était de la bonne terre, avec du bon bois dessus, oui!

Elle soupira. — Mais elle donna un grand coup de poing dans les piles d'or et se prit à remuer le tout à larges poignées comme on brasse la pâte pour faire le pain.

— A la boulange ! à la boulange ! fit-elle le sang au front et l'ivresse par tout le corps, c'est doux aux mains, ça chante. Si je voulais, je remplirais de pièces blanches et jaunes un coffre haut comme la maison ! Et nom de nom de nom ! je le ferai quand je serai reine, ou pas de bon Dieu !

La comtesse Conora lui toucha le bras.

— Voici un jeune homme, dit-elle, qui demande à parler à Son Altesse Royale.

La Goret se retourna.

Sur le seuil, il y avait un misérable garçon vêtu de haillons, qui regardait le coffre d'un air stupide.

D'écarlate qu'elle était, la Goret devint toute blême.

— Que viens-tu faire ici, gredin? demanda-t-elle en un cri qui s'étrangla dans son gosier apoplectique.

— Ma m'man, répondit le pauvre diable en baissant ses yeux mouillés, j'ai grand' faim et j'ai grand' soif. Ils m'ont mis dehors chez les Mathieu pour trente-cinq sous que je leur dois de vaisselle cassée.

— Mes domestiques ! cria Mathurine, secouée de la tête aux pieds par sa colère folle; battez-le ! chassez-le ! c'est un coquin qui me ruine ! Ah ! vilain ! ah ! vagabond ! Trente-cinq sous ! Va-t'en ! je te maudis ! je te renie ! je te condamne à mort !

XIV

LE COUTEAU DU PARRICIDE

Les jeunes messieurs de Cocotte et de Piquepuce, serviteurs zélés, s'empressaient déjà à exécuter l'ordre de leur souveraine et prenaient le fils unique de la Goret par les épaules pour le jeter dehors. Le vivomte Annibal les arrêta du geste et dit tout bas à madame de Clare dont le regard l'interrogeait :

— *Il fait jour !*

Ces trois mots valaient toute une longue explication.

Ils signifiaient que le malheureux garçon debout

sur le seuil de la porte, soit qu'il agit de plein gré, soit qu'il fût poussé à son insu, avait un rôle dans la comédie des Habits-Noirs.

Mathurine écumait.

Les trente-cinq sous étaient bien pour quelque chose dans son extravagante indignation, car nulle créature humaine ne dépouille entièrement son instinct, et Harpagon reste rogneur de liards, quand même il prodigue des monceaux d'or ; mais la rage de Mathurine avait un motif autre et plus puissant.

On peut se faire une idée de l'importance qu'elle attachait à sa dignité princière par le prix qu'elle y mettait, elle, l'avare émérite et acharnée ; on peut deviner à quel point elle tenait à sa gloire si chèrement achetée ; c'était la démence de l'orgueil paysan.

Or, au plus haut faîte de cette gloire, elle se heurtait contre une humiliation inattendue.

Ce pataud en guenilles l'avait appelée : « Ma m'man » devant tous ses domestiques, les comtesses, le vicomte, les dames de Paris, etc. Nous sommes dans la folie jusqu'au cou, ne l'oublions pas : folie grotesque et triste à la fois, mais surtout folie vraie : d'une vérité absolue.

Folie de femme, forte à sa manière, qui avait dé-

pensé, les pieds dans la fange, à grossir sa montagne d'or, des prodiges d'astucieuse diplomatie.

Elle n'avait pas honte d'elle-même; soit qu'elle ignorât sa repoussante laideur, ses ridicules odieux, tout ce qui la faisait haïssablement burlesque, soit qu'elle se sentit de force à imposer tout cela, elle allait droit son chemin, et tête haute. Elle ne riait pas. Elle n'eût pas fait crédit à ces belles dames et à ces nobles valets d'un seul hommage, payé comptant. Elle appuyait de parti-pris, son lourd sabot sur toutes ces têtes qui étaient pour elle le *nec plus ultrà* de l'élégance et de la distinction.

Elle avait assez d'esprit, la monstrueuse vieille, pour jouir du contraste.

Ses mains sordides reluisaient d'or, elle savait bien cela, et se laissait effrontément adorer dans sa crasse, comme ces dégradantes idoles qui font peur aux Chinois agenouillés.

Mais elle avait honte de son fils, ce pauvre malheureux innocent, battu depuis l'enfance, mal bâti, maigre, boiteux, déguenillé, affamé.

Elle avait horriblement honte.

Il n'était de rien à tout cet or. Son aspect faisait dégoût et pitié. On ne l'avait pas initié : il se croyait pauvre. Sa présence seule maculait le triomphe de Mathurine comme une insulte et un opprobre.

Elle laissa retomber le couvercle de son bahut brusquement; elle se redressa de toute sa hauteur. Ses cheveux gris, frémissants, se hérissaient sur son crâne.

— Oh! oh! dit-elle d'une voix qui sortait rauque par l'effort qu'elle faisait pour la contenir, vous ne voulez pas chasser mon fieu, vous autres! Vous avez raison : il serait votre maitre, si c'était mon idée! alors, sortez vous-mêmes, et plus vite que ça! On n'a plus besoin de vous! on sait faire ses affaires toute seule. Toi, éclopé, ôte tes sabots et entre. Pas de bon Dieu! on va voir!

Le jeune gars, d'un côté, les Parisiens, de l'autre, obéirent en silence.

Le malheureux enfant fit quelques pas à l'intérieur en boitant.

Il avait la tête nue et tenait ses sabots dans sa main mutilée.

— Ferme la porte, Vincent Goret! lui ordonna Mathurine, dès que les autres furent sortis.

Il poussa le lourd battant en tremblant de tous ses membres.

Au dehors, derrière ce battant, les physionomies avaient subitement changé. La comtesse de Clare souriait au vicomte Annibal, qui lui dit.

— Bien-aimée, cet empereur Vespasien était en-

rhumé du cerveau, le jour où il fit son célèbre mot : l'argent n'a pas d'odeur. Qu'avons-nous, ce matin ?

— Nous faisons les fonds pour *payer la loi,* répliqua l'ancienne Marguerite de Bourgogne avec indifférence.

Annibal respira un flacon de femme qu'il avait à la main.

— Bien ! bien ! murmura-t-il sans perdre son éblouissant sourire. Un parricide, je crois? Nous n'y allons pas par quatre chemins, mon cœur !

Marguerite appela du doigt Cocotte et Piquepuce qui marivaudaient avec des demoiselles d'honneur.

— Il nous faudra trois ou quatre paysans, dit-elle, des témoins.

— Bien ! bien ! répéta Annibal, je comprends. Mes amis, mettez la demi-douzaine. Et revenez vite, car on commence à se disputer là-dedans ; on va bientôt se battre.

— Moi, dit Cocotte, j'ai déjà été ce matin jusqu'à Mortefontaine montrer la Thérèse Soulas à Troubadour. Il y en a de l'ouvrage en train !

Piquepuce et lui prirent la campagne.

La comtesse Corona n'était nullement mêlée à tout cela. Elle s'éloignait, triste et courbée sous une profonde fatigue, sans même avoir échangé un salut avec sa *collègue,* madame de Clare.

— Celle-là, dit Marguerite, qui la montra du bout de son éventail, aurait fait une assez jolie sainte, sans le péché originel.

Annibal lui baisa la main en radotant une fadeur d'Italie, et ce fut tout.

Le pauvre diable de prêtre s'en allait d'un autre côté, continuant son bréviaire.

Dans la salle basse, la mère et le fils étaient en présence.

Tout le monde sait comment sont éclairées les fermes normandes : c'est la porte ouverte qui donne la plus grande somme de lumière; la porte fermée y fait le crépuscule.

La Goret s'appuyait toujours au couvercle de son coffre. Le malheureux Vincent poussait de gros soupirs en tourmantant la bride de ses sabots.

C'était dans toute la force du terme, une misérable créature. D'un coup de son gros poing velu, Mathurine l'eût écrasé.

— Comme ça, dit-elle, tu as fait trente-cinq sous de casse, fiot?

— Oui, ma m'man, par le malheur que j'ai eu.

— Et tu viens me les demander, hé fiot, les trente-cinq sous?

— Oui, ma m'man, avec un peu à manger et à boire.

La Goret allongea le bras au-dessus du lit et prit sa bouteille.

— C'est des remèdes, grommela-t-elle en forme d'apologie. Ça te ferait du mal, innocent. A moi, pas.

Et elle but une bonne lampée à même.

Sa colère était un peu tombée.

Elle n'avait pas été trop méchante envers son gars, quand il était petit. On ne le battait que les jours où il volait du pain noir, et sauf les doigts coupés pour un bon motif, on ne lui avait jamais rien cassé qu'une jambe.

Nous n'exagérons pas : Mathurine avait du bon. Si elle avait rencontré l'éclopé dans un chemin creux, tout uniment, elle l'aurait embrassé, c'est certain; peut-être même lui aurait-elle donné un mauvais sou refusé au débit de tabac.

Mais venir montrer ses guenilles aux gens qui disaient à Mathurine : Votre Altesse Royale!

Enfin, n'importe. La tempête se calmait. Mathurine en était à se demander comment elle ferait pour lui donner à boire, à manger et ses trente-cinq sous, sans passer pour être trop riche.

— Fiot, dit-elle d'un ton notablement radouci, je réfléchis dur et fond, sans que ça paraisse. Je cherche où je pourrais prendre tout d'un coup tant d'argent

Nous savons déjà que l'éclopé n'était pas là de lui-même. On l'avait endoctriné. Qui? Ce n'était pas à lui qu'il aurait fallu le demander.

Il haussa les épaules pour son malheur et répondit :

— Oh! là là! ma m'man, ce n'est point beaucoup d'argent pour vous, trente-cinq sous! qu'on dit que vous avez des mille et des cents de rente, à vous, tout partout appartenant.

La main de la Goret se crispa de nouveau.

— Qui dit cela? interrogea-t-elle avec toute sa colère déjà revenue.

— Le monde, donc!

— Le monde, fiot? fit-elle avec une feinte douceur. Va, mon poulet, raconte comme le monde cause.

— Sans compter, poursuivit le gars, que j'ai vu le dedans de votre bahut. Ah! là là! y en a assez dedans, ma m'man, des sous, des francs, des écus...

— Ah! gronda Mathurine, tu as vu le dedans de mon bahut? C'est du bien qui appartient aux beaux messieurs et aux belles dames de tantôt, mon petit fiot.

— Brin, brin, not' m'man, répliqua le gamin en souriant d'un air finaud. Vous les avez appelés comme ça vos domestiques, ceux-là!

C'était bien vrai, mais il ne faut pas avoir raison contre les rois.

La Goret n'avait jamais été patiente, sinon vis-à-vis de plus fort qu'elle. Depuis son avènement au trône, elle ne savait plus supporter l'ombre d'une contradiction.

Elle se jeta sur son fils, qui en était encore à rire niaisement de l'à-propos de sa riposte, et, lui arrachant des mains ses sabots, elle se mit à cogner de tout son cœur, à tour de bras.

L'éclopé n'opposa d'abord aucune résistance. Les coups de sabot pleuvaient comme grêle sur son dos, sur sa tête, et même sur sa figure; il essayait de parer avec ses mains maladroites et disait :

— Ma m'man, vous tapez trop dur ! ma m'man, vous me faites du mal ! ma m'man, est-ce que vous auriez le cœur de me périr assassiné, moi qu'est vot' enfant, de vos propres mains !

Mathurine n'entendait plus et tapait toujours, aveuglément, follement.

Et en frappant, elle grondait :

— Il n'y a rien ici à moi ! On me pilerait dans l'auge qu'on n'aurait pas de moi trente-cinq sous ! A manger, coquin ! A boire, voleur ! N'as-tu pas l'âge de gagner ta vie ! N'est-ce pas toi qui devrais donner le boire et le manger à ta vieille mère faible et infirme !

Les coups sonnaient, le sang coulait. Le gars Vincent commençait à crier misère, mais rien ne bougeait au dehors.

En voyant le sang, la Goret devint furieuse. C'était une femelle de taureau, elle eut la fièvre rouge. A la volée, elle jeta les sabots qui brisèrent une vitre et saisit un grand pieu à planter les choux qui se trouvait à portée de sa main.

En même temps, selon l'instinct étrange de toutes les femmes qui appellent du secours, même quand elles assomment l'autre sexe, leur maître, elle se mit à hurler :

— A la garde! à la force! au voleur! à l'assassin! on m'égorge!

Et elle lança un coup de bout à l'éclopé qui para en tombant à plat ventre.

Le pauvre diable, aux abois, cherchant machinalement une arme pour se défendre, plongea sa main dans sa poche et en retira son couteau.

Si vous saviez quel misérable couteau! un eustache de six liards qui se retournait sens devant derrière et branlait entre les deux lattes de son manche de bois blanc, un couteau qui n'aurait pas saigné un poulet, un couteau qui n'aurait pas même pelé une pomme!

Cependant, c'était un couteau. Le nom fait la chose.

Au bruit du carreau qui éclatait, on avait entendu une rumeur au dehors. La porte s'ouvrit avec violence, juste au moment où la Goret déchargeait à deux mains un terrible coup de pieu sur le crâne du malheureux gars, qui lâcha son couteau, et s'affaissa inanimé.

La porte ouverte donna passage à un petit groupe de paysans des deux sexes.

Au-devant d'eux marchait un personnage remarquable, évidemment étranger à la contrée : mine effrontée, cheveux d'un jaune poussiéreux, chapeau Jeune-France, costume élégant du prix de 45 francs (complet), à la Belle-Jardinière.

En deux sauts, Clampin, dit Pistolet, — c'était lui dans l'exercice de ses fonctions, — traversa la chambre et tomba sur le petit couteau qu'il éleva triomphalement entre l'index et le pouce.

— Voilà la preuve du délit! prononça-t-il avec emphase. Villageois, vous êtes témoins. Ce n'est pas moi qui ai inventé cette arme meurtrière. La respectable mère de famille qui est devant vos yeux a failli devenir victime d'un parricide!

Les paysans regardaient tour à tour d'un air incertain l'enfant écrasé qui gisait à terre et la Goret

qui venait de s'asseoir sur la table, écarlate et prête à crever d'un coup de sang.

— C'est pourtant vrai, dit un valet de charrue, que le gars avait son couteau.

— Sûr! ajouta un pâtour, et que la Goret a de l'argent à voler plein sa paillasse.

— Tu mens, toi! s'écria Mathurine, maniant avec peine sa langue épaisse.

— Et dans ses *armoires* aussi, reprit le valet, et dans sa cave.

— Et dans tout! fit le chœur des assistants. Elle a de l'or gros comme la paroisse!

— Vous mentez! répéta Mathurine. Mon fiot a voulu faire la fin de moi, pour trente-cinq sous de casse qu'il a eue chez ses maîtres les Mathieu... et décampez, racaille! Je m'aime point voir les gens chez moi!

Personne ne bougea.

Personne non plus n'eut l'idée de secourir l'éclopé.

Cinq ou six gars et deux filles restaient là *chômés*, comme ils parlent, c'est-à-dire debout, les jambes écartées, la tête pendante et les bras balants.

Evidemment nul d'entre eux n'était jamais entré dans le logis de Mathurine, car ils regardaient avec un sournois étonnement le luxe disparate des fauteuils, des tapis et des rideaux.

Il y avait là de quoi causer pour longtemps aux champs et à la veillée.

Aucun des « gens de Paris » ne se montrait en ce moment.

Pistolet était ici chez lui comme partout, il prit une écuelle, puisa de l'eau à la cruche et vint offrir ce simple breuvage à la Goret, qui le repoussa énergiquement.

Pistolet porta l'écuelle à l'éclopé qui reprenait ses sens et qui but avec avidité.

— Monstre! lui dit le gamin du haut de son indignation, tu n'as pas même la conscience de ton crime!

Les paysans s'étaient groupés et chuchottaient.

— Y a bien des vilenies dans c'te maison là, disait l'un.

— Et des cache-cache! répondait l'autre.

— Et quand la justice y descendra, on en verra des péchés!

Mathurine se remit sur ses pieds et prit son plantoir.

Les paysans reculèrent.

— Villageois! dit Pistolet, qui en étonna au moins deux par la force qu'il mit à les saisir sous les épaules, vous êtes priés d'aller chacun chez vous. Soyez discrets. La divulgation de pareils attentats ne peut

être que nuisible aux mœurs. Mais si ce malheureux usait une seconde fois de violence, vous avez vu, vous sauriez éclairer la justice, en qualité de témoins véridiques et sincères.

— Ah çà! quoi que vous êtes, vous? demanda le valet de charrue en essayant de résister.

Pistolet le jeta dehors avec son camarade en répondant :

— Je suis un bourgeois de Paris, la grand' ville, et je voudrais avoir votre vigoureuse santé, simples habitants des campagnes.

Il en lança deux autres à la porte, embrassa les deux filles et reprit :

— Bonsoir, villageois, portez-vous bien, mes amis.

Dès que la salle fut vide, la porte opposée, donnant dans l'étable et de là dans la cour, s'ouvrit brusquement. Le vicomte Annibal, Cocotte et Piquepuce, parurent sur le seuil.

Tous trois étaient armés.

Pistolet croisa ses bras sur sa poitrine dans une attitude dramatique.

— Pas de bêtise, dit-il. Vous pouvez me regarder dans les yeux : *Il fait jour.*

— Tu as trop bien joué, l'ami, répliqua le vicomte. Qui t'a mis au fait?

— Celui-ci, riposta le gamin, en montrant du doigt Piquepuce.

— Je n'ai prononcé qu'un mot, prononça ce dernier. Il a tout compris.

— Qui es-tu? demanda Annibal avec menace; d'où viens-tu?

Pistolet mit un doigt sur sa bouche et glissa un regard vers la Goret qui fourrait le goulot de la bouteille au remède entre ses dents.

— Si vous m'aviez demandé : Que fais-tu? prononça-t-il tout bas, j'aurais répondu : Je joue la poule.

— Je te conseille de ne pas plaisanter!...

— Compagnon, cherchez plus sérieux que moi! Si vous m'aviez demandé où ça que je joue la poule, je vous aurais ajouté : à l'estaminet de l'Epi-Scié.

Annibal, à ce nom, hésita. Il tendit la main à Pistolet et lui dit tout bas :

— Faites le signe.

Mais le gamin poussa un grand cri de joie et s'élança vers la porte du fond, où se montrait le minois curieux de mademoiselle Joséphine de Noirmoutiers.

— Mèche!

— Clampin!

Ce fut une reconnaissance en règle : ils tombèrent

dans les bras l'un de l'autre, et Pistolet triomphant s'écria :

— Demandez à madame depuis combien de temps qu'on en consomme, du crime !

— C'est vrai qu'il en mangeait avant moi, répondit Mèche, ayant toujours de quoi payer des douceurs, sans profession avouée. C'est pour le retrouver que je me suis engagée dans la chose.

— Service de M. Trois-Pattes du Plat-d'Etain, dit Pistolet avec dignité en se retournant vers Annibal. S'il faut passer un examen, allons-y, maître !

Il lâcha la main de la fille d'honneur qui venait de lui figurer le signe, et répéta le même attouchement sous les doigts d'Annibal.

Celui-ci, parlant à la cantonnade, dit aussitôt :

— Entrez, madame la comtesse. Cet homme n'est pas de trop.

La comtesse de Clare passa le seuil.

— Altesse, dit-elle à la Goret, monseigneur, informé de l'horrible attentat, envoie chercher de vos nouvelles.

— Chut ! fit Annibal ! en montrant Vincent, l'éclopé, qui ouvrait de grands yeux.

— Je me charge de lui, dit Pistolet. Il en sait trop long, ce brave-là !

A ce mot « Altesse » Pistolet avait légèrement

tressailli, et ses dernières paroles étaient principalement destinées à cacher sa propre surprise.

La Goret ôta sa bouteille de sa bouche.

— Pas de bon Dieu! gronda-t-elle, c'est gênant d'être princesse. En voilà des histoires! Je n'ai donc plus le droit de taper sur mon fieu sans qu'on l'accuse de ci et de ça! Il n'a pas voulu me périr, et son couteau ne tuerait pas un lapin. Allons! allons! innocent, vient baiser m'man. Ces messieurs et ces dames vont me prêter quarante sous pour ta casse et ton déjeuner. Ne dis pas ce que tu as vu ou on t'assomme, c'te fois-là pour de bon. File!

— Mais... voulut objecter Annibal.

— Tais ton bec, bel homme, et donne les quarante sous... pas de réplique!

Annibal obéit, parce que Pistolet lui dit à l'oreille :

— Il est pour *payer la loi,* c'est sacré. On va vous l'empailler proprement.

Pendant que l'éclopé sortait par la porte principale, Pistolet se glissa dans l'étable, et de là dans la cour qui avait une issue au dehors.

En passant, il avait lancé un coup d'œil à Mèche, qui le suivit.

XV

PISTOLET CHERCHE

Nous savons que Clampin, dit Pistolet, enfant de Paris et par conséquent diplomate de naissance, voyageur autour du monde, ancien zéphir, etc., avait été engagé par M. Badoît pour chercher les assassins de Jean Labre, frère du baron Paul d'Arcis, en concurrence avec la police ordinaire, dont tous les efforts étaient restés vains.

Nous savons que ce même Pistolet était ami des dames, appartenait à la jeunesse dorée qui fréquente les troisièmes galeries du théâtre Bobino et cédait à

la passion du jeu jusqu'à risquer des piles de sous au sort si dangereux du bouchon, qu'on appelle le *godet* à Bruxelles, la *galoche* en Normandie, la *pigoche* en Anjou, et la *drû* en Bretagne.

Je suppose que, dans d'autres pays, on doit se servir encore d'autres noms.

C'était sa passion pour le jeu, jointe à la peur de passer pour un homme de police, qui l'avait conduit à ce fameux estaminet de l'Epi-Scié, situé derrière la Galiotte, au boulevard du Temple. Ne pouvant avouer, près des dames, ni son emploi officiel de *Mouche* chez M. Badoit, ni sa profession libérale de tueur de chats, il s'était fait Habit-Noir *in partibus* et bandit honoraire. Cette position n'est pas si rare qu'on le pense, et il y a de bien bizarres orgueils; mais étant donné le tact extraordinaire, l'expérience prématurée et l'œil pénétrant de notre héros, car Pistolet est notre héros, il eût été difficile que son passage dans ce pandémonium ne lui révélât pas quelque chose.

A l'estaminet de l'Epi-Scié, nous l'avons mentionné ailleurs (*), se tenaient les basses assises de cette ténébreuse association que la justice ne put jamais

(*) *Les Habits-Noirs* (1re série).

atteindre qu'une fois et par son extrémité la plus infime.

La tourbe qui servait d'armée à l'état-major des Frères-de-la-Merci, réuni autour de l'Habit-Noir ou Père-à-Tous, s'assemblait à l'estaminet de l'Epi-Scié, dont la situation exceptionnelle, une porte sur la ville, une porte sur les champs, se prêtait admirablement à de semblables réunions.

Pistolet avait rencontré là, entre autres curieuses physionomies, le messager cul-de-jatte du Plat-d'Etain, connu sous le nom de Trois-Pattes, et qui devait mettre un terme à l'aventureuse carrière du bandit Lecoq, dit Toulonnais-l'Amitié, dans les bureaux de M. J.-B. Schwartz, banquier des princes.

Trois-Pattes, dont nous n'avons pas à refaire ici l'histoire, avait une influence considérable parmi les membres de l'association, et Pistolet savait bien ce qu'il faisait naguère à la ferme de la Goret en jetant le nom de Trois-Pattes comme garantie.

Trois-Pattes, dont le vrai nom était Andréa Mayotti, usant d'un déguisement hardi, s'était glissé au milieu même des Habits-Noirs pour assurer sa terrible vengeance. Il possédait la confiance du colonel Bozzo; il avait inspiré une romanesque affection à la petite-fille du Père-à-Tous, la belle et infortunée comtesse Corona.

Grâce à ses relations avec Trois-Pattes, Pistolet avait pu entrevoir plus d'une fois le vieux colonel et la belle comtesse.

Mais il est temps de mettre sous les yeux du lecteur les faits et gestes de Pistolet entre le moment où il avait quitté M. Badoit à Alençon et l'heure où nous le retrouvâmes dans l'enclos de M. le baron d'Arcis.

Passant par-dessus le voyage en patache, dont nous avons dit un mot et qu'il avait fait en compagnie de Louveau, dit Troubadour, nous arriverons au château neuf où l'avait conduit, quelques heures auparavant, la piste de ce même malfaiteur.

Il y avait autour de l'homme qui habitait le château neuf deux sortes de mystères : un mystère de comédie et un mystère sérieux.

Le premier, dont il s'entourait en qualité d'héritier prétendu d'un trône et de chef d'une conspiration, était factice et tout théâtral; le second, que l'arrivée de Paul Labre et de mademoiselle Ysole de Champmas dans le pays avait rendu plus rigoureux, était de tout point nécessaire.

Le fils de saint Louis, en thèse générale, n'était pas de ceux qui peuvent se montrer impunément à leurs anciennes connaissances. Il avait un passé délicat.

Par cette dernière raison surtout, la porte du château neuf était strictement fermée à tous ceux qui n'avaient point le mot de passe.

Pistolet, ignorant ce que nous savons, et préoccupé de choses totalement étrangères au métier actuel du maître de céans, eut beau escalader les murailles et rôder, selon son habitude, il ne découvrit rien.

Il fut même trompé par l'apparence extérieure de cette maison murée, mais sourdement pleine d'activité et de bruits.

Ce qui transpirait hors de ces murs c'était la « conspiration. »

Nous ne saurions trop répéter que le métier de cette conspiration était de faire du bruit et de paraître. Elle était purement et simplement un leurre.

La petite noblesse du pays, enrégimentée dans ce complot voleur, travaillait sans le savoir au profit des Habits-Noirs.

Mais nulle contrée n'est assez sauvage pour échapper complètement à l'œil de l'autorité. Nos lecteurs se demanderont sans doute comment l'autorité pouvait rester aveugle en face de ces conciliabules notoires jusqu'à l'effronterie.

La réponse à cette question est nette et facile; elle appartient à l'histoire même des différents impos-

teurs qui jouèrent successivement ou ensemble ce rôle de fils de Louis XVI.

Les écrits laissés par Naundorff et Mathurin Bruneau, les documents publiés par le duc de Normandie ne laissent aucun doute sur le système adopté par le gouvernement de Louis-Philippe à leur égard. Il fut toujours et partout le même.

Le gouvernement de Louis-Philippe favorisait indistinctement et jusqu'à un certain point compatible avec la prudence d'Etat, tous les Louis XVII, — parce que son principal adversaire était le parti légitimiste, et que l'existence d'un fils de Louis XVI une fois admise, le principe même de la foi légitimiste tombait en ruine.

Pistolet vit donc la conspiration et fut sur le point de faire une marque à la porte de cette maison qui, évidemment, ne contenait pas ce qu'il cherchait.

Mais, avant de sortir du parc, il aperçut, dans une ombreuse allée, un vieillard au sourire doux qui semblait avoir plus de cent ans.

Ce vieillard s'appuyait au bras d'une jeune femme merveilleusement belle, en qui Pistolet reconnut la comtesse Corona.

Il se dit :

— Puisque voici les amis de mon ami Trois-Pattes, c'est là : je reviendrai.

Nous l'avons trouvé revenu après sa visite à la maison de Paul Labre.

Certes, cette visite l'avait rejeté bien loin de la comédie entrevue par lui au château neuf. Aucun écho de la conspiration n'arrivait jusqu'à la demeure de Paul Labre, et pourtant, l'instinct *détectif* était si étrangement développé chez notre gamin, qu'au premier indice rencontré sur sa route, il flaira la piste.

Voici quel fut cet indice :

En sortant du logis de Paul Labre, Pistolet, qui suivait la marge des champs, entendit dans un chemin creux un jeune gars qui pleurait et un homme qui le consolait, disant :

— Tu es bête ! à ta place, moi, j'aurais bientôt de quoi.

Le jeune gars était Vincent Goret, l'éclopé, chassé pour ses trente-cinq sous de casse.

L'homme était de Paris et Pistolet se souvint de l'avoir vu jouer la poule à l'estaminet de l'Epi-Scié.

C'était plus qu'il n'en fallait pour éveiller son attention.

Pistolet se coucha le long de la haie pour écouter mieux.

— C'est d'aller chez ta mère, reprenait l'homme.

Elle a de l'argent plus gros qu'elle. Tu demandes cent francs du premier coup, pas vrai?

— Cent francs! répéta l'innocent, épouvanté à l'idée d'un pareil trésor.

— Deux cents si tu veux... et je te prêterai mon couteau pour si la vieille se rebiffe maladroitement.

L'éclopé s'éloigna de lui.

— Je n'ai point d'affaires avec vous, l'homme! dit-il. Si ma m'man ne veut pas me donner mes trente-cinq sous, y a la rivière. Je n'ai point de bonheur à être en vie.

Et il partit, ses sabots à la main.

Presque aussitôt après et au moment où il allait monter la route conduisant au château neuf, Pistolet entendit des cris du côté du hameau des Nouettes.

C'étaient Cocotte et Piquepuce qui accomplissaient la besogne commandée par Annibal.

— Venez, mes amis! disaient-ils, venez, bons chrétiens! le fils de Mathurine Goret va faire un malheur sur sa propre mère!

Et les paysans curieux de courir.

Pistolet ne fit ni une ni deux, il s'élança à la tête des paysans en criant :

— Villageois! qui m'aime me suive! La morale avant tout!

Personne ne l'aimait; mais chacun le suivit parce qu'il prenait le chemin de tout le monde.

Dès le premier moment sa tournure et son aspect avaient éveillé les soupçons de Piquepuce et de Cocotte qui avaient reconnu en lui un sans gêne de Paris.

Le vicomte Annibal fut prévenu. Une fois jouée la farce du pauvre petit couteau que le gars avait tiré de sa poche comme le noyé se retient à un brin d'herbe pour effrayer et arrêter la mégère, on aurait certainement fait un mauvais parti à Pistolet s'il n'avait payé d'audace.

Heureusement pour lui, dans cette armée qui assiégeait le coffre-fort de la Goret, il y avait plusieurs généraux, dont l'entente était loin d'être parfaite. Chacun d'eux pouvait avoir ses soldats.

Heureusement encore, le témoignage de Mèche vint à l'appui de ce nom de Trois-Pattes, lancé par notre gamin avec tant d'à-propos.

Après la bagarre, Pistolet, comme nous l'avons vu, sortit derrière l'éclopé, faisant du zèle et se donnant à lui-même mission de conserver ce précieux ôtage.

Il attendit Mèche dans l'étable et lui dit :

— Ça t'étonnerait-il que nous aurions, l'an prochain, un carrosse à nous deux et un cordon bleu

dans une cuisine à nous? Veille dur, dis-moi tout et file si tu vois des gendarmes.

Il l'enleva en un temps de polka; puis, la quittant brusquement, il exécuta une culbute et disparut pour courir après le pauvre Vincent.

Il le rejoignit au détour du chemin et lui dit, entrant résolûment dans son nouveau rôle :

— Garçon, si tu retournes chez les Mathieu, tu es perdu de bout en bout!

Le fils Goret le regarda avec défiance.

— Je vas payer ma casse et tout sera fini, répondit-il. C'est du bon monde, les Mathieu.

— Tout sera fini, jusqu'à demain que viendront les gendarmes pour te prendre, poursuivit Pistolet.

L'innocent s'arrêta court.

— Je n'ai point d'affaires avec vous, l'homme... commença-t-il, selon sa coutume.

Mais les larmes lui vinrent aux yeux et il s'écria :

— Oh! là là! les gendarmes! Y en a-t-il de quoi me mener jusqu'à l'échafaud, pour ce que j'ai tiré l'eustache de ma pochette contre ma prop'mère?

— On ne sait pas, répliqua Pistolet d'un air important. Le monde sont méchants dans ce pays-ci. Moi, je m'intéresse à toi, bancroche. Il y a là-haut un brave monsieur qui te prendra chez lui, si je veux, et qui te protégera contre les gendarmes.

— Le monsieur du château neuf? demanda l'éclopé.

— Juste. Un fameux monsieur.

— On dit qu'il est sorcier, et qu'il a jeté un sort à ma m'man.

Pistolet haussa les épaules.

— Aimes-tu mieux les gendarmes? demanda-t-il.

C'est tout au plus si le fils Goret avait envie de faire un choix.

— Y a la rivière, gronda-t-il d'un air sombre. A vivre je ne suis point heureux.

— Bêta! fit Pistolet, qui croyait n'être point compris, tu n'as qu'à attendre un petit peu pour être riche!

Les yeux du gars étincelèrent.

— On m'a déjà dit ça, oui! prononça-t-il tout bas. Et que toutes les filles me suivraient comme si j'avais un charme! Et que je boirais à même la bouteille au remède comme ma m'man. L'homme, si j'étais riche, je mangerais la soupe du matin au soir, car j'ai faim toute la journée!

Ceci fut lancé avec une telle énergie, que Pistolet, nature littéraire, comme tous les sauvages de Paris, se mit à rire et pensa :

— Cet animal-là gagnerait deux francs par jour à jouer les imbéciles à Bobino!

— En route ! ajouta-t-il, on va te faire vivre et te mettre à l'abri des gendarmes.

Il tourna brusquement le coude du chemin pour monter vers le château.

Vincent le suivait la tête basse.

Tous deux entrèrent par une brèche du mur en construction et s'engagèrent dans les fourrés du parc.

Pistolet marchait maintenant avec lenteur et précaution; il semblait laborieusement réfléchir.

— Vois-tu, dit-il en s'arrêtant à deux ou trois portées de fusil du mur, je cherche la manière de s'en servir; ça n'ira peut-être pas tout seul.

— C'est soif que j'ai, répondit l'innocent, retombé au fond de son apathie.

Pistolet tressaillit et lui planta sa main sur la bouche en murmurant :

— Fais le mort !

Comme le gars étonné essayait une résistance machinale, Pistolet, usant de son grand moyen, lui « passa la jambe » et l'étendit à terre sans bruit aucun.

— Fais le mort ! répéta-t-il avec un accent de véritable menace, ou tu ne seras jamais riche ! Je ne suis pas ici pour toi, ma vieille; si tu me gênes, tant pis pour ta peau !

L'innocent n'avait garde de se révolter.

Il resta étendu dans l'herbe et ne bougea plus.

Pistolet s'éloigna de quelques pas et prêta l'oreille.

Un bruit venait des massifs voisins.

— C'est tout de même taquinant de ne pas bien connaître les localités, pensa le gamin qui hésitait. On ne voit pas le château d'ici et je ne sais pas à qui j'ai affaire.

Il se retourna vers l'éclopé qui le regardait avec ses gros yeux étonnés, et son doigt levé lui ordonna impérieusement le silence.

Puis il se coucha tout de son long, disant :

— On va tâcher de savoir !

Et il se prit à ramper dans l'herbe, clairsemée sous les arbres, avec une telle adresse, que les Indiens de Cooper lui auraient certainement fait compliment, s'ils l'avaient vu.

A mesure qu'il avançait, le bruit des voix devenait plus distinct.

Il y avait là évidemment plusieurs personnes qui s'entretenaient. Le sens de leur conversation échappait encore à notre gamin.

Le premier mot qu'il entendit fut le nom de Paul Labre.

Il s'arrêta tout ému.

A travers une autre machination qu'il commençait à entrevoir, mais dont il ne détaillait pas encore bien les rouages, il se trouvait tout à coup porté au centre même de sa besogne.

C'était pour Paul Labre qu'il était ici et il ne l'avait point oublié.

Il avança de nouveau, retenant son souffle.

Pendant qu'il rampait, le frôlement des herbes l'empêchait d'entendre, et il regrettait amèrement chaque mot perdu.

Au bout d'une trentaine de pas, les branches du fourré s'éclaircirent, puis laissèrent pénétrer une large lueur.

Trente pas encore, il aperçut le blanc profil du château neuf qui tranchait dans la verdure.

En même temps, son regard, fixé droit devant lui, distingua entre les feuilles plusieurs costumes sombres, parmi lesquels se détachait le clair vêtement d'une femme.

Il fit un dernier effort, tourna un gros tronc d'arbre, et se trouva, caché qu'il était dans un buisson, en face d'une sorte d'assemblée, gravement assise autour d'une table rustique qui supportait les restes d'un premier déjeuner.

Il y avait là quatre hommes, dont faisait partie le centenaire au paisible sourire et la charmante per-

sonne que Pistolet avait déjà vue appuyée à son bras : le colonel Bozzo et la comtesse Corona.

Ce ne fut point sur eux que s'arrêtèrent les yeux du Parisien, mais bien sur celui qui parlait en ce moment.

Sa voix, facile à reconnaître, était celle qui avait prononcé le nom de Paul Labre.

Cet homme avait une belle taille un peu trop chargée d'embonpoint, un teint très-blanc et une abondante chevelure bouclée, châtain foncé. Son profil aquilin rappelait vaguement les portraits et médailles des princes de la maison de Bourbon.

Il parlait avec lenteur et affectait dans sa pose une sorte de majesté. Il semblait se défendre contre une accusation.

Voici ce qu'il disait au moment où Pistolet put prêter l'oreille à ses paroles :

— Dans l'affaire du général de Champmas, j'agissais pour l'association et avec l'agrément de l'association; dans l'affaire présente, et grâce à moi, l'association va doubler d'un seul coup son capital. Mes mesures sont prises : je suis prêt à les soumettre au conseil.

— Va promener dans les parterres, Fanchette, ma mignonne chérie, dit tendrement le vieillard.

Il attira vers ses lèvres desséchées le front char-

mant de la comtesse Corona, qui s'éloigna d'un pas nonchalant et gracieux.

Quand elle fut partie, un des assistants que Pistolet reconnut pour être le fameux M. Lecoq de la Perrière, prit la parole et dit sèchement :

— Mon beau Nicolas, on t'avait mis entre les mains un joli coup de commerce. Papa et moi, nous venons de parcourir les titres de propriété; c'est superbe. Mais tu n'es pas de force, mon bonhomme. Ton passé te bat dans les jambes. On a vu M. Badoit hier à Alençon, ce matin à La Ferté-Macé. M. Badoit ne peut pas être seul. En outre, mademoiselle de Champmas et Paul Labre se rencontreront bien quelque jour, hé! bonhomme?

On doit penser si Pistolet était tout oreilles.

Le beau Nicolas répondit avec un majestueux dédain :

— Vous oubliez deux pierres d'achoppement sur ma route, mon maître : le général et la femme Thérèse Soulas. Si vous êtes habile, je ne suis pas manchot. J'espère que mademoiselle de Champmas et Paul Labre se seront rencontrés ce matin.

— Oh! oh! fit le vieillard en prenant une pose plus attentive. Ecoute, l'Amitié, avant de juger; c'est un garçon qui a de l'économie et de la capacité.

Lecoq, au lieu de répliquer, sourit et consulta sa montre.

— Procédons par ordre, reprit le fils de saint Louis : pour l'affaire présente, la combinaison est mûre. J'ai ce qu'il faut pour *payer la loi*, dès que Mathurine Goret sera morte.

— Très-bien, approuva paternellement le vieux. Nous savons cela.

— Pour l'affaire Labre, poursuivit le royal jeune homme, c'est plus compliqué, et maître Lecoq pourra voir qu'on s'entend jusqu'à un certain point à balancer une opération...

Il fut interrompu par l'écho lointain d'un coup de feu.

— Est-ce déjà le tonnerre? fit le colonel qui jeta un regard craintif vers le ciel chargé de lourdes nuées. Je n'aime pas l'orage, il m'agite.

— On a tiré vers les coulées du Foux, dit Lecoq en s'orientant.

Le fils de saint Louis resta impassible.

— C'est bien cela, murmura-t-il avec une intention marquée : vers les coulées du Foux.

Puis il ajouta de sa voix lente et froide qui, cette fois, mit un frisson dans les veines de Pistolet :

— Ne vous occupez plus de M. Paul Labre. Il ne vivra pas vieux. Sa note vient d'être acquittée !

XVI

GRAND LEVER DU ROI

Pistolet n'avait peut-être pas parlé à Paul Labre dix fois en sa vie, et encore, il y avait bien longtemps de cela. Le caractère réservé et triste de Paul n'appelait point la familiarité, mais il était beau et bon : Pistolet l'avait toujours admiré.

Le gamin de Paris cherche volontiers des termes de comparaison au théâtre. Le théâtre est sa passion et aussi son éducation. Si vous le trouvez lamentablement éduqué, prenez-vous-en au théâtre !

Pistolet, au temps où il était simple chasseur de chats, dans le quartier de la préfecture, voyait Paul Labre au travers de ses meilleurs souvenirs dramatiques.

Paul était pour lui le Gauthier d'Aulnay de *la Tour de Nesle*, le Ravenswood de *la Fiancée de Lammermoor*, le Müller d'*Angèle*, le Gennaro, de *Lucrèce Borgia*. Pistolet ne l'apercevait jamais sans se dire : Je donnerais dix sous pour lui mettre un costume à M. Mélingue.

Ce sont de singulières créatures.

Pistolet aimait M. Badoît, mais il adorait Paul comme « l'inconnu » d'un mélodrame à grand spectacle.

Les dernières paroles du fils du saint Louis lui donnèrent froid jusqu'au cœur.

Il n'ignorait pas qu'il avait là devant lui des bandits déterminés.

Il crut à un meurtre.

Certes, il ne songeait plus guère à ce pauvre Vincent Goret, l'héritier de tant de millions, qui n'avait pas déjeuné et qui l'attendait à la lisière du parc. Sa pensée allait droit à Paul Labre, et il se demandait si cette métaphore lugubre : « Sa note vient d'être acquittée, » n'annonçait pas qu'il n'était déjà plus temps de prévenir un assassinat.

A cet égard, ses doutes ne furent pas de longue durée : le beau Nicolas était ici pour s'expliquer, et il s'expliqua. Pistolet put voir tout de suite que la concorde ne régnait pas dans cette respectable assemblée.

Le fils de saint Louis avait à défendre ses faits et gestes contre une très-vive opposition, à la tête de laquelle était M. Lecoq.

Nous ne répéterons pas ce que le lecteur sait déjà, nous dirons seulement qu'on parlait ici la bouche ouverte, et que Pistolet, curieux comme un singe, n'aurait pas donné pour la plus intéressante de toutes les parties de galoche l'heure qu'il passa aux écoutes.

Il était admis inopinément à visiter les ficelles d'un théâtre bien autrement important que Bobino ; il avait envahi les coulisses mêmes de cette scène fantastiquement machinée et dont les trucs inconnus avaient tant de fois occupé son imagination.

Il voyait les Habits-Noirs à la répétition et derrière la toile.

Selon l'expression de son triomphe mental, les Habits-Noirs « se déboutonnaient » devant lui !

Le fils de saint Louis, répondant aux objections de son ennemi Lecoq, déduisait avec une netteté complète son double plan d'attaque et de défense :

attaque contre les millions de la Goret, défense contre la vengeance Paul Labre.

Et Pistolet comprenait tout, devinant les sous-entendus, rétablissant les lacunes, et se disant du meilleur de son cœur :

— Je m'amuse, pour le coup! Jamais je ne me suis tant amusé de ma vie.

Ce qu'il était venu chercher lui sautait aux yeux tout d'abord : il avait devant lui l'assassin de Jean Labre. Mais la bonne chère rend difficile et Pistolet n'en était déjà plus à se contenter de cela. On lui en servait, Dieu merci, à tire-larigo et il ne refusait rien. Tout se classait dans son excellente mémoire, il était seulement désolé de n'avoir pas de témoin.

— Il faut voir tout ça pour le croire! pensait-il.

Le réseau de fils grossiers qui servait à tisser la nasse où les Habits-Noirs avaient pris ce gros poisson d'or, la Goret lui inspirait une admiration d'amateur.

Il était homme à comprendre qu'il faut mesurer le piége à l'instinct de la proie.

La Goret eût brisé d'un seul coup de son lourd talon une trame plus délicatement tendue.

Et c'était en vérité comique et à la fois frappant d'entendre ce coquin de Nicolas étaler sur table sa

diplomatie de bas-lieu pour conclure froidement ainsi :

— Mariage immédiat, mort subite, *loi payée* généreusement, par un parricide, ce qui ne s'était jamais fait jusqu'ici !

Quant à l'autre mécanique, celle qui devait acquitter la note de Paul Labre, elle était plus simple encore et s'appelait guillotine.

Mais Pistolet n'était pas au bout de ses étonnements et de ses plaisirs. Le spectacle devait varier ses scènes et arriver à des effets encore plus divertissant.

On allait avoir la partie comique.

Au moment où le beau Nicolas terminait son exposé et triomphait sur toute la ligne, une manière de valet lourdaud, descendant l'allée qui conduisait au château, demanda de loin :

— On peut-il approcher pour parler avec vous, monseigneur ?

— Laissez entrer tous mes nobles et loyaux amis, Jérôme, répondit le prince en changeant de ton.

Il fit en même temps un signe aux membres du conseil, qui amendèrent leur tenue et prirent des poses solennelles.

M. Lecoq dit à son voisin :

— Trop de froissement dans les rouages de cette mécanique. C'est compliqué; ça cassera.

Il se faisait un grand bruit de pas dans l'allée aboutissant au salon de verdure.

— Ramenez Fanchette, ordonna doucement le colonel. La pauvre biche n'a pas beaucoup de distraction dans ce pays-ci... L'Amitié, ajouta-t-il, tu n'es pas impartial. C'est joliment mené; Nicolas a du talent.

M. Lecoq mit ses deux mains dans les entournures de son gilet et élargit sa poitrine en répondant :

— La chose traîne; une attaque d'apoplexie vous ruinerait tout net : moi, j'aurais déjà les millions, et la bonne femme serait en terre. Voilà, papa!

Il se leva, coupa le bout d'un cigare et s'éloigna dans la direction des massifs, en disant :

— Je vais revenir.

Jérôme annonça avec un fort accent normand :

—V'là M. le chevalier Le Camus de la Prunelaye, monseigneur, avec sa dame!

Le pêcheur de truites à la mouche, futur préfet de l'Orne, fit son entrée en tendant le jarret et en trainant à son bras une grosse chevalière essoufflée. Il était grand, maigre, et avait une figure d'oiseau.

— Mon gars, déclara-t-il à Jérôme en passant, tu diras bientôt : « Votre Majesté, » au lieu de « Monseigneur. » Nous avons des nouvelles de premier ordre !

Il dessina un salut de cour, à l'adresse du prince, tandis que sa chevalière exécutait une révérence qui était, comme les nouvelles : de premier ordre.

Le beau Nicolas daigna tendre la main que le chevalier baisa en ajoutant :

— Prince, selon mes informations particulières, puisées aux sources les plus sérieuses, Paris ne bat que d'une aile.

— Je n'ai pas vu plus joli que ça dans mes voyages autour du monde ! pensa Pistolet. Je voudrais que Mèche y soit pour voir ce drôle de citoyen et sa chacune. Mais ou diable est allé M. Lecoq ?

— V'là M. Lefébure, sa sœur et son contre-maître, monseigneur ! cria Jérôme.

L'ancien élève de l'Ecole, homme d'opinions avancées, court, replet, sanguin et planté de barbe jusqu'aux yeux, avait son franc parler ; il représentait la France libérale, et n'acceptait le passé que sous certaines réserves.

Le beau Nicolas lui avait promis d'améliorer la Charte-Vérité.

— Monseigneur, dit Lefébure, voici mon contre-maître, l'homme du peuple qui tient dans sa main mes cinquante-deux lapins, vous savez? Il a voulu voir ce que c'est que la cour et un grand lever royal.

Le contre-maître roulait son chapeau entre ses doigts et regardait le beau Nicolas avec certaine défiance.

— Voilà ce que c'est qu'un roi, Trinquet, ajouta M. Lefébure, pas davantage, et le grand lever c'est quand le roi a pris son café au lait. Salue.

Le roi accueillit l'homme du peuple avec bonté et lui demanda des nouvelles de son ménage.

Il y avait, pendant cela, des poignées de mains échangées entre les gens de Paris et les fidèles Normands.

Par les autres allées, les dames de la cour arrivaient : la comtesse Corona, la comtesse de Clare et les deux filles d'honneur de la reine. Les gens de Paris représentaient tout naturellement la maison de Sa Majesté.

— Tout de même, se disait Pistolet, ça ne manque pas de chic, tout ça, et Mèche brillerait pas mal autour d'un vrai trône. Se manie-t-elle agréablement, cet ange-là! c'est un sucre!

— V'là les jeunes messieurs Portier de la Grille,

monseigneur, continuait Jérôme, huissier du palais, v'là le neveu du Molard, v'là M. Poulain, v'là monsieur le vicaire !

C'était imposant, en vérité! ce beau Nicolas vous avait un sourire historique et quatorze siècles de gloire couronnaient son front archi-légitime.

On s'était assis. Le « grand lever » empruntait une solennité inaccoutumée à la présence des gens de Paris.

Le chevalier Le Camus de la Prunelaye avait reçu une note de son tailleur, ancien électeur de La Ferté, établi rue des Minimes au Marais.

Au bas de la facture, le tailleur avait écrit quelques lignes, déparées par de nombreuses fautes d'orthographe, où il mentionnait que les affaires n'allaient pas et que la capitale était mécontente.

M. Lefébure établit de son côté que *le Charivari* et *le Corsaire* se moquaient cruellement du parapluie de Louis-Philippe.

— En France, ajouta la chevalière, le ridicule tue.

Un des fils Portier de la Grille, dit qu'il avait acheté des rasoirs anglais d'un voyageur de commerce, connaissant Londres comme sa poche. L'Angleterre, éternelle ennemie de la France, ne demanderait pas mieux, selon le marchand de rasoirs, que de favoriser une révolution.

— Tout concorde! s'écria le chevalier. Les prophéties sont positives. Nous entrons dans la cinq cent cinquante-unième lune depuis la mort de M. Cazotte. C'est significatif. Cazotte avait prédit la mort de Robespierre, Sire.

Le beau Nicolas parut pénétré de ce fait dont la gravité ne pouvait échapper à personne. Aucun des gens de Paris n'avait encore parlé; le colonel cessa de tourner ses pouces, et eut une petite toux sèche qui commanda aussitôt un grand silence. Chacun était pressé d'entendre un homme si vénérable.

— Mes enfants, dit-il de sa bonne voix tremblottante, je ne vous réponds pas corps pour corps de la Russie, c'est loin et on s'y est bien mal conduit envers les Polonais; mais que diriez-vous d'une flotte espagnole remontant la Seine? Voilà M. Lecoq de la Perrière qui tient entre ses mains...

— Chut! fit Lecoq qui revenait de causer avec la belle Ysole, à travers la claire-voie, les négociations sont pendantes. C'est délicat comme l'honneur d'une demoiselle.

A propos d'Espagne, la sœur de M. Lefébure spécifia qu'elle faisait venir son chocolat de Bayonne.

— Soit, reprit le colonel, le plus profond silence sur la péninsule! La maison d'Autriche est puissante,

mais elle a des épines dans le pied. Je suis autorisé à déclarer que l'empereur actuel fera une diversion en notre faveur, avec le concours moral de notre Saint-Père le Pape. La Suède sera neutre, c'est un pays prudent, depuis le décès du roi Charles XII, mais le roi de Sardaigne est à nous, et la Suisse, patrie héroïque de Guillaume Tell, nous louera trois mille montagnards à un sou l'heure. Des hommes d'acier fondu!

— Un sou l'heure! répéta le chevalier. C'est cher.

— C'est le prix. Quant au reste de l'Europe...

— J'ai une idée! interrompit impétueusement le chevalier. Les sables de l'Arabie renferment des populations incalculables et belliqueuses. Assurons-nous d'Abd-el-Kader!

— C'est fait, dit Lecoq, en se rasseyant froidement.

Le fils de saint Louis agita sa main royale.

— Confiance! prononça-t-il d'un air inspiré. Les temps sont mûrs. Le nerf de la guerre nous manquait, je l'achète au moyen d'une mésalliance sublime! Messieurs et chers amis, les hésitations, les scrupules ont pris fin. La reine vous sera présentée ce soir. C'est une simple villageoise, mais qu'était Jeanne Darc? Une fille du peuple!

— D'ailleurs, dit le chevalier de la Prunelaye, le coq anoblit la poule. Je regrette seulement que son physique ne soit pas plus avantageux.

— Vos respects lui tiendront lieu de jeunesse, de beauté et d'ancêtres, déclama le beau Nicolas. Tout est prêt. Je vous permets de crier, quand elle apparaîtra, ce soir : *Vive la reine !*

En ce moment, Pistolet se sentit toucher le bras et, presque au même instant, la voix criarde de Jérôme, l'huissier de la cour, demanda à un nouvel arrivant qu'on ne voyait point encore :

— Comment que vous dites? Répétez votre nom, vous !

Pistolet se retourna et vit auprès de lui Vincent Goret, qui le regardait d'un air piteux en disant :

— Vous aviez promis comme ça que vous me donneriez à manger et à boire.

Par bonheur, il y avait une certaine émotion dans le salon de verdure. On n'entendit point Vincent, parce que les conspirateurs s'agitaient, attendant avec inquiétude la réponse du visiteur inconnu.

— Avez-vous seulement le mot? demanda encore Jérôme à ce dernier. Moi, je ne vous connais point et je me méfie de vous.

Il y eut des conjurés qui tirèrent des poignards de leurs poches.

Pistolet, furieux d'être dérangé ainsi au bon moment, saisit l'éclopé à la gorge.

— Si tu ne te tais pas, je t'étrangle! dit-il.

Vincent Goret put balbutier encore :

— C'est à boire et à manger que je voudrais.

Pistolet serra plus ferme parce que la voix du visiteur invisible s'élevait de nouveau dans l'allée.

C'était une voix sonore et hardie.

Elle parla ainsi :

— Je n'ai pas le mot. Je veux voir M. Nicolas et je le verrai. Ecoute bien mon nom pour le répéter comme il faut. Je m'appelle Paul Labre, baron d'Arcis!

Du coup, notre gamin resta littéralement abasourdi.

— M. Paul! murmura-t-il. En voilà de l'ouvrage! J'ai peur que ce soit fini de rire. Que diable vient-il faire ici?

XVII

PROVOCATION

L'effet produit par le nom de Paul Labre, ainsi lancé à l'improviste, ne pouvait pas être le même sur tous ceux qui assistaient au grand lever de M. Nicolas.

Pour les simples membres de la conspiration, pour les hobereaux englués et enchantés de l'être, dans cette parodie de complot, M. le baron d'Arcis n'était qu'un voisin, étranger à leurs travaux et à leurs espoirs : un profane.

Et cependant, l'accent de sa réponse à l'huissier campagnard portait en soi un tel caractère de menace que le chevalier de la Prunelaye dit à sa chevalière :

— Tu sais que, le cas échéant, nous serions jugés par une cour prévôtale, bobonne.

Pour les gens de Paris, au contraire, et surtout pour le beau Nicolas lui-même, le nom de Paul Labre avait une tout autre importance.

Paul Labre était l'ennemi.

La police des Habits-Noirs, très-bien faite, d'autant mieux faite qu'elle tenait par des liens mystérieux à cette bizarre et adultère administration que le gouvernement de Louis-Philippe eut le tort de laisser fonctionner quasi-officiellement, la police des Habits-Noirs, disons-nous, avait signalé dès longtemps et contremine les efforts de Paul Labre.

Nous savons qu'on avait déjà entamé contre lui cette terrible guerre de l'assassinat juridique. Le piége ordinaire de l'association avait été tendu. Un être humain était mort aujourd'hui même, tout exprès pour constituer Paul Labre débiteur de la loi.

Les témoins étaient prêts pour constater la sanglante créance. Le meurtrier de Thérèse Soulas avait fait coup double.

Il ne restait plus qu'à procéder régulièrement et à suivre les errements habituels de la confrérie.

C'était simple, facile et sûr.

Mais voilà que Paul Labre prenait les devants.

Pourquoi venait-il ?

C'était un garçon intrépide. Son affaire avec le général de Champmas avait fait grand bruit autrefois dans le monde des agents et des malfaiteurs. Le nom de Paul Labre était resté célèbre.

En outre, il avait cet avantage — ou ce malheur — d'appartenir à une redoutable école.

Ce n'était pas un « bourgeois » comme celui-ci ou celui-là.

Il avait vécu dans un milieu qui enseigne : il sortait de la rue de Jérusalem.

C'était un profès, et il en donnait la preuve, puisque, au lieu de laisser tout le soin de sa vengeance à la police ordinaire, il s'était fait une brigade à lui, nombreuse ou non, peu importait.

Les Habits-Noirs n'en étaient pas à regretter le meurtre de Jean Labre, meurtre inutile à l'association et qui lui avait suscité ce dangereux ennemi : le frère de la victime. C'était ce meurtre surtout que M. Lecoq reprochait au fils de saint Louis, comme un crime de lèse-confrérie.

Pourquoi Paul Labre venait-il ? Etait-ce déjà le

coup de feu de la Belle-Vue-du-Foux qui l'amenait? Avait-il trouvé la trace des assassins de son frère? Etait-il seul? Arrivait-il avec l'appui de la force publique?

C'étaient là, il faut le reconnaître, pour une partie des personnes présentes, des questions de vie et de mort.

Pour le faux prince, en particulier, c'était une épée nue, plantée entre ses deux yeux.

Car la grande loge des frères de la Merci, désignée sous le nom de « les Habits-Noirs », outre son fameux axiôme : *Payer la loi,* avait un autre principe tout aussi usuel, tout aussi rigoureux : *Coupez la branche malade.*

On soutenait vaillamment, héroïquement quelquefois les membres de l'association; mais, quand l'intérêt commun l'exigeait, on « coupait la branche » sans pitié, pour sauver l'arbre.

Le faux prince savait cela; il avait sans doute lui-même coupé ou fait couper plus d'une branche attaquée.

Il savait en outre de quelle inimitiés il était entouré dans le sein même du conseil.

C'était son visage que les regards de tous ses associés interrogeaient.

On le vit pâlir, et Lecoq eut un sourire cruel.

Mais on le vit aussi se redresser.

— Père, dit-il au colonel, suis-je le Maître, ici?

— Certes, certes, mon bon enfant, répondit le vieillard. Marche droit, je te le conseille. Tu es le Maître, ici, tant qu'il fera jour.

— *Il fait jour!* ajouta-t-il en mettant sa main sèche sur le bras de Lecoq. J'ai idée qu'il a du talent, moi, ce grand chérubin-là. Hé! l'Amitié? Nous allons voir.

Lecoq répondit froidement :

— Vous allons bien voir, en effet. Ça chauffe. Tout à l'heure, *il fera peut-être nuit.*

— Qu'on introduise M. le baron d'Arcis! prononça le fils de saint Louis à voix basse.

Paul tournait en ce moment le coude de l'allée.

— Comment! comment! s'écrièrent les hobereaux, jouant à la rigueur leur rôle de prudhommes factieux. Y pensez-vous, monseigneur? C'est contre toutes les règles.

— Messieurs, répliqua le prince, on demande ici M. Nicolas et non point le fils du malheureux dauphin de France. Soyez prudents. L'illustre sang qui coule dans mes veines a des ennemis implacables. Vous êtes ici des voisins chez un voisin; nous sommes une réunion de campagne, mettez de côté toute marque de respect, je le veux.

Ceci était encore un rôle. Les hobereaux, tout heureux de le jouer, prirent aussitôt des postures sans gêne.

C'étaient de forts comédiens.

Paul Labre, cependant, avançait lentement.

Comme tout le monde, il avait eu vent de la conspiration à laquelle les conjurés de bonne foi donnaient une suffisante publicité par leurs vanteries; néanmoins, une nuance d'étonnement se réfléta sur son visage grave quand il vit cette nombreuse assemblée.

Il regarda les gens de Paris et salua les dames avec courtoisie.

Il n'était point dans son caractère de railler.

Quelqu'un qui ouvrait des yeux larges comme des portes cochères, c'était Pistolet, oppresseur du fils Goret.

Il bâillonnait ce dernier avec un redoublement d'énergie, et pensait :

— M. Paul a changé : mais, c'est égal, n'y a pas plus beau mâle dans Paris! Quel jeune-premier ça ferait à la Porte-Saint-Martin! Bobino ne serait pas digne de lui.

— Monsieur le baron, dit en ce moment M. Nicolas, parlant avec simplicité, comme un homme d'excellent ton, je suis heureux de vous voir chez moi.

Paul s'était arrêté à cinq ou six pas de lui.

Il n'hésita pas, mais ses sourcils se froncèrent légèrement comme si, pour la première fois, il eût compris le côté pénible de l'acte qu'il allait accomplir.

Ce fut le moment de fièvre pour les gens de Paris. Ils avaient peine à cacher leur profonde anxiété.

Seul, le maître de la maison gardait son sourire.

— Mais oui qu'il a du talent, ce canard-là ! se dit Pistolet. C'est un beau traître ! Et de la tenue !

— Monsieur, répliqua enfin Paul Labre, j'ai à vous communiquer des choses qui seraient peut-être mal placées devant des dames.

— Souhaitez-vous un entretien particulier ? demanda M. Nicolas avec une parfaite aisance.

— Non, répondit Paul, ce n'est pas cela.

Puis, avec un mouvement d'impatience, il ajouta :

— J'ai besoin de ces Messieurs, mais je crains de mécontenter ces dames.

Le prince baissa la voix pour répondre et son accent prit une véritable dignité.

— Monsieur le baron, dit-il, je n'ai pas l'honneur de vous connaître ; et je serais sincèrement fâché s'il y avait un sentiment d'hostilité caché sous vos paroles.

Les gens de Paris, placés tout près de lui, restaient silencieux et immobiles.

Un observateur aurait pu voir déjà que leur inquiétude avait beaucoup diminué. Quoi qu'il dût arriver désormais, ce n'était pas ainsi que pouvait se présenter un homme ayant à demander compte du sang de son frère.

Le prince lui-même éprouvait pour un peu ce sentiment; il se disait en outre que Paul Labre, calme et froid comme il se montrait, ne pouvait connaître encore le meurtre de Thérèse Soulas, et cependant il avait besoin de toute sa force pour garder une contenance tranquille.

Ce qui l'épouvantait, c'était l'inconnu, et le dogme de la branche coupée.

Il avait deviné Lecoq.

Les hobereaux, au contraire, s'agitaient.

On est sur la hanche dans le département de l'Orne. Les oreilles y sont chaudes, généralement.

— J'ai envie d'éternuer, grommela un des frères Portier de La Grille. Tonnerre!

— C'est comme moi, fit l'autre, la moutarde me monte.

— Parler ainsi à l'héritier de...!

— Chut! siffla M. Lefébure, prudent comme les mathématiques appliquées à l'industrie.

Mais le chevalier de la Prunelaye demanda avec toute l'autorité d'un préfet du lendemain.

— Ah çà! est-ce que ce bon jeune homme-là cherche ici querelle à quelqu'un?

— Non pas à vous, repartit sèchement Paul Labre.

— A qui? s'écrièrent quatre ou cinq voix de conspirateurs échauffés.

Paul montra au doigt le prince et répartit:

— A lui.

Il fut aussitôt entouré.

Poulain et le neveu du Molard levèrent la main sur lui.

— Messieurs! Messieurs! voulut dire le prince.

Il paraît que Paul était très-vigoureux, car il écarta sans effort apparent ceux qui l'approchaient de trop près.

— A lui, répéta-t-il, quand il eut fait le cercle, et je préviens la question qui pourrait m'être adressée : Pourquoi? Je ne veux pas, je ne peux pas dire pourquoi. Il s'agit d'une femme. Peu m'importe que cet homme soit un imposteur; je n'ai pas mission de venger les dupes qu'il trompe et qu'il dépouille. Il me suffit que cet homme ait agi une fois en sa vie comme un misérable et comme un lâche.

— De par Dieu! s'écria l'aîné des Portier de La

Grille, il est permis de museler un chien enragé!

Il s'élança bravement; mais Paul le toucha et il revint tomber au milieu de la conspiration déconcertée.

Paul franchit la distance qui le séparait du prince.

Celui-ci l'arrêta d'un geste hautain et dit sans perdre son sourire :

— Je me tiens pour suffisamment averti, monsieur le baron.

Il ajouta tout bas :

— Demain, six heures du matin, carrefour du Foux, au pistolet.

— On ne se bat pas sans témoins! s'écria le chevalier suffoquant de colère, et je défie ce monsieur de trouver un seul témoin dans le pays!

— Mes témoins, reprit le fils de saint Louis, sont le colonel Bozzo et M. Lecoq de la Perrière. Les vôtres, monsieur le baron, s'il vous plaît?

— Je vous ferai savoir leurs noms, répliqua Paul qui salua de nouveau les femmes et sortit lentement.

Dès qu'il eut disparu, le zèle de la conspiration éclata comme un pétard. Un tel combat était impossible, criminel, dénaturé, sacrilége!

Les têtes couronnées ne s'exposent pas dans un duel.

Chacun voulait se battre pour le prince, et cette déclaration s'élança d'une demi-douzaine de bouches au moins :

— Monseigneur! tout mon sang est à vous!

Ces bouches n'appartenaient point aux gens de Paris.

Le fils de saint Louis remercia avec cette grandeur sereine qui va bien aux pasteurs des peuples. Il avait un faux air d'Henri IV sur le Pont-Neuf quand il fit cette réponse remarquable :

— Messieurs, avant d'être Bourbon, je suis Français et gentilhomme. Pour s'abriter derrière une couronne, il faut la porter. La mienne est sur la tête d'un usurpateur, et c'est en imitant mes ancêtres, les monarques chevaliers, que j'arriverai à régner sur la France, et par droit de conquête et par droit de naissance.

Il n'y eut pas un hobereau qui ne frémit d'admiration.

L'ancien élève de l'école lui-même, sceptique par état, laissa jaillir ce mot :

— Nous aurons un grand roi, messieurs!

Ce bon vieux colonel disait cependant cela à M. Lecoq :

— L'Amitié, mon bibi, tu vois qu'il a de la capacité !

Lecoq haussa les épaules en répondant :

— Il nous sent derrière lui. Patience !

— Hé ! hé ! mon bien-aimé, fit le vieillard, quand tu es derrière quelqu'un il n'y a pas de quoi se rassurer. On ne sait jamais si tu donneras un coup d'épaule ou un coup de pied.

— Toujours le mot pour rire, papa ! grommela Lecoq. Mais chut ! voici le Nicolas qui vient recevoir nos félicitations.

— Messieurs, disait en effet le prince, et vous surtout, belles dames, je vous demande la permission de conférer un instant avec mes amis de Paris.

Chacun s'écarta respectueusement.

Le prince et les gens de Paris se groupèrent si près du bosquet, que Pistolet recula en rampant et en bâillonnant plus énergiquement son protégé Goret.

— Eh bien ! Sire, dit Lecoq, nous attendons les ordres sacrés de Votre Majesté.

Nicolas lui jeta un regard de défiance, si perçant et si menaçant que Lecoq baissa les yeux.

— On plaisante, murmura-t-il, eh ! bonhomme ! tu as été gentil tout à fait.

— Je ne veux plus qu'on plaisante, prononça le

faux prince d'une voix ferme. Chacun est ici pour sa peau. Suis-je le Maître de l'affaire, oui ou non?

— Tu es le Maître, mon cœur, répliqua le colonel. Et l'Amitié me disait tout à l'heure encore : Décidément, c'est un gaillard! Il t'adore, au fond.

Le prince avait toujours les yeux sur Lecoq.

— Toulonnais! prononça-t-il à voix basse, veux-tu que nous prenions chacun un couteau pour en finir?

— Non! répondit Lecoq; j'aime mieux te donner la main franchement.

— Bravo! applaudit le colonel. Embrassez-vous, mes chers amours!

Le prince prit la main que Lecoq lui tendait.

Il était pensif et murmura :

— Cette nuit, as-tu entendu marcher dans ta chambre, au château de Clare?

Lecoq tressaillit et devint pâle.

Le prince lui serra fortement la main et continua, comme si tout eût été dit :

— Quoi qu'il arrive, nous ne pouvons rester dans le pays. L'affaire de la succession Goret doit désormais se terminer ailleurs. Je me charge d'emmener Mathurine jusqu'en Corse, et là, nous ferons tout ce que nous voudrons. C'était le vrai jeu; il est encore temps de le jouer. Quant à l'autre histoire, elle

nous livre ce Paul Labre. Il faut qu'il soit arrêté à l'heure même du duel et sur le terrain, pour le meurtre de la Soulas. Comme tout peut manquer, même les choses les mieux calculées, je désire que Louveau soit demain matin dans le taillis de la Belle-Vue, avec son fusil...

— Mon homme, tu es un mâle ! interrompit Lecoq. C'est très-joli.

Le colonel était tout attendri.

— Louveau tirera en même temps que moi, poursuivit le prince. Mort ou vivant, monsieur le baron *paiera la loi*. Pour l'autre dette, s'est-on assuré du fils de la Goret ?

Avant que ce dernier mot fût prononcé, Pistolet, lâchant la bouche de Vincent lui avait brusquement bouché les deux oreilles.

— C'est le moment de faire son entrée dramatique et opportune, pensa-t-il. En avant deux !

Et, en effet, élevant la voix tout à coup, il dit à l'éclopé :

— Bancroche, j'entends qu'on parle ici-contre. Tu vas avoir à boire et à manger.

Il n'avait pas achevé qu'il était entouré. Lecoq le saisit à la gorge. Vincent, qui essayait de s'enfuir, fut terrassé par Nicolas.

— Pas de bêtise ! fit Pistolet avec son sang-froid

imperturbable, on en pince, dites donc! Et dur! depuis l'âge de nourrice! Comme quoi je vous apporte l'innocent ci-joint, destiné à ce que vous savez, pour la loi, et son petit couteau, qu'a été vu par le nombre voulu de témoins à charge. Il a faim, il a soif, et moi, semblablement, je casserais une croûte avec plaisir.

XVIII

AVANT LE DUEL

Ce Pistolet avait si merveilleusement et si naturellement l'air, la physionomie, le langage d'un habitué aisé de l'estaminet de l'Epi-Scié, que M. Lecoq, célèbre, cependant, pour la justesse de son coup-d'œil, eut vaguement l'idée de l'avoir vu à l'œuvre un jour ou l'autre.

Ce n'était pas l'heure des longs interrogatoires ni des examens détaillés; un bon ouvrier de plus ne pouvait être indifférent dans les circonstances pré-

sentes : Pistolet passa ici comme à la ferme, et même mieux, car, sans affronter le danger de paraître trop savant, il se servit de ce qu'il avait appris aux écoutes et conquit du premier coup une position de confiance.

Le fils Goret fut remis entièrement à sa garde; il en répondit corps pour corps. Il eut ordre, en outre, de se tenir à la disposition du conseil jour et nuit.

Ceci réglé, il put conduire le parricide à l'office. C'était une bonne et secourable nature. Il bourra son prisonnier comme un canon.

Le fils Goret avait vu aujourd'hui des quantités de choses, mais il n'avait rien compris à ce qu'il avait vu.

Une seule idée le travaillait : c'était l'espoir d'être riche et de dîner du matin au soir.

Pistolet prêtait une oreille indulgente aux rêves de ce naïf appétit, mais cela ne l'empêchait pas de réfléchir. Il avait, dieu merci, des sujets de méditation par-dessus la tête.

Que diriez-vous d'un chasseur paisible qui a pris son fusil, un matin, pour abattre un lièvre ou deux et qui se trouve tout à coup au milieu d'une ménagerie de bêtes féroces? Les Gérard et les Bombonnel sont rares. Pistolet s'avouait qu'il avait bien du fil à retordre.

On l'avait mis sur la piste d'un crime ancien. Dans cette voie, il ne s'agissait pas d'autre chose que de livrer un ou plusieurs malfaiteurs à la justice. Et voilà que, dès le premier pas, il rencontrait tout un ensemble de crimes nouveaux qui enjambaient l'un sur l'autre, qui se croisaient, qui se brouillaient : l'un, à tout le moins, commis déjà; les autres préparés et sur le point d'arriver à exécution.

Thérèse Soulas! il l'avait quittée depuis quelques heures à peine, avec un pressentiment, avec un scrupule, — et il venait d'entendre l'écho lointain du coup de feu qui la jetait morte sous la feuillée.

Car, au contraire du fils Goret, Pistolet comprenait tout.

Il savait à fond l'affaire de la reine Mathurine, comme si on la lui avait expliquée par le menu; il savait mieux encore le sort destiné au pauvre éclopé.

Quant aux menaces suspendues sur la tête de Paul Labre, il en eût au besoin fait un rapport, lucide comme ceux de ce bon vieux colonel, au conseil des Habits-Noirs.

Auquel entendre, cependant? Où aller? Ces gens marchaient vite, et il fallait les gagner de vitesse.

Cette hideuse vieille, la Goret, était une créature humaine, après tout. Etait-il sage de l'avertir? Elle ne croirait pas : on l'avait affolée.

D'ailleurs, ici, le danger n'était pas imminent. On ne pouvait la *liquider* qu'après le mariage.

Dénoncer le tout au parquet ?

Pistolet était un gamin de Paris. Sa confiance dans les tribunaux ne dépassait pas un certain niveau; sa confiance en lui-même n'avait point de bornes.

Et le plus pressé, sans contredit, était Paul Labre. Sac à papier ! le bel amoureux ! et presque une voix de basse-taille ! Mais que diable était-il venu faire parmi ces vils coquins ?

Ces jolis garçons-là ne devraient jamais bouger : autant de pas, autant de sottises !

La première idée de Pistolet fut de se rendre chez monsieur le baron pour prendre langue et surtout pour lui intimer l'ordre de rester tranquille. Cela lui semblait très-simple : il avait une conscience si nette de sa supériorité !

Mais cette justice même qu'il se rendait lui donna à réfléchir. Parler à Paul Labre, c'était déjà compter avec lui. Paul Labre allait peut-être lui faire des objections ou bien lui donner des ordres.

— Le monde renversé, quoi ! s'écria-t-il sans savoir qu'il parlait.

L'éclopé lui répondit la bouche pleine.

— Quand j'aurai l'argent de ma m'man, je vous

paierai à boire pour que vous m'entriez dans les auberges. Moi, je ne suis point assez hardi.

— Tais-toi, bancroche ! et avale, ordonna Pistolet.

Non ! il ne fallait pas aller chez Paul Labre. Rien qu'à se montrer ainsi, on compromet sa toute-puissance.

Voyez si, dans les drames, l'homme qui sauve ne se tient pas toujours dans son nuage.

Il fallait sauver Paul Labre en dehors de lui et malgré lui.

— Pas vrai, bancroche ? fit le gamin, content de son idée. Si tu veux retirer un quelqu'un de l'eau, tu commences par l'étourdir un petit peu, sans le blesser dangereusement, pour pas qu'il te gêne.

— Vous osez bien entrer dans les auberges, vous ? demanda Vincent.

— La paix ! je te formerai en grand, quand j'aurai fini avec M. Labre. On ne peut pas protéger tout le monde à la fois. Nous irons dans la capitale, où je t'apprendrai l'art de manger des millions, à Bobino, avec des dames, en se rangeant.

— Y a beaucoup d'auberges d'ici à Paris, pas vrai ? demanda l'innocent.

— Autant que de crins sur ta caboche abruti. Coupe ta langue, je combine.

Vincent Goret, plein de cidre et de nourriture, avait ce songe voluptueux : il voyait une grande route sans fin, toute bordée d'auberges, et il n'en passait pas une.

Il entrait dans chaque, il buvait, il dévorait, et son estomac, prodigieux comme son rêve, n'avait plus de bornes.

Il avalait tout le poiré, tout le lard et toutes les pommes de terre du globe sans en éprouver la moindre incommodité.

— Voilà, dit tout à coup Pistolet qui prit un ton professoral. Le jeune homme du peuple parisien ne connaît pas les chevaux comme l'Arabe du désert. Chaque contrée, chaque truc : le Chinois est pour la porcelaine, l'Américain pour les tabatières-parapluies, qui servent aussi à griller les côtelettes et à ramer les pois verts; l'Italien pour la fumisterie et chanter des tyroliennes. Sais-tu mener un cheval, bêta?

— Oh! dam, oui, répliqua Vincent.

— Et sais-tu où trouver deux chevaux?

— Tout de même, dans les prés du bas.

— Lève-toi et file!

— Y a encore des patates! fit Vincent. Ne faut point les laisser.

— Disparais! nous allons chevaucher. Je m'en suis

donné, une fois, du bœuf à la mode sur les *lôcâti* du bois de Vincennes, avec Mèche. Garçon !

Un domestique du château vint à l'ordre.

— Si on vous demande, lui dit Pistolet, où est le jeune fashionnable arrivé de Paris, — moi, s'entend, — vous répondrez qu'il promène un peu le parricide pour sa santé. Allume, bancroche !

Il poussa devant lui Vincent et sortit.

Un quart d'heure après, ils couraient tous deux, à poil, sur des chevaux pris à la pâture.

Pistolet avait dit :

— Route de la Ferté-Macé. Je veux te présenter à M. Badoît, qu'aime les adolescents propres et instruits comme toi. J'ai mon plan ; nous allons faire l'effet du quatrième acte, huitième tableau, décor du ravin du Val-Sinistre, avec gendarmes, force armée, mousqueterie et la garniture. Le bœuf à la mode se mitonne ici dessous. Zéphir, à la noce ! Je m'amuse !

Au château neuf, il y avait grande parade, gala général et présentation de Mathurine Goret, reine de France et de Navarre, à la noblesse des environs.

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. Paris et la province ont des folies d'un genre très-différent : Paris ne croirait pas aux splendeurs grotesques qui marquèrent cette cérémonie.

La reine Goret surtout y dépassa tellement les limites du comique possible, que la chevalière Le Camus de la Prunelaye quitta la table avant le dessert.

Le chevalier resta comme fonctionnaire public.

Entre la poire et le fromage, le beau Nicolas, usant des priviléges de sa race, eut la générosité de guérir plusieurs personnes affligées d'écrouelles.

Ce fut un beau jour. Bien des projets surgirent, pendant qu'on prenait le café. La reine daigna écouter l'ancien élève de l'école qui lui signalait les dangers d'un retour trop brusque au système de la féodalité.

Elle lui lança même un coup de poing dans le dos, en demandant combien de temps il lui faudrait garder chacun de ses favoris.

Elle se plaignit plusieurs fois de la colique.

Tout pour le bonheur de la France! tel était le thème du chevalier, préfet de l'avenir, qui tomba enfin sous la table.

Le neveu du Molard en était venu à exiger vingt-huit bureaux de tabac.

Poulain stipulait qu'on promènerait des têtes de gardes champêtres dans les chemins vicinaux, au bout d'une pique.

L'important fut que Mathurine, enthousiasmée de

son succès et toute heureuse de voir combien il est facile de gouverner un Etat de premier ordre, consentit à quitter la Normandie pour visiter la capitale.

Elle ne mit pas d'autre condition à ce déplacement, sinon que son mariage serait célébré par l'archevêque de Paris dans sa cathédrale.

Ce départ pour Paris était un gros problème résolu, au point de vue de l'affaire. La route de Paris, pour une femme comme Mathurine, ressemble à la route de Corse et la question de passer la mer n'était rien. Une fois la *richarde* entre les mains des frères de la Merci, à Sartène, ses millions au soleil devenaient des fruits mûrs qu'il ne s'agirait plus que de cueillir.

Aussi, M. Lecoq de La Perrière, qui avait été absent presque toute la journée depuis sa réconciliation si franche avec le fils de saint Louis, reçut-il d'un visage riant le bouquet des bonnes nouvelles.

Il en apportait d'excellentes aussi : tout était prêt pour le duel du lendemain.

La mort de la Soulas faisait déjà grand bruit dans le pays.

La *note* de Paul Labre était décidément *acquittée*.

Le chevalier-préfet ne s'était point trompé. Paul Labre avait passé la journée à chercher des témoins et n'en avait point trouvé. Parmi les gentilshommes

et propriétaires des environs, ceux qui ne donnaient pas dans la conspiration en avaient peur.

Paul Labre était rentré chez lui vers huit heures du soir, triste et fatigué. Il avait essayé en vain de joindre Ysole. En traversant le bourg de Mortefontaine, il fut surpris de voir avec quel soin les passants l'évitaient.

Derrière lui, on chuchottait et on se disait : « Il a encore le fusil... »

Son domestique normand lui demanda d'un ton que Paul trouva étrange, s'il n'avait point monté, ce jour-là, jusqu'à la Belle-Vue-du-Foux.

Le souvenir de sa rencontre avec Ysole amena le rouge à son front.

Le valet l'observait.

— Non, répondit Paul par un sentiment de discrétion qui se rapportait à mademoiselle de Champmas.

Le valet secoua la tête et s'éloigna en murmurant :

— Tant mieux pour vous, notre monsieur !

La servante vint lui offrir à dîner; il refusa, et la servante dit :

— J'ai bien pensé que vous n'auriez point le cœur à l'appétit.

De même que le valet, la servante ne fit nulle mention de la tentative du général pour entrer dans la maison.

Tout à l'heure, nous connaîtrons le motif de ce silence.

Neuf heures venaient de sonner à la pendule de Paul. Il était seul dans sa chambre et songeait. Nul de ses serviteurs n'était venu allumer sa lampe; la pièce n'était éclairée que par un rayon de lune, tombant à travers la mousseline des rideaux.

Depuis bien des jours, Paul n'avait point senti si lourdement le poids qui pesait sur son cœur.

C'était une chose inexplicable : quelques heures à peine le séparaient du plus vif bonheur qu'il eût éprouvé en sa vie, et rien ne lui restait de cet instant d'allégresse passionnée, sinon un sentiment d'amertume et de vague douleur.

Il avait l'âme, si l'on peut ainsi dire, plus meurtrie et plus découragée que jamais.

L'amour n'a pas besoin de paroles et les paroles ne font rien à l'amour. Dans le souvenir, sensible comme une plaie, que lui laissait son entrevue avec Ysole, il s'étonnait de ne point trouver d'amour.

Elle était venue, pourtant, d'elle-même; d'elle-même elle avait choisi Paul. Pouvait-on croire qu'elle n'avait eu d'autre mobile que sa haine?

Elle avait dit : J'aimerai.

Elle avait presque dit : J'aime!

Mais vous avez remarqué combien l'ouïe du sou-

venir est plus subtile et plus sûre que l'oreille la plus délicate.

C'est en se souvenant qu'on trie les nuances, qu'on reconnaît les demi-teintes.

De toutes nos facultés, la mémoire est assurément celle qui servit davantage le génie observateur des poètes et le talent espion des diplomates.

Paul écoutait de nouveau, en lui-même, la voix grave et douce de cette belle Ysole.

Tout son être tressaillait à ce ressentiment d'une volupté unique en sa vie.

Mais il ne retrouvait plus dans cette adorable voix la vibration émue qui l'avait fait tressaillir.

Tout se calmait à distance et tout se neutralisait : à ce point que la haine elle-même disparaissait comme l'amour.

La haine d'Ysole ! la belle et profonde haine de la vierge outragée ! La colère qui avait mis de si magnifiques éclairs dans ses grands yeux !

Cela brillait faux maintenant et cela ne sonnait pas juste. La haine semblait factice comme l'amour.

Pourquoi, cependant, et à quoi bon cette laborieuse comédie, jouée vis-à-vis d'un étranger ?

Paul rêvait ainsi, et il souffrait de cette angoisse confuse qui fait ressembler certains regrets à des pressentiments.

La lune s'était voilée sous un nuage, faisant la nuit complète à l'intérieur de la chambre.

Dans cette obscurité profonde, Paul entendit un mouvement léger.

Le nommerai-je fluidique, ce lien mystérieux, ou le ferai-je, comme c'est plus vraisemblable et moins matérialiste, complètement étranger au corps?

Les spirites amoncellent beaucoup de mensonges autour d'une vérité qu'ils n'ont point inventée : la communication entre les âmes.

On ne sait comment cela est, mais cela est : Les âmes se touchent à l'aide d'organes inconnus.

Ce bruit si faible, ce mouvement presque imperceptible fit tourner la rêverie de Paul et appela vers lui la pensée de Suavita.

Il la repoussa d'abord, car elle venait, distraction importune, troubler sa méditation douloureuse et bien-aimée à la fois.

Puis il fit comme les bons cœurs qui écoutent malgré eux la tendre pitié, comme Jésus qui laissait venir à lui les petits enfants : il ne se défendit plus contre cette douce diversion.

Il lui sembla qu'elle soulageait sa peine.

Il se le dit, car ces solitaires parlent souvent tout haut. Il prononça le nom de Blondette, comme il avait répété tant de fois le nom d'Ysole, ce soir.

Un soupir sortit de l'ombre.

— Est-ce que tu es là, fillette? demanda Paul malgré lui.

Et certes, il n'attendait point de réponse.

Mais un pas furtif effleura le parquet, et la lune, qui émergeait hors de la nuée, éclaira la forme gracieuse de la pauvre petite muette.

— Petite folle! murmura Paul. Je n'ai pas le cœur à jouer. Voulais-tu me faire une niche ou me surprendre?

Blondette continua d'avancer.

Paul l'attira contre lui, et, selon sa coutume, essaya de lire sa réponse dans ses yeux.

— Tu ris, dit-il, espiègle!

La lumière de la lune est trompeuse. Blondette ne riait pas.

Paul sentait son sein battre violemment.

Il crut entendre un sanglot.

— Qu'as-tu donc, chérie? interrogea-t-il tout inquiet déjà.

Blondette appuya sa tête contre sa poitrine.

Paul, effrayé, prit une allumette et l'enflamma.

En approchant le feu de la bougie, il put voir le charmant visage de Suavita rouge à force de pleurer et encore tout inondé de larmes.

XIX

LANGAGE MUET

Paul aimait cette pauvre chère enfant mieux qu'un frère aîné : comme un père.

Il croyait cela, du moins.

Il ne savait pas que l'amour qui l'entraînait vers Ysole et dont il souffrait était une maladie.

Il ne savait pas que ces maladies d'amour se guérissent par l'amour.

Il eût donné beaucoup pour le savoir, ce digne et grave cœur, attardé dans des ignorances enfantines;

car, s'il ne se connaissait pas lui-même, il avait deviné les premiers battements du sein de Suavita.

Et il désirait si passionnément la faire heureuse !

C'était la parole qu'il lui rendait en allumant la bougie, car Suavita n'était vraiment muette que dans l'obscurité. Dès que ses grands yeux étaient éclairés, ils se mettaient à parler.

Paul interrogea ces beaux, yeux éloquents où il lisait si couramment d'ordinaire; les yeux de Suavita parlèrent, en effet, mais ils parlèrent un langage inquiet, confus, que Paul, étonné, ne sut point déchiffrer aujourd'hui.

C'est que cette langue chère qui leur servait à converser ensemble avait bien peu de mots, et tous les mots qu'elle avait se rapportaient à leur mutuelle situation.

Ils savaient dire, ces mots, combien l'enfant aimait chaque jour davantage et mieux; comme elle était heureuse quand son ami revenait, triste quand il partait. Ils savaient exprimer aussi, depuis quelques semaines, cette douce, cette adorable jalousie de la vierge qui souffre en tâchant de sourire.

C'étaient des mots charmants, mais qui ne pouvaient pas tout dire.

En face d'une idée nouvelle ou complexe, Suavita redevenait muette, ou plutôt elle avait beau parler,

Paul restait impuissant à la comprendre, comme si, en tournant la page d'un livre favori, il fût tombé tout à coup sur des lignes écrites en langue étrangère.

Tel était ici le cas. Du premier coup d'œil, Paul Labre vit que sa petite amie avait à lui dire des choses qui sortaient de la gamme habituelle de leurs entretiens.

Leur silencieux vocabulaire ne contenait point les signes qu'il fallait pour exprimer ces idées.

Et ces choses étaient graves; car, pour la première fois, Blondette, dans son impatience d'être comprise, fit un effort visible et douloureux, pour articuler des sons.

Sa gorge se contracta, les lignes gracieuses de sa bouche rompirent leur harmonie, puis elle porta ses deux mains à son front avec découragement.

— Mais qu'est-ce donc? mais qu'est-ce donc, chérie? demanda Paul en l'attirant contre sa poitrine. Tu as donc beaucoup de chagrin?

Les yeux bleus dirent oui, et exprimèrent un espoir joyeux.

— Interroge-moi, semblait demander l'enfant; cherche, essaie !

Ceci était dans le dictionnaire de leurs causeries. Paul comprit et obéit aussitôt :

— Quelqu'un t'a-t-il fait du mal, chérie?

Le doigt de Suavita toucha la poitrine de Paul qui fronça légèrement le sourcil.

Mais elle secoua aussitôt sa tête blonde avec pétulance comme si elle eût voulu dire :

— Non, non ! il ne s'agit pas de ma jalousie qui t'impatiente !

Et ses yeux bleus, levés vers le ciel, ajoutèrent :

— Plût à Dieu qu'il ne s'agit que de cela !

— As-tu vu quelqu'un ? demanda Paul.

Les paupières de Suavita s'étaient séchées sous l'effort du grand travail qu'elle faisait pour exprimer sa pensée.

Une nouvelle larme vint se balancer à ses cils.

— Mais tu me fais mourir, fillette ! s'écria Paul.

Elle serra sa main si fortement sur ce mot : *mourir*, que Paul la regarda, effrayé.

Il y avait dans la prunelle de Suavita un feu sombre qui soulignait énergiquement et volontairement ce mot : mourir :

— Quelqu'un est mort ? reprit Paul Labre. Oui ? quelqu'un que tu connaissais ? oui ? que tu aimais ?...

Toujours oui.

Paul avança la main pour prendre la sonnette.

— Le plus court est d'interroger les domestiques, pensa-t-il tout haut.

Mais Suavita secoua la tête vivement.

— Tu ne veux pas? reprit Paul. Pourquoi ne veux-tu pas?

Pour la seconde fois, le doigt de l'enfant toucha sa poitrine comme pour le désigner lui-même.

— Ma foi, Blondette bien aimée, dit Paul, c'est de l'hébreu pour moi.

Elle fit encore un grand effort qui amena le sang à ses joues.

On eût dit que les paroles allaient enfin jaillir de ses lèvres.

— Je ne t'ai jamais vue ainsi, reprit Paul Labre. Ta raison est tout à fait revenue.

Suavita l'interrompit d'un geste péremptoire qui signifiait : « tout à fait. »

Il voulut l'embrasser, elle s'arracha à son étreinte et gagna en deux bonds la table où étaient la plume et l'écritoire.

Elle saisit la plume.

C'était si extraordinaire et si nouveau que Paul Labre demeurait stupéfait.

Savait-elle écrire?

Mais la plume, trempée dans l'encre résolûment, hésita entre les jolis doigts de la fillette qui mit sa tête dans ses mains en pleurant.

— Tu as oublié, pauvre amour! dit Paul Labre qui tâcha de sourire.

L'émotion le prenait.

Il ajouta pour la cacher :

— Tu ne devais pas être encore bien savante !

Suavita sanglotait.

Elle se leva soudain d'un mouvement violent et courut dans l'embrasure ou Paul avait déposé son fusil de chasse.

Elle le lui montra d'un geste raide et qui eût fait peur à toute une salle de théâtre.

— Eh bien ! fit Paul dont la voix s'altéra.

Elle mit le fusil en joue.

— On a tué quelqu'un ?... commença Paul.

Elle rejeta brusquement le fusil et croisa ses bras sur sa poitrine.

Puis, échevelée, tragique, elle revint vers Paul et lui toucha le bras.

— Moi ? fit-il au hasard.

Et il s'arrêta, ébahi, parce que les yeux de l'enfant répondaient oui.

— Est-ce la folie qui vient, la vraie folie ? balbutia-t-il avec un serrement de cœur.

Elle secoua son bras fortement, et son regard, aussi net qu'une parole, affirma :

— Non ! je ne suis pas folle !

Mais elle ne put aller au-delà, et ses belles petites mains se tordirent avec désespoir.

— Voyons, reprit Paul, qui avait de la sueur aux tempes. Calme-toi. Tu sais bien que nous nous comprenons toujours à la fin. Je n'ai pas été tué, est-ce moi qui ai tué?

La tête de Suavita tomba sur son sein.

— Oui? interrogea Paul.

Les beaux yeux humides de l'enfant répondirent affirmativement.

— Et tu crois cela, toi?...

Il n'acheva pas parce que les deux bras de Suavita se pendirent à son cou.

Par un mouvement plus rapide que la pensée, elle colla ses lèvres à celles de Paul.

Ses lèvres brûlaient.

Puis elle s'enfuit à l'autre bout de la chambre.

Paul resta tout tremblant sous le choc de ce baiser virginal et ardent.

Son premier pas le porta vers l'enfant qui frémissait loin de lui, mais il s'arrêta à la contempler si merveilleusement gracieuse et jolie.

On eût dit une étude de la Pudeur adolescente, échappée à la fantaisie d'un maître du pinceau.

Elle était fière, mais douce. Elle se repentait, mais par l'instinct seulement. Elle naissait femme, et il semblait qu'il y eut autour de son sourire farouche un reflet d'immaculée volupté.

En ce moment, peut-être, Paul entrevit le fond de son propre cœur.

Mais tout cela passa comme un éclair.

Suavita, par un geste admirable d'expression et de dignité, mit fin à cet épisode imprévu; puis, comme Paul fixait toujours sur elle son regard interrogateur, elle revint vers lui, tenant à la main un petit médaillon de cristal qui pendait à son cou.

La peur nous tient que le lecteur ne prenne ce petit médaillon pour un meuble de mélodrame, d'autant qu'il contenait une mèche des cheveux de feu madame la comtesse de Champmas.

Sans mépriser le génie des écrivains habiles qui se servent de pareils bijoux pour amener d'importantes péripéties, nous croyons n'avoir jamais abusé de « la croix de ma mère. »

Le lecteur peut compter sur nous.

Le médaillon était tout uniment un cadeau de la pauvre Thérèse : une demi-dévotion, une délicatesse tronquée : comme tous les actes de cette malheureuse femme.

Thérèse, qui gardait un culte fidèle, mais stérile, à la sainte, avait attaché au cou de sa fille cette relique, sans lui dire que les cheveux, coupés par elle-même, avaient appartenu à madame de Champmas.

Impossible de produire avec ce médaillon aucun effet capable d'attendrir, pendant cent représentations, Clampin, dit Pistolet, et les lettrés de sa force.

Suavita reprenait sa pantomime au point où elle avait été interrompue.

Si elle apportait le médaillon, c'était pour forcer Paul à prononcer le nom de Thérèse Soulas.

Ceci rentrait dans leurs façons de converser.

Paul, en effet, qui savait d'où venait le médaillon, nomma Thérèse Soulas. Suavita n'attendait que cela; elle montra de la main le fusil d'abord, puis Paul lui-même, et ce double geste fut si terriblement significatif que Paul s'écria :

— Thérèse est morte assassinée et on m'accuse de ce crime !

Suavita joignit les mains et les posa sur son cœur.

— Pas moi ! criait ce mouvement plein d'une confiante adoration.

Puis ses yeux supplièrent.

Puis encore, elle montra la porte.

— Fuir ! dit Paul avec indignation.

Elle s'agenouilla suppliante et prit sa main qu'elle porta jusqu'à sa bouche.

Paul restait pensif. Il songeait à cette réunion qu'il avait vue au château neuf Goret. Malgré lui et sans

avoir aucun motif pour cela, il reliait ces hommes au meurtre de Thérèse et à ce fait qu'il était lui-même accusé.

Mais sa raison se révolta bientôt contre ces capricieuses hypothèses.

C'était d'aujourd'hui seulement que ces hommes pouvaient le regarder comme un ennemi. Et, quant à Thérèse Soulas, quel ombrage cette pauvre femme pouvait-elle leur porter? Pour tuer, il faut haïr ou craindre.

— J'aimais Thérèse, dit-il enfin; je faisais mieux que l'aimer : j'avais pour elle de la reconnaissance. Ma mère est morte dans ses bras, et elle fut bien bonne pour vous, ma fille, au temps où je ne pouvais vous soigner.

Suavita répondit avec son regard profond et triste :

— J'ai prié pour elle et je l'ai pleurée.

— Mais, est-ce vrai? s'écria Paul, qui vous a dit cela? qui avez-vous vu?

Il sentit son bras serré, comme toujours, quand la fillette voulait marquer une de ses questions.

Il ne manquait guère de prendre garde à ce geste, qui était un de leurs plus sûrs moyens de s'entre-comprendre; mais, cette fois, une pensée subite l'emporta : il songea tout d'un coup aux gens qui disaient derrière lui dans le village :

— Il a encore le fusil !

Il songea à l'air que son domestique normand avait en lui demandant s'il n'était point monté ce jour-là à la Belle-Vue-du-Foux.

A la Belle-Vue-du-Foux ! La figure de ce sauvage braconnier qu'il avait aperçu un instant entre les branches lui revint.

Et le coup de feu entendu à la fin de sa conversation avec Ysole !

Et ce mot de sa vieille servante : — J'ai bien pensé que vous n'auriez point le cœur à l'appétit!

Pendant qu'il réfléchissait, Suavita dégagea son bras doucement et retourna vers la table où elle prit la plume de nouveau.

Paul ne faisait plus attention à elle.

Il se perdait en un dédale de pensées où nul fil ne pouvait le guider.

Suavita, encore une fois, mouilla sa plume d'encre. Sa main molle et indécise, comme celle d'un enfant qui ébauche son premier essai d'écriture, balbutia lentement sur le papier. Elle fit plusieurs tentatives et déchira plusieurs feuilles, mais enfin, elle bondit sur ses pieds et s'élança vers Paul en agitant le lambeau de papier qu'elle tenait à la main.

Paul le prit et lut avec peine, tracés en caractères mal formés ces deux seuls mots : « MON PÈRE. »

Il ne comprit point.

Il crut que la fillette l'appelait son père, et cela fit naître en lui une singulière émotion, où il y avait de la joie et du regret. Il tendit les bras à Suavita qui le repoussa avec colère.

Le regard de l'enfant transperçait sa pensée et devinait son erreur.

Ce ne furent plus ses yeux seuls, ce fut tout son être qui protesta, disant, criant en quelque sorte, tant la mimique fut véhémente :

— Pas vous ! pas vous !

— Tâche de t'expliquer, chérie, dit Paul. Voyons, essaye !

C'était difficile. Les signes, ici, ne suffisaient point. Les signes ne racontent pas, quand, au point de départ de la pantomime, il n'y a pas un fait acquis, servant de lien entre les deux intelligences.

Et il fallait ici raconter.

La pauvre fillette avait mis trop de temps à tracer ce mot : *Mon père,* qui était la réponse directe à la dernière interrogation de Paul : Qui vous a dit cela? qui avez-vous vu?

Paul avait été distrait depuis lors par d'autres pensées; il ne se souvenait plus de sa question.

Suavita essaya de raconter. Elle entreprit avec une fougue inouïe d'expliquer ce qui n'était pas ex-

plicable : l'entrée d'un étranger dans la maison, sa surprise, sa joie à la vue de son père, la douleur terrible qui lui avait brisé l'âme en apprenant que Paul était accusé du meurtre de Thérèse Soulas.... Je vous le dis : l'impossible !

Et pendant qu'elle s'efforçait, Paul, ébloui par la multiplicité de ses gestes intraduisibles, par l'éloquence de ses yeux, par la passion qui jaillissait hors d'elle, admirait cette transformation.

Tout renaissait chez Suavita, la vie, l'intelligence, la force, tout, excepté le pouvoir de parler.

Et encore il y avait un symptôme étrange.

Depuis le jour où Paul l'avait couchée pour la première fois sur le pauvre lit de sa mansarde, dans la rue de Jérusalem, Paul ne se souvenait point d'avoir jamais vu la fillette faire effort pour parler.

Et maintenant ces efforts se renouvelaient, se rapprochaient. Dans l'impatience, dans la douleur qu'elle avait de n'être point comprise, Suavita montrait sa bouche avec désespoir.

Il semblait qu'un lien allait se briser, une parole s'élancer...

Le domestique normand ouvrit la porte et dit :

— Il y a une dame qui attend dehors. Elle est venue à cheval.

Ce fut comme un souffle de tempête qui balaya la tendre émotion de Paul.

Suavita l'entoura de ses bras, et ses grands yeux si éloquents supplièrent :

— Ne va pas ! oh ! ne va pas, je t'en prie !

Il se dégagea doucement et sortit en disant :

— Attends-moi, je vais revenir.

Son cœur bondissait dans sa poitrine et le nom d'Ysole montait jusqu'à ses lèvres.

XX

BROKEN-HEART

Les Anglais disent : « Mourir d'un cœur brisé » *(broken-heart)* comme s'ils parlaient de la phthisie ou du typhus. Ils croient à l'amour mieux que nous, payens en fait de sentiment, qui expliquons tout par la rupture d'un anévrisme.

Suavita se laissa choir sur un siége.

Elle était si pâle qu'on eût dit une morte, une pauvre morte du *cœur-brisé*.

Elle ne savait pas le nom de sa rivale; jamais elle

ne l'avait vue; mais elle savait qu'elle avait une rivale :

Une rivale aimée.

Et elle savait que sa rivale était là.

Bien souvent, elle se l'était représentée, brillante et belle, trop belle, hélas! puisque Paul l'adorait.

Bien souvent aussi elle s'était demandé : Peut-elle l'aimer comme je l'aime?

C'était une âme douce et tendre; son amour avait la sainte ardeur d'une religion; elle vivait par cet amour comme les fleurs vivent de rayons et de rosée.

Cette transformation que Paul admirait naguère était son propre ouvrage. Rien qu'à l'aimer, rien qu'à le lui dire, Paul aurait eu le pouvoir de rompre le lien qui garrottait la pensée de Suavita. Elle était de celles qui ressuscitent sous la première caresse.

Elle resta longtemps immobile et comme écrasée sous le poids de son angoisse. Elle ne pleurait point, ses grands yeux éteints regardaient le vide.

Elle écoutait pourtant; et il semblait qu'elle eût peur d'entendre.

Un bruit de portes ouvertes et fermées vint de l'intérieur de la maison; Suavita tressaillit faiblement. Son regard se tourna vers la place occupée naguère par Paul, auprès d'elle.

Tout ce qu'un cœur d'enfant peut contenir de douleur naïve et profonde était dans ce regard.

Ses belles petites mains blanches se croisèrent sur ses genoux et sa tête s'inclina davantage, laissant pendre les boucles affaissées de ses doux cheveux.

Ses larmes jaillirent seulement quand un son de voix de femme, perçant les cloisons, rompit le silence qui régnait dans la chambre à coucher.

A la ruelle du lit de Paul, pendait un petit crucifix qui lui venait de sa mère.

Suavita quitta sa chaise d'un pas pénible et alla vers le lit où elle s'agenouilla.

Mais elle ne put pas prier.

Elle gagna lentement la porte par où Paul était sorti.

Au-delà de cette porte il y avait une antichambre, puis c'était le salon.

Les voix venaient du salon.

La voix de Paul et l'autre voix...

Paul était en effet dans le salon, debout, en face de mademoiselle Ysole de Champmas qui se tenait assise sur le canapé.

Il y avait deux lampes allumées sur la cheminée qui suffisaient à peine à éclairer cette grande pièce d'aspect sombre et meublée parcimonieusement; mais leurs rayons tombaient sur la fière beauté d'Ysole

qui semblait ressortir plus frappante de ce cadre et que Paul Labre couvrait d'un regard ébloui.

Où était la tendre émotion qui naguère lui faisait battre si doucement le cœur? Où était la pensée de sa pauvre petite Blondette?

Il contemplait Ysole; dans l'univers entier il n'y avait pour lui qu'Ysole.

Ysole avait les yeux baissés. La ligne hardie de ses sourcils se contractait.

— Monsieur le baron, dit-elle, je cherche mes paroles. Je sais ce que vous avez fait pour moi, et il me serait cruel de vous causer un chagrin désormais.

Paul comprenait, puisque son cœur oppressé lui faisait mal, mais il tentait un effort désespéré pour repousser la lumière.

Il pensait : elle se reproche d'être venue. Cette glaciale froideur est la revanche de sa fierté.

— Je suis venue, reprit mademoiselle de Champmas, comme si elle eût voulu répondre à ces mots qui n'avaient point été prononcés, parce que mon devoir était de venir. Je n'ai pas agi loyalement envers vous monsieur le baron. Je vous ai confessé la faute qui pèse sur ma vie, je vous ai avoué qu'il ne m'était pas permis de prétendre à la main d'un galant homme... Je vous prie de ne point m'interrom-

pre; j'ai de la peine à exprimer ma pensée... Mais je vous ai trompé en ajoutant que je pourrais vous aimer un jour à venir.

Paul Labre ouvrit la bouche; elle lui imposa silence d'un geste.

— Je vous ai trompé encore, poursuivit-elle, en vous cachant qu'un lien nouveau et actuel m'attachait à un autre que vous.

— Vous aimez ! s'écria Paul.

— Je ne sais si j'aime, répliqua Ysole d'un ton morne, et qu'importe cela? Il y a bien longtèmps, celui qui pervertit mon intelligence et mon cœur — l'homme vers qui je vous ai envoyé pour le tuer — entama la tranquillité de mon âme en m'apprenant que j'occupais une place, non pas usurpée, mais factice dans la maison de mon père. J'étais orgueilleuse, je devins ambitieuse. Ma perte fut de vouloir m'élever en dehors de cette famille où j'étais entrée par la charité d'une sainte. J'ignore pourquoi je vous dis ces choses qui ne vous regardent point. Il semble que j'aie besoin d'expliquer aux autres comme à moi-même les motifs de ma chute et d'expliquer aussi pourquoi le froid pardon de mon père ne m'a pas arrêtée sur la pente de ma profonde perdition.

— Mais vous n'êtes pas perdue ! s'écria Paul, plus respectueux en face de cette confession volontaire

qui lui semblait partir d'un grand cœur; Ysole... Mademoiselle... Votre repentir vous relève...

— Je ne me repens pas, interrompit-elle d'une voix sèche et brève qui sonna comme si elle fût tombée d'une bouche de marbre. J'aime et je respecte mon père; le séjour de sa maison me fait horreur. J'y entrai par l'aumône de l'épouse légitime, j'y reste par le pardon qui vient de la pitié. Je hais le pardon et l'aumône.

Elle prononça ces derniers mots avec une sourde énergie. Ses yeux brûlaient à travers la frange recourbée de ses cils.

Elle était miraculeusement belle.

Paul devenait ivre à la regarder.

— Je suis venue, reprit-elle, parce que j'ai appris aujourd'hui des choses qui vous concernent et que j'ignorais lors de notre première entrevue. Dans ma pensée, je ne devais plus vous revoir.

— Quoi ! balbutia Paul.

— Je souffre, dit-elle, épargnez-moi. J'ai eu compassion de votre jeunesse, de votre bravoure, de votre loyauté. J'éprouve pour vous un sentiment qui m'était inconnu : Je vous admire en ayant pitié de vous.

— Oh ! vous m'aimerez, mademoiselle... commença Paul.

— Jamais ! prononça-t-elle d'un accent ferme et calme.

Son geste impérieux défendit toute réplique.

Elle passa la main sur son front et poursuivit :

— Ceci n'est pas une conversation. Répondre me fatigue. Je suis venue pour parler, j'exige qu'on m'écoute.

Du doigt elle montra un siége à Paul, qui s'assit.

— J'ai un amant, dit-elle, comme si elle eût pris plaisir à tuer, par la brutalité des mots, la chevaleresque tendresse qu'elle avait inspirée. J'ai été la maîtresse d'un imposteur, et je ne sais pas si celui à qui j'appartiens est un honnête homme.

Paul se redressa :

— Assez, mademoiselle, murmura-t-il bien bas, tant il avait honte. Il n'est pas besoin de ces cruels mensonges pour me prouver le désir que vous avez de m'écarter de votre route.

Elle sourit tristement et lui prit la main qu'il retirait.

— Je ne veux pas que vous m'aimiez, dit-elle, c est vrai, mais je n'ai pas menti. L'homme dont je vous parle est mon maître et c'est ma haine qui m'a donnée à lui. Nous partageons la même haine, et quand il m'a dit : « Le baron d'Arcis vous aime « comme les chevaliers de l'ancien temps, allez vers

« lui, désignez-lui celui qu'il faut frapper, il frap-« pera, » je suis venue.

Cette fois Paul demeura muet.

Son sang avait froid dans ses veines.

— Et je vous ai dit : frappez ! poursuivit mademoiselle de Champmas dont la voix devenait plus morne à mesure qu'elle parlait. Vous avez agi selon votre nature qui est la générosité même; vous avez provoqué le prince au milieu même de la cour que rassemble autour de lui sa nouvelle imposture. En faisant cela, vous avez mis votre vie en danger, non pas par l'épée, mais par la loi : je ne veux pas de cela.

Je l'ai dit à celui qui m'avait envoyée vers vous. Il ne veut pas non plus, parce que vous lui êtes indifférent, et qu'il déteste votre adversaire.

Il m'a répondu : Retournez auprès de M. le baron d'Arcis et apprenez-lui que le locataire du château neuf Goret, celui qu'on appelle M. Nicolas, le prince, le fils de saint Louis, etc., et qui a beaucoup d'autres noms encore est l'assassin de Jean Labre.

— Mon frère ! s'écria Paul qui se leva droit sur ses pieds à cette révélation inopinée.

— Et, pour preuve de cette assertion, continua mademoiselle de Champmas sans s'animer, dites-lui (c'est toujours l'ennemi du prince qui parle), dites-

lui qu'on a tendu tout autour de lui des filets auxquels il n'eût point échappé sans l'avis que vous lui donnez. Nicolas avait eu vent des efforts que le baron d'Arcis fait pour trouver le meurtrier de son frère. Il se défend; je ne verrais pas de mal à cela, s'il ne me gênait. Nous nous sommes réconciliés aujourd'hui, c'est le bon moment de frapper. Voici son plan de défense : il a fait assassiner aujourd'hui même la femme Thérèse Soulas (ici la voix d'Ysole trembla légèrement) et le baron d'Arcis sera accusé de ce meurtre.

— On me l'a dit déjà! murmura Paul Labre, qui se mit à marcher lentement.

Il essayait d'établir un ordre dans ses idées, mais c'était en vain: sa pensée le fuyait.

En marchant, il répétait au-dedans de lui-même le nom de son frère, et le courroux appelé ne venait pas. Son cœur restait inerte comme son esprit. Il n'y avait qu'un point sensible dans tout son être, c'était son amour, obstiné, victorieux, mortel. Comme autrefois, la passion de se tuer lui vint, mais le courage lui manquait maintenant.

Elle était là, il la voyait, il était emporté vers elle par une irrésistible folie.

Ysole avait penché sa tête sur sa main.

Quand Paul, parvenu à l'autre bout de la chambre,

se retourna, heureux de l'envelopper une fois encore d'un regard avide et ardent, il s'arrêta.

C'était la pose favorite de Blondette qu'Ysole avait prise par hasard.

On ne peut dire que l'image de l'enfant passa devant les yeux de Paul; ce fut Ysole elle-même qui la lui rappela : elles se ressemblaient vaguement, comme il arrive presque toujours entre deux sœurs.

Depuis quelques secondes mademoiselle Ysole de Champmas se taisait; en ce moment, elle murmura :

— Thérèse Soulas! Je ne lui ai pas même dit, non, je ne lui ai pas dit une seule fois : je crois que vous êtes ma mère. S'il y a un Dieu, le châtiment doit être terrible pour celles qui n'ont pas de cœur.

Paul, appuyé à l'angle de la cheminée et séparé d'elle par toute la longueur de la salle, éleva ses mains jointes convulsivement et dit avec désespoir :

— Oh! je vous aime! Je vous aime comme un damné!

Sa voix parut éveiller mademoiselle de Champmas, qui se redressa à demi.

— Monsieur le baron, demanda-t-elle d'un accent indifférent, pourquoi cachiez-vous ma sœur chez vous? Je veux le savoir.

— Votre sœur ! répéta Paul dont l'esprit harassé ne cherchait même pas à comprendre.

— Voilà trois ans et plusieurs mois, reprit Ysole, que vous avez chez vous Suavita de Champmas.

Les yeux seuls de Paul Labre exprimèrent son étonnement.

— Je l'ai bien cherchée, poursuivit Ysole parlant pour elle-même, mais voilà longtemps que je ne la cherchais plus. Je l'ai bien aimée, mais je n'aime plus rien. Si je vous parle d'elle, c'est que l'homme qui veut vous perdre vous a dénoncé ce soir même au général, disant : le baron d'Arcis a tué Thérèse Soulas, parce que Thérèse Soulas avait découvert le rapt commis par lui sur la personne de la plus jeune des demoiselles de Champmas.

— Thérèse connaissait-elle votre sœur ? demanda Paul.

Et avant qu'Ysole pût répondre, il ajouta :

— Depuis ces trois ans et ces quelques mois, Thérèse voyait l'enfant tous les jours. C'est Thérèse qui me disait sans cesse : N'ouvrez votre maison à personne ! Ceux qui ont intérêt à faire disparaître cette pauvre enfant doivent la chercher. Veillez sur elle, puisque vous l'avez sauvée !

— On avait donc voulu l'assassiner ? demanda Ysole à voix basse.

Paul fit en quelques paroles le récit de ce qui s'était passé sous la pointe de la Cité, cette nuit où il avait résolu d'en finir avec la vie.

Ysole l'écouta d'un air distrait.

— J'avais dit une fois à Thérèse, pensa-t-elle, tout haut : « Si ma sœur revenait, je serais chassée. » Thérèse m'aimait trop ! Cette parole l'a perdue.

Elle se leva.

— J'ai fait ce que je devais ici, prononça-t-elle avec ce calme étrange qui ne l'avait pas une seule fois abandonnée. Adieu.

Paul s'élança entre elle et la porte et se mit à genoux.

— Quoi ! fit-elle, d'un ton où l'indignation, cette fois, perçait : après tout ce que je vous ai dit !

— Est-ce que je vous crois ! s'écria Paul en lui saisissant les deux mains; est-ce que je ne vois pas ce qu'il y a en vous de noblesse et de fierté !

Elle sourit avec une amertume si poignante que Paul recula.

— J'aurais été bonne fille chez ma mère, dit-elle, raillant douloureusement; j'aurais écouté sa pauvre histoire en pleurant et je me serais défiée de ceux qui flattent les jeunes filles. Chez mon père, j'ai été mauvaise, parce qu'une voix m'y disait : Tu viens

de loin et d'en bas. Je retourne d'où je suis venue, mais plus loin... et plus bas !

Elle fit un pas ; Paul se traîna sur ses genoux.

— Restez ! supplia-t-il d'une voix qui râlait dans sa gorge. Est-ce que vous espérez me fuir ? Où vous irez, j'irai...

— Vous ! dit-elle.

Il y avait dans ce seul mot tout un horrible désespoir.

Paul se tordait les mains et se roulait à ses pieds.

— Restez, dit-il encore, laissant parler son délire. Je comprends votre mère et je la remercie de m'avoir fait passer pour criminel. Il faut penser à vous seulement, et il ne faut aimer que vous ! L'enfant ira chez son père, et Dieu sait qu'elle rentrera pure comme les anges dans la maison d'un honnête homme ! Vous, Ysole, vous la plus belle, la seule belle, l'adorée, qui donc oserait murmurer la centième partie de ce que vous avez dit tout haut ? Je suis brave : ce sont vos paroles ; entre vous et l'outrage, il y aura mon cœur : ceci, au dehors ; au dedans, votre maison sera un temple, le sanctuaire où je vous aimerai, prosterné ! Ysole ! je sens que Dieu me dit de vous idolâtrer ainsi ; votre salut et le mien sont dans cet amour qui m'enivre, qui me rend mes espoirs de la terre et du ciel ! Soyez à moi, Ysole

soyez ma femme... Oh! bien aimée! il y a des larmes dans vos yeux. Ayez pitié! ayez pitié!

Il baisait le bas de sa robe en pleurant.

Ysole l'avait écouté, glacée d'abord, puis un soupir avait gonflé les belles lignes de sa poitrine. Quand il se tut, affaissé sur lui-même et pantelant, les paupières d'Ysole étaient, en effet, humides.

Deux larmes roulèrent lentement sur l'admirable pâleur de sa joue.

Elle se pencha jusqu'à lui et de ses lèvres froides elle lui effleura le front en murmurant :

— Jamais!

Au moment même où Paul Labre recevait ce douloureux baiser, il tressaillait à l'accent d'une voix qui lui était inconnue, et qui dit en un cri d'angoisse déchirante :

— C'est Ysole! c'est ma sœur!

La porte qui conduisait à la chambre de Paul venait de s'ouvrir.

C'était Suavita qui *parlait*.

Derrière elle, la tête grave et triste du général comte de Champmas se montra.

XXI

LE DERNIER MOT D'YSOLE

Il n'est pas besoin d'expliquer désormais le sens des deux mots : « Mon père, » tracés avec tant d'efforts par la pauvre muette pendant son entretien avec Paul.

Elle avait voulu dire à Paul : « J'ai vu mon père. »

Elle l'avait voulu malgré la défense expresse du général.

Suavita serait morte pour son père; pour Paul, elle eût donné bien plus que sa vie.

C'était un grand et profond amour, une de ces passions instinctives qui semblent marquées par le sort. Pour celles qui aiment ainsi, rien n'existe en dehors de l'homme aimé.

Elles vivent par lui, elles meurent en lui.

Le général avait pénétré dans la maison de Paul Labre non point en corrompant les domestiques, mais en se servant de l'effroi causé par le meurtre de Thérèse Soulas. Les « gens de Paris » avaient pris la peine de propager la nouvelle de ce meurtre dans tous les environs, et, bien entendu, ils avaient dirigé les soupçons vers le baron d'Arcis, qui devait payer la loi.

Le général, profitant du trouble excité par cette accusation, rapidement propagée, avait pesé de tout le poids de son nom et de son âge sur le valet normand et la servante.

Là-bas, on n'a pas confiance : telle est la règle. Défiance et Normandie riment sans en avoir l'air. Les imputations les plus absurdes, dirigées contre le plus saint des hommes ne passent jamais, dans ces campagnes prudentes, sans trouver des personnes de foi pour y croire.

Le général, lui, n'y croyait pas, nous le savons. Dans sa droite conscience quelque chose se révoltait contre les assertions de la lettre anonyme, reçue si

à propos et dont le rédacteur semblait si minutieusement versé dans tous les détails de cette sombre affaire.

Le général avait mis en usage l'épouvante des domestiques de Paul comme on emploie un moyen extrême. Il en avait le droit, puisqu'il s'agissait pour lui de retrouver sa fille.

Nous avons vu que le valet et la servante avaient obéi à ses injonctions en laissant croire à Paul Labre que personne n'était venu en son absence.

Une fois introduit dans la maison, le général avait commencé et poursuivi son enquête privée avec résolution et sang-froid. Les domestiques n'avaient pu lui cacher longtemps la présence de Suavita, qui l'avait reconnu tout de suite et s'était pâmée de joie dans ses bras.

Au premier moment, au jet de flamme qui avait illuminé les yeux de l'enfant, quand il avait prononcé le nom de Paul, le général se sentit le cœur serré. Il crut, à tout le moins, à une partie des accusations de la lettre anonyme; mais il y a dans l'innocence du cœur, encore plus que dans la virginité du corps, un éclat qui témoigne hautement et qui éblouit comme l'évidence.

Suavita, cette pure enfant, ne pouvait défendre Paul Labre qu'elle ne savait pas encore accusé; mais

la limpidité immaculée de son regard valait tous les plaidoyers du monde.

Ce jeune, ce doux regard parla, quand elle connut l'accusation portée contre son ami.

Ce fut une scène étrange et qui serait curieuse à raconter que l'interrogatoire de Blondette, heureuse d'abord entre les bras de son père retrouvé, puis indignée et révoltée, puis hautaine et dédaignant presque de répondre aux questions qui lui semblaient offenser Paul.

Bien que le général ne fût point, comme ce dernier, habitué à traduire les signes de la fillette, il y avait dans ses grands yeux une éloquence tellement irrésistible, une si vive expression dans ses gestes, que cette explication muette avait fait déjà tomber bien des doutes.

Après une heure de pantomime, entrecoupée de colères et de caresses, le général sut une grande partie de ce qu'il voulait savoir.

Blondette, en quelque sorte, lui raconta son histoire.

Le comte de Champmas vit successivement, dans ce récit figuré, sa chère petite fille bâillonnée, empaquetée, lancée à l'eau d'un endroit fort élevé, gelée par le froid, paralysée par la terreur, sauvée, réchauffée, soignée...

Les yeux de Suavita ajoutaient ici : Par un ange !

Le général vit encore l'enfant couchée sur ce lit étranger : une pauvre petite morte qui renaissait, mais privée de la raison et n'ayant plus de paroles pour dire au moins le nom de sa famille.

Ceci le frappa, car il se demandait déjà comment Paul Labre, son voisin, n'avait point couronné le bienfait en lui rendant sa fille.

Paul Labre n'avait pu parler, puisqu'il ne savait pas.

A la fin de l'entrevue, bien des choses pourtant restaient inexplicables.

Ce fut le général qui, au retour de Paul, envoya Suavita près de lui.

Il avait droit de savoir. Il épia, il étudia ce tête-à-tête qui lui montra à nu le cœur de sa fille : son bien unique désormais et la dernière joie de sa vie.

Il étudia et il épia cet autre tête-à-tête, si différent du premier qui avait lieu au salon, entre Ysole et Paul Labre.

C'était encore sa fille, cette créature si belle et si terriblement condamnée : il avait droit de savoir.

Au moment où il entrait au salon derrière Suavita, il savait tout, jusqu'au rôle douteux joué par cette infortunée femme, Thérèse Soulas.

Suavita avait épié aussi, bien qu'elle n'eût pas droit.

Elle s'était laissée souffrir longtemps dans la chambre à coucher; elle était si doucement esclave! Mais, à la fin, l'écho de ces deux voix émues lui avait monté au cerveau : elle était devenue folle.

Malgré elle, sa main tremblante avait ouvert la porte de la chambre à coucher.

L'antichambre n'était pas éclairée, et son père, qui n'avait pas quitté ce poste depuis le commencement de l'entrevue, s'était rangé pour lui donner passage.

Le pas de Suavita était pénible et bien chancelant, tandis qu'elle gagnait la porte du salon.

Paul parlait. Hélas! Jamais Suavita ne l'avait entendu parler ainsi.

Sa voix était changée, il semblait que ce fût une autre voix.

Suavita écoutait avec une navrante angoisse ces paroles passionnées, inconnues, dont chacune lui perçait le cœur comme un coup de poignard.

Elle se sentit mourir.

Et, avant de tomber, elle voulut voir — voir en face — sa rivale heureuse et détestée.

La chaîne qui la faisait muette se brisa au choc de sa douleur indicible; elle parla, — mais elle tomba foudroyée.

Paul, stupéfait, et Ysole qui ne voyait point encore son père, s'élancèrent en même temps pour la relever.

Ysole recula devant le visage sévère du général.

Paul seul approcha.

Le général ne le repoussa point, mais il releva Suavita sans lui.

Et quand il l'eut entre ses bras, il regarda Ysole et montra de son doigt tendu la porte de sortie.

Le rouge monta au front de Paul, Ysole lui dit :

— Je vous défends de parler pour moi.

Puis elle resta un instant les yeux fixés sur le comte de Champmas.

Il n'y avait dans ce regard ni humilité, ni forfanterie.

— Monsieur, dit-elle, je suis votre fille, et je vous respecte; je vous aimais davantage avant le mal que je vous ai fait sans le vouloir. J'aime cette enfant dont j'ai été le malheur et je lui rends son héritage. Ne soyez pas impitoyable envers moi; ma mère est morte misérablement et je vis comme elle est morte. Ce n'est pas ma mère qui alla vous chercher dans votre château, c'est vous qui vintes la prendre dans sa chaumière. Moi, je n'avais pas demandé ce nom de Champmas que je vous rends; je n'avais pas sol-

licité, dans votre maison noble, la place que je n'y ai point su tenir.

Avant de savoir, monsieur, que Thérèse était ma mère, je l'ai entendue plus d'une fois qui se disait à elle-même : « Il ne faut point toucher à la famille. » J'ai été bien longtemps à la comprendre; quand je l'ai comprise, j'ai trouvé avec étonnement la même pensée en moi. Toucher à l'arche porte malheur; vous y avez touché, je suis punie. Il y a eu mensonge écrit sur le livre où tout doit être vérité : vous êtes puni. Dieu a pardonné seulement à celle qui fut complice saintement, sans intérêt et au prix d'un sacrifice. Dieu a pardonné à ma mère.

Elle s'arrêta. Le général avait déposé Suavita sur le canapé.

Paul Labre restait fasciné devant Ysole qui reprit :

— Monsieur, vous ne me chasserez point; il n'est pas besoin : je vais m'exiler moi-même. Monsieur, souvenez-vous que sans vous j'aurais connu ma mère. La maison de l'honneur elle-même ne vaut rien pour les filles qui n'ont pas de mère. Je ne vous maudis pas. Adieu !

— Aidez-moi, prononça tout bas le comte de Champmas.

Il montrait Suavita.

Ysole s'agenouilla près du divan et fit respirer à sa sœur son flacon de sels.

— Voulez-vous me permettre de l'embrasser avant qu'elle s'éveille? dit-elle de cette voix profonde et douce qui remuait le cœur de Paul Labre dans ses fibres les mieux cachées.

Le général fit un signe affirmatif.

Ysole baisa les deux joues de Suavita.

— Qu'elle soit heureuse! murmura-t-elle; qu'elle soit aimée et qu'elle aime!

Ces mots s'exhalèrent de sa bouche, pieux comme une prière.

Paul appuya ses deux mains contre sa poitrine.

— Elle a respiré, dit Ysole, qui mit sur le front de l'enfant un troisième baiser.

Elle se releva et ajouta en regardant de nouveau son père tête levée :

— Monsieur, quoique je ne sois pas coupable envers vous, je vous demande pardon. Madame la comtesse de Clare, qui m'a perdue, n'était pas la parente de Thérèse Soulas, mais bien celle du général comte de Champmas.

Un rouge de sang remplaça la pâleur qui couvrait les joues du général.

— Et ce fut sous le prétexte de vous sauver, monsieur, continua Ysole, que le faux Louis de Bourbon,

votre complice, entra dans cette maison du quai des Orfèvres, d'où vos deux filles sortirent, l'une avec un bâillon sur la bouche, l'autre avec un poison dans le cœur.

Elle fit un pas vers le général.

— Monsieur, acheva-t-elle, j'ai dit. Accordez-moi votre pardon et donnez-moi le baiser d'adieu. Vous ne me reverrez jamais.

Le général hésita, puis ses deux bras s'ouvrirent.

Il la tint un instant serrée contre sa poitrine.

Ce fut elle qui se dégagea.

— Elle va s'éveiller, dit-elle en montrant Suavita. Pourquoi ne pas lui dire qu'elle a fait un rêve cruel? Adieu.

Elle se dirigea vers la porte d'un pas ferme, et comme Paul faisait un mouvement pour la rejoindre, elle lui dit :

— Je vous défends de me suivre.

Le général, en même temps, saisit le bras de Paul.

— Restez ! ordonna-t-il.

Avant de passer le seuil, Ysole se retourna.

Elle avait aux lèvres son éblouissant sourire.

Paul fléchit les genoux.

— Un rêve ! répéta Ysole. Mon père, vous n'avez qu'une fille qui va bientôt vous sourire; Suavita n'a jamais eu de sœur. Il n'y a qu'une Champmas,

M. Paul Labre, qui vous doit la vie et à qui vous devez le bonheur.

La porte retomba sur elle.

Suavita s'éveilla, disant :

— Paul ! oh ! comme je demandais à Dieu de pouvoir prononcer un jour votre nom.

Ysole de Champmas ne rentra même pas au château de son père. Sa destinée était accomplie : elle avait choisi la voie du désespoir.

Le lecteur a deviné le nom de l'homme qui avait complété sa perte.

Cet homme a joué dans notre drame actuel un rôle en apparence secondaire, quoiqu'il en tînt tous les fils dans sa main et qu'il en préparât dès longtemps en silence le dénoûment inattendu.

C'était le bandit Toulonnais-l'Amitié, l'Ajax des Habits-Noirs : M. Lecoq de La Perrière, ce terrible don Juan qui détestait les femmes et qui les prenait par le dédain.

Toute femme, entre ses mains, était un instrument ou une arme. Il avait juré la perte de son associé et complice le faux prince, fils de Louis XVII, parce que l'influence de celui-ci menaçait la sienne. Il s'empara d'Ysole, qui avait une injure à venger, tout exprès pour lancer Paul Labre contre l'ennemi commun.

Ce fut une liaison bizarre. Lecoq n'aimait pas Ysole qui le haïssait d'instinct. Il y eut une heure où elle l'admira dans sa perversité; elle se vendit pour acheter cette intelligence, organisée pour le mal, qui tuait sans rémission, comme un poignard empoisonné.

Suavita dormait, couchée sur le canapé du salon.

Les premières lueurs de l'aube se montrèrent aux fenêtres. Le général comte de Champmas et Paul Labre étaient assis auprès de la table, causant tout bas.

Ils avaient veillé toute la nuit ensemble.

— Monsieur le baron, dit le général, votre père était mon ami et mon compagnon d'armes; vous avez sauvé ma fille, je suis la cause innocente de la mort de votre frère, puisque le coup qui l'a frappé m'était destiné. Je connais la main qui vous attaque : on ne se bat pas contre de pareils adversaires. Vous ne vous battrez pas.

— Je ne me battrai pas, monsieur le comte, répliqua Paul, je punirai, et ensuite tout sera fini pour moi, car ma vie est brisée.

Le général lui tendit la main.

— J'aurais été votre témoin dans un duel, monsieur le baron, dit-il encore. Quoi que vous jugiez convenable de faire aujourd'hui, je vous accompagnerai et je vous servirai.

XXII

A BAS CHAMOISEAU !

La Ferté-Macé est une ville de cinq à six mille âmes, chef-lieu de canton, fabriquant des coutils, des cotonnades, du trois-six, des tabatières et des casse-noisettes en buis.

Tout le monde y est riche.

Pour ceux qui aiment à faire longue et plantureuse ripaille, ses auberges sont célèbres à vingt lieues à la ronde.

Les filles y sont jolies et les gars avisés, bien qu'ils

se disent, entre sexes différents à l'heure du berger : « Je t'éaîme » en pur normand normandant.

M. Badoît, le digne homme, dont nous ne parlons pas souvent parce qu'il ne fait pas grand'chose, avait pris ses quartiers à l'hôtel du Cygne de la Croix et faisait honneur à la table d'hôtes : il jouissait du sincère appétit qui est le fruit d'une bonne conscience.

Sans vouloir en rien nuire aux personnes honorables qui pratiquent la *détection* privée après avoir pris leurs degrés à la grande vénerie de la préfecture de police, nous engageons tous ceux qui ont une aiguille à chercher dans une charretée de foin à mettre des lunettes sur leur propre nez pour faire eux-mêmes leur besogne.

Ce genre de chasse est métier d'artiste, après tout; il exige une somme considérable d'initiative, une grande spontanéité et quelque vocation à *couper* dans les sentiers téméraires : toutes choses que les habitudes administratives émoussent ou tuent.

Les boutiques mystérieuses où ces chercheurs non brevetés, plus nombreux à Paris qu'on ne pense, vendent leur sorcellerie, sont pour nous aussi fantastiques que la caverne capitonnée où madame Oracle, assistée de son diplômé, distribue des consultations somnambuliques.

Du haut des cieux, en vérité, les charlatans du moyen-âge doivent rire en voyant les atroces plaisanteries qui remplacent leurs naïvetés, mises au rebut!

S'il vous faut absolument quelqu'un, prenez un chien libre, un animal sauvage, Clampin, dit Pistolet, par exemple, pourvu qu'il ne soit pas encore parvenu à se ranger.

M. Badoit était rangé, archi-rangé. Il cherchait avec mesure et méthode, selon la règle qui est de ne point trouver.

M. Badoit avait néanmoins sur ses collègues un grand avantage : il admirait Pistolet. C'était beaucoup. D'ordinaire, tous les savants qui n'ont pas inventé la vapeur, la nient.

Quand Pistolet arriva à l'auberge du Cygne de la Croix avec son protégé Vincent Goret, qui lui avait servi d'écuyer et de guide, il ne produisit pas un énorme effet sur les gros marchands de toile. On lui trouva méchante mine de *voyou*, et c'était justice. Il n'en dina pas moins loyalement, prenant ses aises ici comme partout, et trouvant même occasion de faire quelques allusions à la haute vie qu'il avait menée dans l'intimité de Bobino, l'un des premiers théâtres de la capitale.

Aux questions de Badoit, il se bornait à répondre :

— J'ai retrouvé Mèche, toujours agréable et fidèle, au milieu des sociétés hupées dont elle est désormais l'ornement. Ça a été pour nous le signal du bonheur. On va causer dans le particulier après dîner. Tout est enlevé, et j'en apporte un échantillon dans la personne du petit bêtas, ici présent, qu'est le plus joli de l'histoire !

M. Badoit, impatient, voulait quitter la table; mais Pistolet, approuvé en ceci par Vincent Goret, ne fit pas grâce d'un seul plat.

— Voilà ! dit-il enfin en buvant la dernière goutte de son gloria. Montons chez vous, patron, pour y déposer le baucroche, qui vaut je ne sais plus combien de mille millions. Il est trop mal tenu pour le mener à la gendarmerie.

— A la gendarmerie ! répéta Badoit étonné.

— On vous dit que ça s'avance vers le dénoûment, repartit le gamin. Ça finira par la scène du duel, où le traître a placé un affidé avec une carabine chargée, dans les halliers du ravin de la montagne, pleins de ronces et d'épines, pour démolir M. Paul Labre, censé, en feignant que ça soit les hasards d'un combat singulier.

— Monsieur le baron se bat en duel ! s'écria l'ancien inspecteur.

— Ne m'en parlez pas ! faut que ça gêne le travail

les gens comme lui, vous savez bien, toujours dans les jambes et à la traverse. Les Habits-Noirs sont les témoins de l'assassin de son frère, comme de juste. Ça fera tout de même un crâne tableau. Vous ai-je dit qu'ils avaient fait passer le goût du pain à maman Soulas?

Badoît pâlit et murmura :

— Madame Thérèse est morte!

— Pauvre Minet! dit le gamin. Mou, mou, mou... Avait-elle une voix douce pour son âge, c'te femme-là! Je sentais qu'on allait la victimer, mais je croyais avoir le temps... Ah! patron! ça marche vite!

— Toi, s'interrompit-il en s'adressant à Vincent qu'il venait de pousser dans la chambre de l'ancien inspecteur, couche-toi par terre et dors; si tu bouges, une trempée! Quand tu auras hérité de ta maman, on te parlera avec plus de politesse pour ton argent, si tu en es prodigue.

Il passa son bras sous celui de M. Badoît et poursuivit en redescendant l'escalier :

— Ce n'est pas un vain songe, patron, c'est pour la maman de cet animal-là que toute la clique et reclique des Fera-t-il-Jour-demain empoisonne le pays. Elle a de quoi acheter Paris et la banlieue avec la moitié de ses économies... Attention, je commence : Primo, d'abord, c'est M. Labre qui doit

payer la loi pour la chose que maman Soulas a été assassinée...

A dater de cet instant, l'ancien inspecteur n'interrompit plus. Pistolet lui raconta à sa manière, mais avec une lucidité parfaite, tout ce qu'il avait vu, tout ce qu'il avait deviné, tout ce qu'il avait surpris.

M. Badoît perdait plante littéralement dans cet océan d'intrigues. Il était de Paris; il avait juste la somme d'imagination qui distingue le pur indigène des bas quartiers parisiens : le vrai provincial de Paris.

Le côté excentrique et campagnard de l'histoire lui parut invraisemblable comme une féerie. Les Habits-Noirs étaient des malfaiteurs *sérieux*. A son sens, ils ne pouvaient user les immenses ressources de leur association à de pareilles folies.

— Patron, lui dit le gamin, vous êtes un homme de bonnes mœurs et juste ce qu'il faut pour réussir dans l'administration; mais vous n'avez pas voyagé, ça vous déforme. En Esquimotie, j'ai trouvé un mari qui m'a donné un petit verre d'eau-de-vie de baleine, deux pipes de tabac, une oreille d'ours et un bonnet de nuit en arêtes de poisson pour que j'accorde mes faveurs à sa dame; son honneur en dépendait. Chaque pays, chaque toquade. Les Habits-

Noirs ont mis leur mécanique à la portée de la localité. Rue Saint-Denis, chez nous, ils auraient changé le Louis XVII en milord anglais, voilà tout. Quant aux milliasses de la bonne femme à barbe, garantis première qualité, tout laine !

On arrivait à la porte de cet édifice qui porte, sous le drapeau tricolore, dans toute les petites villes, la solennelle légende : Gendarmerie départementale.

Pistolet était d'opinion qu'on se servît, pour mettre la force armée en mouvement, de la simple déclaration du meurtre commis sur la personne de Thérèse Soulas.

Il se trouva que l'autorité, déjà informée, avait fait le nécessaire.

La tête de M. Badoit n'était ni assez large, ni assez forte, pour contenir tout ce que lui avait dit le gamin. Il parla, en un moment où celui-ci faisait de la diplomatie avec le brigadier.

Il parla de M. Nicolas, des gens de Paris, de la conspiration et des étranges batteries dirigées contre le coffre-fort de la Goret.

La prudence des sénateurs de La Ferté-Macé n'avait pas été mise à une pareille épreuve depuis la fondation de la ville.

Il y eut conseil, et, dès l'abord, M. Badoit fut en butte à de violents soupçons. La tournure de son

aide-de-camp Pistolet ne contribua pas peu à ce résultat.

Après une délibération longue et un peu confuse, le juge de paix, le commissaire de police et le dernier gendarme disponible, commandé par le brigadier, durent prendre la route de Mortefontaine, pour arrêter le baron d'Arcis, contre qui s'élevaient des préventions formidables, et ramener probablement en fourgon cet officieux M. Badoît, avec son aide, porteur d'une si méchante mine.

Tel était l'avis général, parmi les représentants de l'autorité, à La Ferté-Macé.

Les magistrats partirent en charrette, les deux gendarmes allèrent à cheval, ainsi que M. Badoît et Pistolet, qu'on gardait positivement à vue.

Vincent Goret fut laissé à l'hôtel.

Il pouvait être quatre heures du matin, quand la caravane se mit en marche.

M. Badoît était agité de fâcheux pressentiments. Il n'y a pas au monde, auprès des petits fonctionnaires, une plus mauvaise recommandation que le titre d'ancien agent. On ne quitte pas cette place, si misérable qu'elle puisse paraître, sans y être forcé.

Jusqu'à plus ample informé, un ancien agent est pour tous ceux qui s'y connaissent un agent destitué.

Ajoutez à cela l'antagonisme des fonctionnaires de province contre les bureaux de Paris et vous comprendrez la mélancolie de ce malheureux Badoît, combattant seul et sans secours en pays ennemi.

Il voulut causer avec Pistolet, Pistolet lui tourna le dos en disant :

— Patron, tout le monde ne peut pas inventer la poudre. L'atout vous manque, quoi ! Dans ces cas-là, faut pas jouer de son jeu. Boudez.

Et il poussa son bidet de façon à se mettre sur la même ligne que le grand cheval du brigadier.

— Il y a du temps assez que je connais le nom de Chamoiseau, commença-t-il d'un ton insinuant. Je ne m'attendais pas à avoir l'avantage de faire la connaissance du militaire qui le porte avec honneur.

Dans la cour de la gendarmerie, Pistolet avait entendu qu'on appelait le brigadier : M. Chamoiseau.

Celui-ci répondit :

— Le bavardage est un inconvénient dans mon grade. Filez à gauche !

Pistolet murmura :

— Parler n'est pas bavarder et le temps approche où vous en occuperez un plus haut, de grade, s'il y a une justice dans le gouvernement.

Le brigadier se tint plus droit sur son cheval.

— On vous observe de filer en douceur, dit-il gra-

vement; nous n'avons ni la même âge, ni la même tenue, ni la même position dans la société.

Le gamin se dit :

— Ça serait drôle de passer la jambe au gendarme. Heureusement je suis dans la cavalerie.

Soulagé par cette réflexion, il reprit avec humilité.

— Vous êtes grand et je suis petit, ça, c'est vrai, brigadier; mais n'empêche que j'ai fait partie comme vous de l'armée française. A la suite d'importants voyages autour du monde, entrepris pour me ranger en perfectionnant mon éducation et la langue maternelle, j'ai servi zéphir en Alger, tel que vous me voyez.

Le brigadier resta un instant silencieux, puis il laissa tomber ces méprisantes paroles :

— Le gendarme est le choix du militaire, les compagnies de discipline en est l'écume. Je vous réitère de filer au large et de plus en plus péremptoirement.

La patience n'était pas le fort de Pistolet. Il interrogeait déjà sa téméraire imaginative pour savoir comment on pourrait bien se passer des gendarmes et de l'autorité de La Ferté-Macé qui, évidemment, étaient mal disposés, lorsqu'il eut l'idée de jeter ce dernier mot :

— On en fréquente de plus huppés que vous, brigadier, nourrissant des rapports avec l'administration centrale, d'où se répandent sur toute l'étendue de la patrie les avancements, faveurs et gratifications. On n'avait qu'un but, c'était de savoir pourquoi le nommé Louveau, dit Troubadour, a le bras gauche décoré de cette devise : A bas Chamoiseau !

Le brigadier avait écouté les premiers mots avec une superbe indifférence; mais au nom de Louveau, dit Troubadour, il tressaillit comme si sa selle d'ordonnance se fût hérissée d'aiguilles.

Tant il est vrai que les cœurs les plus hautement cuirassés contre l'émotion ont leur endroit sensible.

Pistolet voyait tout. Le mouvement du brave homme n'avait pu lui échapper. Il se hâta d'ajouter en faisant demi-tour à gauche :

— Conséquemment, puisque ma conversation a le don de vous déplaire, à l'avantage.

— Jeune homme, dit le brigadier d'un ton radouci, faites-moi l'amitié de rester. J'ai à vous interroger. J'ai connu ce Louveau dans les temps. Etes-vous camarades ensemble?

La loyauté de la gendarmerie est proverbiale, mais il n'y a point de guerre possible sans stratagème. Le brigadier tendait ici un piége.

Pistolet répliqua ingénûment :

— A peu près comme le loup est le camarade de l'agneau dans *les Fables de Lafontaine,* qu'est une pièce de Bobino, représentée avec succès en 34.

— Où avez-vous vu le particulier, jeune homme?

— Ici, dans le pays, où j'ai passé l'inspection de ses bras, tatoués du haut en bas, pendant qu'il dormait, en patache.

— Y a-t-il longtemps?

— C'était hier... six ou huit heures avant la chose que la veuve Thérèse Soulas a été victimée à la Belle-Vue-du-Foux.

Certes, Pistolet avait mauvaise mine, mais son style élevé allait au cœur du brigadier.

La gendarmerie est folle du beau langage.

— Jeune homme, dit Chamoiseau, qui ralentit le pas de son coursier, si le zéphir n'a pas de conduite, c'est la faute à sa jeunesse orageuse. On en cite des traits de bravoure dans tous les journaux. Vous m'inspirez de l'intérêt, malgré votre dégaine qui laisse trop à désirer.

— Ah! fit Pistolet, à qui le dites-vous? Ma cassure élégante a fait mon malheur. Je la dois à la fréquentation des jeunes artistes dramatiques à la mode dans Paris. Est-ce que vous ne seriez pas partisan de contre-pincer Louveau, dit Troubadour, brigadier?

Le ton de celui-ci devint tout à fait amical.

— Si vous m'en communiquez l'occasion, jeunesse, répliqua-t-il en baissant la voix, je vous ferai la politesse d'un déjeuner bourgeois à l'auberge.

— Tope ! s'écria le gamin.

A dater de ce moment, Chamoiseau et lui furent une paire d'amis.

Chamoiseau expliqua comme quoi le Troubadour lui avait déjà passé deux fois par les mains.

— A la troisième, on fera une croix, conclut-il, et j'aurai l'honneur qu'il ne s'écrira plus sur le corps d'autres invectives contre ma personne. Je l'ai déjà flanqué à Brest et à Toulon : reste Rochefort ou la guillotine. C'est des jeux de la destinée qui divertissent le gendarme, sans prouver qu'il a un mauvais cœur.

Quand les premières lueurs du jour se montrèrent, Pistolet et son brigadier chevauchaient à plus de cent pas en avant de la caravane.

Le brigadier était incapable de trahir les secrets de l'autorité, mais Clampin l'avait vidé comme une noix de coco.

Il savait que le faux prince avait pris les devants avec résolution et habileté, qu'on avait pour lui beaucoup de respect dans le petit monde officiel de La Ferté-Macé et qu'il était en outre protégé par des instructions venues de Paris.

Clampin savait de plus, qu'au contraire, toutes les autorités normandes regardaient déjà la culpabilité de Paul Labre comme probable.

Au moment où on arrivait en vue de Mortefontaine, cinq heures sonnaient à la petite église.

Pistolet quitta son compagnon en disant :

— Brigadier, je suis de votre avis. C'est des comptes à dormir debout qu'on fait sur les Habits-Noirs, et M. Nicolas est un honnête propriétaire, mais Louveau, dit Troubadour, par exemple...

— Celui-là, c'est mon affaire, jeune homme !

— Brigadier, dans trois-quarts d'heure, à la lisière du taillis qui est à droite de la Belle-Vue-du-Foux, — ouvrez l'œil !

Pistolet rejoignit le gros de la caravane et toucha le bras de M. Badoit en murmurant :

— Vous, patron, c'est de ne rien faire. Vous entendez : rien, rien, rien !

La gaule qu'il tenait à la main souffleta les oreilles de son bidet, et il partit au grand galop.

Dix minutes après, il sonnait à la porte du château neuf Goret et exigeait impérieusement d'être introduit auprès de M. Lecoq de la Perrière.

En entrant dans la chambre de ce dernier il dit :

— Maître, je ne veux pas que vous m'interrogiez. Ce que je vais vous apprendre, je le sais par une

femme • vous m'écraseriez avant de m'arracher son nom. Entre vous et le prince, c'est désormais à qui frappera le premier. Si vous me tuez pas, il vous tuera, vous voilà averti ; je ne demande rien pour ça. Serviteur de tout mon cœur.

Ayant ainsi parlé, Pistolet fit mine de sortir; mais M. Lecoq était déja entre lui et la porte.

Le gamin se laissa barrer le passage. Quand M. Lecoq poussa le verrou, il dit seulement :

— Causons vite et bien, j'ai de l'ouvrage.

M. Lecoq et lui causerent. En se quittant ils avaient l'air d'être une paire d'amis.

A la suite de cette entrevue, Pitsolet remonta à cheval et s'en alla au rendez-vous de son brigadier, pensant à part lui :

— On n'a toujours pas épargné son bœuf à la mode ! Mazette. Le tableau du duel va chauffer.

XXIII

« IL FAIT NUIT »

Six heures so nant, deux voitures débouchèrent au carrefour du Foux, sous la Belle-Vue.

L'une, venant du château neuf Goret, contenait le fils de saint Louis, M. Lecoq de la Perrière et le vénérable colonel Bozzo, qui avait froid de si bon matin et se pelotonnait dans sa douillette; l'autre n'avait que deux hôtes, M. le baron d'Arcis et le général comte de Champmas.

Les routes aboutissant à l'étoile, le carrefour, la plate-forme, la forêt, tout semblait parfaitement désert, et certes, c'était là un lieu bien choisi pour un duel, car, de tous côtés, autour de la rencontre des chemins, en marchant deux ou trois cents pas, il était facile de trouver, sous bois, des terrains propices.

Dans chacune des voitures il y avait une boîte de combat.

Le général et Paul Labre descendirent les premiers.

La voiture des « gens de Paris » s'était arrêtée à une cinquantaine de pas de l'étoile, sur la route qui descendait des Nouettes.

Le prince et ses deux compagnons mirent pied à terre.

Lecoq avait la main dans celle du prince; ils semblaient être les meilleurs amis du monde.

— Tout cela, dit Lecoq, est admirablement arrangé. Vous avez tout réglé, tout prévu, le diable lui-même ne trouverait pas à mordre dans votre plan. Où est Louveau?... Tiens! tiens! le Paul Labre a trouvé un second : le général!

Le doigt du prince désigna furtivement le taillis, à droite de la plate-forme, en réponse à cette question : Où est Louveau?

— Bonne portée! approuva Lecoq. Et vous êtes sûr de la gendarmerie?

— Le mot d'ordre est venu de Paris, répondit le beau Nicolas; on me ménage à outrance. Et, après tout, le général n'est que toléré.

M. Lecoq lui serra encore la main.

— En vérité, fit-il, c'est dommage de n'avoir pas de spectateurs pour une comédie si bien montée!

Le fils de saint Louis répliqua :

— Nous aurons pour spectateurs tous nos amis, car je les ai fait supplier de venir.

Lecoq sourit.

Le colonel murmura avec une tendre émotion :

— Moi, j'ai toujours soutenu que notre Nicolas avait du talent, beaucoup de talent. L'union fait la force; aimez-vous comme des frères. Et en besogne, mes chéris! Après la séance, je déjeunerai avec bien du plaisir.

Les deux groupes se rencontrèrent au centre du rond-point. Le général de Champmas salua le colonel Bozzo avec une respectueuse courtoisie. Le colonel lui dit :

— Un bien joli temps, ce matin, général. Je ne voulais pas croire que ce fût vous.

— J'éprouve le même étonnement à vous voir ici, répondit M. de Champmas.

— Messieurs, déclara Lecoq avec importance, je vous prie de ne point motiver votre surprise réciproque. Sur le terrain, chacun doit s'abstenir de toute parole pouvant blesser l'un ou l'autre des deux adversaires.

Il vous avait, en vérité, l'air d'un raffiné d'honneur.

— Attendez-vous quelqu'un, monsieur le baron? ajouta-t-il. La présence d'un seul témoin ne me paraît pas régulière.

— Un seul témoin suffit pour faire une déclaration, repartit M. de Champmas.

— Ah! ah! fit Lecoq, il ne s'agit que d'une déclaration? Alors, s'il vous plaît, pourquoi cet objet?

Il désigna d'un geste moqueur la boîte de combat que le général tenait à la main.

— Pour vous, si vous êtes un honnête homme, monsieur, répliqua gravement M. de Champmas. Je suis habitué à estimer, à vénérer le colonel Bozzo, que j'ai rencontré autrefois dans des circonstances qui l'honorent et dans un monde que je respecte. Vous, je ne vous connais pas; mais je connais celui-ci, ajouta-t-il en se tournant tout d'une pièce vers le prince : on ne se bat pas avec un homme de sa sorte.

La « scène du duel » comme l'avait désignée d'a-

vance notre ami Pistolet, ne se dessinait pas d'une façon ordinaire.

Paul Labre avait les yeux sur le beau Nicolas qui affectait un air de superbe indifférence.

— Connaissez-vous la véritable position sociale de l'homme que vous outragez, monsieur? demanda Lecoq avec emphase.

— Oui, répondit le général, je la connais.

— Auriez-vous vraiment quelque sérieuse objection?... commença encore Lecoq.

Le général l'interrompit, disant d'une voix nettement accentuée :

— Cet homme est un imposteur, cet homme est affilié à une association de malfaiteurs dont il est peut-être le chef et qui porte un nom redouté : les Habits-Noirs; cet homme a essayé de m'assassiner; cet homme a assassiné Jean Labre, frère de M. le baron d'Arcis.

Le colonel joignit ses mains maigres et tremblantes.

— Les Habits-Noirs! répéta-t-il avec une sainte horreur. Ah! grand Dieu!

M. Lecoq le calma du geste; le prince souriait avec dédain.

— Ce n'est pas encore commencé, dit une voix chuchottant derrière la haie d'un champ voisin. Arrivez!

C'était le neveu du Molard, appelant le chevalier et la chevalière Le Camus de la Prunelaye qui se hâtaient maritalement à travers les blés coupés.

Le neveu du Molard et le chevalier étaient armés en guerre.

Dans le sentier qui descendait la rampe, on put voir les deux jeunes messieurs Portier de la Grille, munis chacun d'un fusil et de deux pistolets, qui se glissaient à pas de loup.

En même temps, au sommet du belvédère, la silhouette de l'ancien élève de l'école, M. Lefébure, futur ministre des travaux publics, se dessina. Il avait un sabre et une lorgnette de spectacle.

Partout, sur les six routes, on voyait maintenant un mouvement de gens à pied, à cheval et en voitures. La conspiration venait au secours de son chef.

— Parfait ! dit Lecoq à l'oreille du prince. Ah ! mon gaillard, c'est mené !

— Il a du talent comme un ange ! murmura le colonel, qui ajouta en serrant le bras de Lecoq :

— Toi, l'Amitié, je n'aime pas ton air. Tu montes un coup.

— Allons donc ! fit M. Lecoq. Voici les gendarmes.

Il était radieux.

Et, en effet, une escouade de gendarmerie à che-

val sortait du bois en ce moment. Le brigadier qui commandait n'était pas Chamoiseau.

A quelques pas de l'escouade, les autorités de la Ferté-Macé marchaient en bon ordre.

— Superbe ! dit Lecoq, magnifique ! complet !

— Mes chers messieurs, reprit-il en s'adressant à Paul Labre et au général, j'ai ouï causer vaguement de ces Habits-Noirs. Ce sont d'adroits coquins, à ce qu'il paraît, car on ne les voit pas souvent en cour d'assises. Parlons net, maintenant que nous ne sommes plus seuls, car je ne vous cache pas que l'idée d'un duel nous paraissait aussi absurde qu'à vous, et la chose singulière, c'est que nous avions les mêmes motifs pour cela. Vous avez prononcé les premiers le mot assassinat, nous le répétons après vous; mais il ne s'agit plus de l'honorable comte de Champmas, dont la santé me paraît parfaite, ni de feu M. Jean Labre, de qui M. le baron d'Arcis a bel et bien hérité, il s'agit d'un meurtre malheureusement certain et actuel, du meurtre de Thérèse Soulas. Et je voudrais exprimer ma pensée sans blesser le général; mais nous ne nous serions pas attendu à le voir du côté du meurtrier.

Sur le visage de Paul il y avait une pâleur mortelle. Il voyait le piége ouvert sous ses pas; il sentait la main irrésistible qui l'y poussait.

Il n'avait pas encore prononcé une parole; il dit :

— Ces hommes sont-ils donc vraiment plus forts que la vérité et que la loi !

— Ils font ce qu'ils peuvent, murmura le vieux colonel à l'oreille du prince dont il s'était rapproché. C'est une jolie aventure. As-tu vu, mon bon chéri, comme l'Amitié a été de franc jeu ? Il t'adore !

— Sur Dieu, sur la mémoire de mon père, sur tout ce qui est sacré, s'écria en ce moment Paul Labre, révolté contre le mensonge qui l'écrasait, je jure que cet homme a tué Thérèse Soulas comme il a tué mon bien-aimé frère !

Il y eut autour de lui un grand murmure, car la foule s'était formée.

Les gendarmes, immobiles maintenant, avaient laissé passer l'autorité, à savoir : monsieur le juge de paix, son greffier et le commissaire de police.

Ces trois fonctionnaires avaient salué le fils de saint Louis avec une sorte de dévotion.

— Moi, je jure, dit M. Lecoq, qu'à l'heure où le coup de fusil a été tiré et nous l'avons tous parfaitement entendu, M. Nicolas était au milieu de nous, en son château, sis au lieu des Nouettes, et je somme nos amis et voisins de porter témoignage.

Ce fut un cri général, une formidable clameur faite de toutes les réponses croisées. La conspiration

entière témoigna d'une seule voix, les hommes, les femmes et l'ancien élève de l'école.

— J'y étais, dit le chevalier de la Prunelaye. Son Altesse... j'entends M. Nicolas, venait de finir son café au lait. Je le jure !

— C'était l'heure du grand lever, je le jure ! ajouta Poulain l'affûteur. Qu'on me donne à empoigner cet oiseau-là. On n'a pas besoin de ces frileux de gendarmes.

— Quand le coup de fusil a parti, cria un Portier de la Grille, le prince tournait ses pouces. Je le jure !

Madame Le Camus de la Prunelaye dit :

— Et comme Son Altesse Royale tourne bien ses pouces !

Du Molard, le neveu, appuya :

— Je le jure !

— Je le jure ! répéta ce bon vieux colonel, qui ajouta en pinçant, comme un espiègle qu'il était, la main du fils de saint Louis :

— Comme ce l'Amitié y va, bibi, c'est un cœur !

Lecoq y allait supérieurement, en effet. C'était lui qui menait l'affaire.

Successivement, cependant, la plupart des gens de Paris étaient arrivés.

Il y avait évidemment convocation, et personne n'avait cru au duel, en dehors des naïfs de la conspiration.

Madame la comtesse de Clare descendit de son équipage, accompagnée par son fidèle Annibal Gioja, chevalier d'honneur de la reine Goret; on voyait dans les groupes le docteur Samuel, l'abbé X... Cocotte, Piquepuce, mesdemoiselles Pruneau et Mèche.

Madame la comtesse de Clare se plaça à côté du prince.

Quand elle passa devant Lecoq, celui-ci lui demanda tout bas :

— La poste est-elle arrivée?

La comtesse répondit affirmativement. Lecoq demanda encore :

— Avons-nous la chose?

La comtesse de Clare montra du doigt Annibal, qui salua en souriant.

— Messieurs, dit Lefébure (de l'école) aux autorités, je n'ai pas de conseil à vous donner, mais il est temps de faire cesser ce scandale. Vous êtes fixés, agissez. S'il le faut, j'ajoute mon témoignage à ceux que vous possédez déjà : il a la valeur de mon caractère. Je le jure!

Simple maître de forges, ce Lefébure avait la majesté d'une table de logarithmes.

Il eût décoré un ministère.

L'autorité s'ébranla à sa voix, bien que les divers fonctionnaires chargés des destinées du canton ne

fussent pas sans éprouver quelque hésitation. Le juge de paix risqua cette opinion que monsieur le commissaire de police n'avait pas droit d'arrêter un citoyen sans mandat, hors du cas de flagrant délit.

La conspiration s'impatientait et parlait d'empoigner le général avec Paul Labre.

On songeait à faire un coup d'Etat.

— Avancez, brigadier! cria en ce moment une voix retentissante sous le fourré, à droite de la plateforme. Pour le coup, je m'amuse! Je vous avais dit que je vous dénicherais votre Troubadour. Ai-je menti? En cherchant bien, on en trouverait d'autres!

— Qu'est cela? demanda M. Lecoq d'un air sincèrement étonné, encore des gendarmes! Il en pleut, aujourd'hui!

Chamoiseau sortait du bois, à pied, tenant d'une main la bride de son cheval, de l'autre une forte corde qui serrait le cou de Louveau, dit Troubadour, lequel se laissait traîner la tête basse et les mains dans ses poches.

Les autorités, il faut l'avouer, furent bien aises de cette diversion qui donnait du temps et qui promettait de dessiner la situation.

Mais le prince pâlit, et ce bon colonel regarda M. Lecoq d'un air inquiet.

Derrière le brigadier Chamoiseau, son gendarme

venait à cheval, et derrière encore M. Badoît, précédant Pistolet qui avait ses mains dans ses poches aussi, mais la tête haute, le chapeau sur l'oreille, le nez au vent, un vrai vainqueur !

— Messieurs et dames, dit-il, on patauge ici drôlement, sans vouloir affronter les fonctionnaires. Voilà Louveau, dit Troubadour, le coupable de la veuve Soulas, pauvre femme ! que j'ai l'honneur de vous présenter en récidive de forçat libéré et autres. Il n'est pas beau, mais on ne se fait pas, et M. Chamoiseau l'a contre-pincé, comme il dit, par mon canal, embusqué là, sous l'ombrage, avec son fusil chargé, amorcé et armé, dans l'intention de conférer une balle à M. le baron d'Arcis, au cas où on se serait battu en duel, ce matin.

Il prit le fusil des mains du gendarme et vint l'apporter au centre du cercle formé par les assistants.

— Voilà l'objet, ajouta-t-il en posant l'arme à terre.

Badoît s'était approché de Paul Labre.

Il lui dit tout bas :

— Faudra donner une mâle de gratification à ce petit-là, monsieur le baron.

— Bonjour, général ! cria de loin Pistolet, qui salua militairement; vous en aviez de crânes cigares à bord du *Robert-Surcouf*, au début de mes voyages.

Bien content de vous voir en bonne santé. On va s'amuser.

Les membres de la conspiration écoutaient et regardaient sans comprendre.

Les gens de Paris s'étaient groupés autour du prince, qui conservait son attitude dédaigneuse, bien qu'un tremblement léger agitât par intervalles les coins de ses lèvres.

Le brigadier Chamoiseau, droit sur ses jambes bottées et campé fièrement, avait lâché le licou qui retenait Louveau pour le saisir par le bras.

A l'endroit où sa robuste main meurtrissait les muscles du bandit, on pouvait lire, sur sa peau gonflée : « A bas Chamoiseau ! »

Le hasard a de ces jeux.

— L'enfant dit vrai, prononça-t-il avec gravité, malgré qu'il possède l'extérieure d'un méchant galopin. C'est la troisième fois que je plonge cet animal-là dans les fers. Mon aspect bien connu a été pour lui la tête de Méduse : il a exhalé un grognement de sauvage dans quoi on a discerné l'aveu qu'il était là pour tricher dans un duel à l'arme à feu...

— Je ne souffrirai pas qu'on insulte Son Altesse Royale ! s'écria le chevalier de la Prunelaye. Ce sont évidemment des manœuvres de la quasi-légitimité !

Le prince lui imposa silence d'un geste magistral. Mais l'autorité avait entendu.

— Monsieur le chevalier, dit le juge de paix, le gouvernement peut avoir pitié de certaines folies, quand elles restent douces. Soyez prudent, s'il vous plaît !

La chevalière fut obligée d'entourer de ses bras le futur préfet de l'Orne pour l'empêcher de saisir ses pistolets. Toute la conspiration frémissait. Les deux fils Portier de la Grille eurent un instant la pensée de crier aux armes et de destituer Louis-Philippe sur place, séance tenante.

Quelque chose de plus sérieux se passait entre cet excellent colonel et M. Lecoq.

Le premier avait mis ses lunettes à cheval sur son nez. Il dit, après avoir examiné curieusement Pistolet :

— L'Amitié, tu joues gros jeu. C'est le petit d'hier. Songe qu'il y a des millions derrière notre ami Nicolas.

Lecoq haussa les épaules et répondit :

— Derrière Nicolas, il n'y a rien du tout. La Goret avait le cou trop court. Gare aux attaques !... D'ailleurs, ajouta-t-il, je prends tout sur moi. L'association est en péril ; je la sauve.

Le vieillard remit ses lunettes dans leur étui, et se rapprocha du prince qui lui dit tout bas :

— Je savais que Toulonnais trahissait : il est perdu. Je l'ai condamné.

Le colonel, au lieu de répondre, interrogea d'un regard aigu les visages des Habits-Noirs.

Tous étaient impassibles.

Pendant cela, le commissaire de police demandait à Pistolet :

— Qui êtes-vous, l'ami ?

— Un jeune homme de Paris, répondit notre gamin, formé par de nombreux voyages à l'étranger, sans position officielle, mais ayant été plusieurs fois mélangé à l'autorité par occasion. N'ayant pas sur moi de passeport, je ne demande pas mieux que d'aller au violon, pourvu qu'on procède régulièrement et qu'on arrête aussi Troubadour et son cornac, M. Nicolas, à cette fin que la cause se présente devant une justice plus centrale et moins villageoise que vous.

— Assurez-vous de cet homme, ordonna le commissaire qui fit en même temps à Chamoiseau signe d'approcher avec son prisonnier.

Pistolet alla de lui-même se mettre entre deux gendarmes.

Le commissaire de police, s'adressant à Louveau qui tenait les yeux baissés d'un air stupide, lui enjoignit de renouveler ses aveux.

Louveau garda le silence.

En ce moment, une voix sourde que chacun put entendre, sans que personne sût d'où elle partait, prononça ses étranges paroles :

— IL FAIT NUIT !

Les assistants se regardèrent étonnés, car le soleil du matin inondait le paysage.

Le prince était devenu plus pâle qu'un mort.

Les gens de Paris, d'un mouvement instinctif, s'éloignèrent de lui, à l'exception de M. Lecoq, qui, seul, au milieu de tous ces visages inquiets, gardait une contenance tranquille.

XXIV

« COUPEZ LA BRANCHE ! »

Nous savons qu'il *faisait jour* parfois à minuit pour les Habits-Noirs. Il faisait jour chaque fois que la ténébreuse association appelait ses membres à l'œuvre.

Il *faisait nuit*, au contraire, dès que la retraite était sonnée.

Et quand ce commandement sinistre était lancé, comme aujourd'hui, au beau milieu d'une dangereuse opération, il signifiait, la plupart du temps,

que l'association abandonnait un ou plusieurs de ses membres à la grâce du hasard et à leurs propres ressources.

Ainsi voit-on parfois, en temps de guerre, la raison supérieure du salut de tous, forcer un vaillant général d'armée à laisser sans secours des bataillons entourés par l'ennemi.

C'est souvent la douloureuse condamnation de ces témérités, dont le succès eût fait des actes d'héroïsme immortel.

« Il fait nuit, » dans la langue sacramentelle des Frères de la Merci et de leurs successeurs, les Habits-Noirs, impliquait aussi expressément la condamnation des troupes trop engagées.

C'était la peine passive, infligée, au nom de l'intérêt général, à l'imprudence ou au malheur.

La peine active, celle qui nécessitait un exécuteur des hautes œuvres de la confrérie, s'exprimait par une autre locution métaphorique dont nous avons parlé déjà.

On disait, en ce cas : « Couper la branche. »

Cette explication suffit pour donner à penser au lecteur combien étaient différentes les impressions de ceux qui avaient entendu prononcer les bizarres paroles : « Il fait nuit. »

Il y avait parmi les fonctionnaires un étonnement

sans arrière-pensée, les membres de la conspiration se demandaient la signification de ce mystérieux mot d'ordre, les gens de Paris, sachant qu'ils étaient tout près d'une solennelle péripétie, attendaient, inquiets et frappés.

C'était une heure solennelle et dangereuse pour tous.

Les plus haut placés dans le conseil ne savaient pas bien eux-mêmes le secret de la puissance cachée qui menait la confrérie.

Le colonel était le chef nominal, mais d'autres influences dominaient la sienne. Lecoq et Nicolas, jeunes tous deux et tous deux forts, avaient tour à tour emporté la balance, et l'opulente *affaire* à la tête de laquelle se trouvait en ce moment Nicolas, lui donnait un réel avantage dans la circonstance actuelle.

Mais, d'un autre côté, jusqu'à présent, tous ceux qui avaient fait ombrage à Lecoq étaient morts.

Le trouble du prince fut profond, mais vivement réprimé.

Il ne s'attendait pas à ce coup en même temps perfide et audacieux qui établissait un duel privé sur le terrain même où se livrait une bataille générale.

Il promena un regard assuré sur l'assemblée et

dit, essayant de faire tomber sur autrui l'anathème mystérieux :

— Je ne connais pas cet homme et je demande que justice soit faite.

Sa main étendue montrait Louveau.

Le regard de celui-ci glissa entre ses paupières demi-fermées.

— Messieurs, prononça Lecoq froidement et en s'adressant aux gens de Paris, le colonel et moi nous sommes les témoins de M. Nicolas. L'accusation dont il semble devenir l'objet est tellement inattendue...

— Tellement invraisemblable! interrompit le colonel.

— Tellement invraisemblable, répéta Lecoq, et nous sommes si intéressés à la voir tomber devant la vérité que j'adjure monsieur le commissaire de police de continuer publiquement l'interrogatoire. Pour ma part, je ne puis croire que notre ami ait des relations avec un pareil homme.

— A la bonne heure! fit le chevalier. Moi, j'en mettrais ma main au feu.

Le commissaire intima de nouveau au prisonnier l'ordre de répéter ses aveux.

— Quoi donc! répliqua cette fois Troubadour, la chance n'y est pas. Si j'avais trouvé M. Chamoiseau

dans la forêt, entre quatre z'yeux, j'aurais eu sa peau, pas vrai? Mais il y avait le petit bonhomme avec qui j'ai voyagé dans la patache d'Alençon, et ce petit-là est un malin singe. — S'il *fait nuit*, c'est bon, allumez la chandelle! Quoi donc, le prince! c'est prince comme moi, et duc comme ma savate! Ça paie mal. Je n'ai eu presque rien pour la femme Soulas, hier, et aujourd'hui je n'aurais pas eu davantage pour monsieur le baron, là-bas. Mais il me tenait par le cou, et il me disait : Travaille ou je t'attache un boulet à la patte! Je m'en moque, maintenant, c'est fini de rire. J'en ai pour la perpétuité ou pour mieux que ça. Bonsoir, les voisins, tant pis pour moi, tant mieux pour ce gueux de Chamoiseau! Hé! Nicolas! Monsieur le baron l'a échappé belle, mais te voilà dégommé!

— Je m'amuse! ponctua Pistolet. Vous en faut-il un quarteron de plus, monsieur le commissaire? Demandez, on va vous servir.

Son regard espiègle caressait M. Lecoq.

— Messieurs, prononça lentement le beau Nicolas, personne ici n'ignore ni ma position ni mes infortunes. La malédiction semble poursuivre en moi la dernière goutte d'un sang illustre. Je ne m'abaisserai pas à prononcer un seul mot pour repousser une pareille accusation. Que m'importait cette malheu-

reuse femme, Thérèse Soulas? Qu'avais-je besoin d'accepter le cartel de monsieur le baron? Quoi de commun entre moi et ce rebut de l'humanité que mes cruels ennemis ont lâché contre moi comme un chien féroce? Je remercie ceux qui m'ont aimé, je pardonne à ceux qui me persécutent. Puisque la France n'a plus de toit où je puisse abriter ma tête, je m'exilerai... C'est ce qu'on veut, sans doute.

— C'est ce qu'on veut! s'écria le fougueux chevalier, c'est tout ce qu'on veut! Ah! le gouvernement est habile.

— Résistons! opina le neveu du Molard, par les armes!

— Sachons mourir! clamèrent les Portier de la Grille.

Les dames de la conspiration pleuraient à chaudes armes.

L'ancien élève de l'école opéra sa retraite en disant avec dignité :

— Malheureux roi! malheureuse France!

Le général de Champmas semblait, depuis quelques instants, faire effort pour contenir Paul Labre.

— Colonel Bozzo, dit-il enfin, je crois sincèrement que vous avez été trompé comme beaucoup d'autres par cet homme. Votre erreur doit avoir cessé. Je ne puis, posé comme je le suis en adversaire du gou-

vernement, exercer aucune influence sur ses employés. Je vous adjure de vous prononcer.

— Général! ah! général! répliqua le vieillard en gémissant, je suis navré... écrasé! Ne me demandez rien, vous parlez à un mort! Je suis sûr que je ne m'en relèverai pas!

Paul Labre se dégagea de l'étreinte de M. de Champmas, et fit un pas vers les fonctionnaires.

— Messieurs, dit-il, tous ceux qui ont été accusés ici doivent rester sous la main de la justice. J'offre de me constituer prisonnier sur l'heure.

— Pourvu qu'on coffre Son Altesse Royale, bien entendu, acheva Pistolet.

L'embarras des autorités était au comble. Elles se consultaient et se disputaient.

Le commissaire de police mit fin au débat en déclarant sèchement au juge de paix :

— Vous n'y entendez rien, et j'ai mes instructions formelles!

Les intrigues des Habits-Noirs étaient bâties à chaux et à sable. Nul ne saurait dire où s'arrêtaient leurs aboutissants. M. Lecoq lui-même avait puissamment contribué à dresser autour de « l'affaire » le rempart qu'il lui plaisait de saper maintenant, au prix d'une perte immense.

M. Lecoq était un terrible assiégeant, mais son

effort s'émoussait contre son propre ouvrage : les instructions venues de haut et de loin.

Les gens de Paris qui avaient attentivement interrogé la physionomie des fonctionnaires, marquèrent un point au fils de saint Louis. L'abbé X... et le docteur Samuel se rapprochèrent de lui, disant tout bas :

— Nous sommes avec vous, prince, tenez ferme.

Il y avait en faveur de Nicolas, les millions de Mathurine Goret.

En même temps, la conspiration, dont les membres étaient tous armés et s'enhardissaient jusqu'à l'héroïsme, à voir l'attitude gênée de l'autorité, prenait corps et se massait autour de son roi comme une garde fidèle.

Le colonel restait entre deux, fort abattu en apparence, mais gardant parmi les rides de ses vieilles joues son sourire sceptique et matois.

Il s'ébranla pourtant quand il vit Lecoq lui-même aller vers le prince et lui dire, avec sa brusque rondeur :

— Prince, il n'est plus besoin de cacher votre titre, puisque c'est ici le secret de la comédie. Mon avis est qu'un gouvernement s'honore en donnant à ses agents ces consignes de noble et large tolérance. Personne ici ne vous soupçonne ; d'ailleurs on con-

naît votre demeure. Ceux qui voudront vous trouver vous trouveront; éloignons-nous.

— C'est cela! s'écria le bon vieux colonel. Nous n'avons plus rien à faire ici. Venez, mes bons petits enfants.

Les Habits-Noirs étaient groupés comme au début de la scène. Lecoq tenait le centre du groupe.

Il ajouta très-bas, mais d'un accent qui mit du froid dans toutes les veines :

— Papa! laissez-moi conduire la chose. Que personne ne bouge : *Il fait toujours nuit!*

Son regard et celui du prince se choquèrent. Ce dernier gronda entre ses dents serrées :

— Ne me pousse pas à bout, Toulonnais-l'Amitié!

Lecoq se mit à rire, et son rire déchirait comme une morsure.

— Parce que tu vaux des millions, pour nous, n'est-ce pas? dit-il. Nicolas, pauvre Nicolas, tu ne vaux plus une pièce de six liards ni pour toi ni pour nous; hé, bonhomme! Tes millions sont à tous les diables. Mathurine Goret est tombée d'apoplexie ce matin.

— Et morte? firent ensemble tous les Habits-Noirs.

— Et morte, répéta Lecoq. C'est pour cela qu'il fait nuit pour toi en plein midi, Nicolas.

Le prince avait reculé comme s'il eût senti le froid d'une vipère à ses pieds.

— *Il fait nuit,* dit-il à son tour, d'un ton de résolution désespérée. Adieu va! *Coupez la branche!*

Il porta son mouchoir blanc à son front comme pour en essuyer la sueur.

Un coup de feu éclata aussitôt sous bois.

Lecoq chancela en étouffant un cri de douleur.

— Je savais bien qu'il y avait plus d'un loup dans le fourré, dit Pistolet. Allons, Chamoiseau! à nous deux! en chasse!

— Que personne ne bouge! cria Lecoq impérieusement. C'est une égratignure.

Une ligne sanglante balafrait sa joue que la balle avait effleurée.

Il avait fait un signe au vicomte Annibal Gioja qui s'inclina jusqu'à terre en présentant un pli ouvert à Paul Labre.

Paul jeta les yeux sur le contenu du pli et changea de couleur.

Sans prononcer une parole, il marcha vers le groupe des Habits-Noirs.

Nicolas, en le voyant approcher, se prit à trembler.

Comme les gens de Paris s'écartaient, au com-

mandement de Lecoq, pour laisser passer Paul Labre, le faux prince recula jusqu'au milieu des membres de la conspiration en balbutiant :

— Défendez-moi, on en veut à ma vie !

Les hobereaux se formèrent bravement en ligne et les gendarmes, en vérité, arrivèrent à la recousse, soutenus par l'autorité. Les instructions étaient bonnes.

Paul était sans armes.

Il ne leva même pas la main, et pourtant il passa entre les deux fils Portier de la Grille, écartés à droite et à gauche comme si le choc d'un bélier les eût séparés.

Il saisit le prince au collet, au moment même où celui-ci mettait le pistolet à la main et dit :

— Moi, Paul Labre, baron d'Arcis, inspecteur de police, je vous arrête au nom du roi !

Et se tournant vers les gendarmes qui approchaient, précédant l'autorité, il ajouta :

— Voici ma carte d'agent. Je vous somme de prêter main-forte à la loi.

Après quoi il chancela et tomba entre les bras du général comte de Champmas qui l'avait suivi.

En tombant, il murmura :

— J'avais juré de mourir avant d'en revenir là. Mais j'avais juré aussi que, s'il le fallait, j'irais jus-

que-là pour venger mon frère. Je n'ai pas menti, j'en mourrai!

La carte portait les signatures voulues et le timbre de la sûreté. Elle déléguait P. Labre, « inspecteur de police, » pour exercer dans le département de l'Orne.

C'était « la chose » apportée par le courrier du matin, et dont M. Lecoq s'était enquis auprès de madame la comtesse de Clare.

On dit que là-bas, dans les jungles de l'Inde, les bêtes féroces se livrent entre elles d'effrayants et magnifiques combats. Sans cela, les brahmines l'affirment, il n'y aurait plus une créature humaine entre l'Indus et le Gange.

En Europe, nous n'avons pas de tigres, et je sais un proverbe qui déclare que les loups ne se mangent pas entre eux.

Il ne faut pas croire aveuglément aux proverbes : cette sagesse des nations est sujette à radoter quelquefois.

Les chacals de nos savanes civilisées se mordent, Dieu merci, souvent, se déchirent et s'étouffent. Les gens bien informés prétendent que les meilleurs ennemis de nos loups sont des loups.

M. Lecoq était vainqueur.

La mort subite de Mathurine Goret, qui anéantis-

sait tout d'un coup le cré lit du beau Nicolas, arrivait trop bien à point pour ne pas exciter les soupçons des Habits-Noirs; mais, dans ces terribles boutiques de crime, tout point marqué compte. C'est là que règne surtout la religion du fait accompli.

A quoi bon aller au fond des choses quand le résultat tient lieu de loi?

En réalité, personne ne prit la peine d'éclaircir par une enquête la question de savoir si l'apoplexie foudroyante de la reine Goret était de bon aloi ou non. A part l'opportunité un peu exagérée de la catastrophe, il est certain que l'ancienne mendiante buvait de l'eau-de-vie deux fois plus qu'il n'en fallait pour crever comme une chienne brûlée.

On trouva dans la ruelle de son lit trois bouteilles de « remède » au lieu d'une; elles étaient vides.

On ne trouva rien absolument dans le bahut qui lui servait de coffre-fort.

Elle eut l'enterrement des pauvres. Personne n'y assista, sinon ce pauvre bon garçon de vicaire qu'elle appelait Fanfan.

On parla un peu dans les champs et autour du foyer du méchant petit couteau de l'éclopé Vincent, mais on se gaussa surtout, pendant toute une semaine, de cette richesse fantasmagorique qui avait un instant ému tout le pays.

Les gens de Paris partirent le lendemain ; ils emportaient, par le fait, un butin respectable. Le château neuf fut mis en vente.

Mais tout n'était pas fini.

Un mois après, une véritable nuée de gens de loi s'abattit sur le pays.

Gars, filles, métayers et métayères furent bien forcés de croire à l'invraisemblable opulence de l'ancienne mendiante.

Malgré la brèche faite par les Habits-Noirs, malgré le ravage des hommes d'affaires, malgré la mauvaise foi des prête-noms et la trahison de la plupart des fidéicommissaires, malgré les frais de toute sorte, le pillage judiciaire et le sac procédurier, une fortune territoriale sortit de là, haute, large, solide, monumentale, on peut le dire, une fortune qui est encore, à l'heure où nous sommes, la plus considérable de toute la France de l'Ouest.

Le maître de ces richesses était Vincent Goret, le mutilé aux trente-cinq sous de casse.

Pas n'est besoin d'ajouter que, depuis lors, de très-illustres rats sont entrés dans ce fromage.

On l'a timbré d'un titre ducal. — Et ainsi va le monde.

En même temps que les Habits-Noirs roulaient vers Paris, en poste, dans une bonne berline, dont l'intérieur présentait le modèle de la plus parfaite concorde, le malheureux fils de saint Louis était dirigé sur la prison d'Alençon, en compagnie de Paul Labre et de Clampin, dit Pistolet.

Louveau avait été remis à la garde de Chamoiseau, son destin.

Paul, usant de sa carte seulement pour forcer l'arrestation du prince, s'était volontairement constitué prisonnier.

A moitié chemin d'Alençon, Pistolet lui dit tout bas :

— Monsieur le baron, les affaires avant tout, pas vrai? J'ai fait un héritage dans la personne d'un bancroche millionnaire qui m'attend, laissé en gage à l'auberge de La Ferté-Macé. Faut surveiller ça. Au prochain relais, je vas vous tirer ma révérence, à cette fin que mon autre protégé ait quelqu'un qui sait la manière de s'en servir dans les conjectures délicates où va le plonger son quine à la loterie. Il y a des années que je suis porté vers vous par ma sympathie, avec le regret de n'avoir pas eu plus d'occasion de vous fréquenter. Ça va se présenter dorénavant, à cause de l'héritage du bancroche, déjà cité, non content que l'entrée des premiers salons

de la capitale en découle. On ne peut pas vous garder en prison, c'est clair; mais le Nicolas n'aurait qu'à se réconcilier avec son Lecoq, hein? En voilà un troisième rôle pour le théâtre de la Gaîté!... M. Badoit, que j'estime, quoique supérieur à lui par l'intelligence, vous dira que j'ai tous les aboutissants de l'épisode Gautron à la craie jaune. Quand ça sera mûr, faites-moi signe, par ce même Badoit qui saura mon adresse, et je perdrai encore volontiers un jour ou deux pour faire un cinquième acte à ce drame-là et astiquer le dénouement imprévu du dernier tableau.

La carriole qui contenait les prisonniers s'arrêta. On changea de chevaux.

Deux heures après, Pistolet éveillait Vincent Goret à l'auberge du Cygne de la Croix et disait, après lui avoir annoncé la mort de sa mère :

— Bête, si tu veux me nommer ton tuteur, jure-moi obéissance. Je te donnerai tout à cuire et à bouillir, pris sur ta légitime et de l'éducation, lavage en grand, linge propre, souliers cirés, cinq repas par jour, avec le gloria. C'est à toi d'accepter ton bonheur, sans quoi, je t'abandonne, incapable de dépenser plus de 75 centimes par jour, à l'état naturel de ton ignorance!

XXV

DERNIER TABLEAU, SCÈNE PREMIÈRE

Trois mois se sont écoulés, nous sommes au mois de décembre de cette même année 1838 et nous trouvons Paris fort occupé, comme il l'est souvent, d'une affaire de cour d'assises.

Une cause appétissante, une *cause célèbre* : « l'enmurement » de la rue de Jérusalem.

L'accusé était par lui-même un personnage suffisamment romanesque; un beau jeune homme, doué de manières douces et distinguées, qui avait eu,

pendant assez longtemps accès dans un monde difficile et qui, dans ce monde, avait produit une certaine sensation.

Un prince, un prétendant, un imposteur sans doute; mais, en France, le faux Démétrius sera toujours beaucoup plus intéressant que le vrai.

Outre ce crime d'espèce hyperdramatique, l'assassinat de M. Jean Labre, enmuré dans la vieille tour faisant le coin du quai des Orfèvres et de la rue de Jérusalem, il y avait à la charge de Louis-Joseph-Nicolas, dit le prince ou le duc de Bourbon, plusieurs autres méfaits, parmi lesquels on distinguait le meurtre de la veuve Thérèse Soulas, si bien connue dans le quartier de la préfecture.

Ce meurtre avait eu lieu au loin, en Normandie, où le prétendu fils de Louis XVI avait été le héros d'un roman très-original.

Nous avons dû le dire déjà : Mathurine Goret et sa légende ne sont pas à la portée des imaginations parisiennes. Les cancans badauds avaient transformé la sordide Maintenon de l'Orne en une intrigante à trois poils, jolie, spirituelle, ambitieuse : une manière de Diana Vernon normande qui ne faisait pas mal du tout dans l'histoire.

Les uns lui donnaient vingt ans, les autres quarante; c'était une ingénue ou une grande coquette;

l'ingénue était morte d'amour, la grande coquette avait été poignardée.

Dans l'une et l'autre version, la conspiration venait admirablement.

Mais ce qui émoustillait surtout les amateurs, ce que nous avons gardé pour la bonne bouche, c'est que l'assassin de Jean Labre et de Thérèse Soulas passait pour être affilié à ce groupe de mystérieux malfaiteurs qui jamais n'avaient satisfait la curiosité publique en s'asseyant sur les bancs de la cour d'assises : les Habits-Noirs.

On disait que le faux prince était un Habit-Noir, un maître; peut être même était-ce l'HABIT-NOIR, le grand chef des Frères de la Merci.

L'attente général, du reste, ne devait pas languir longtemps. La session était commencée et l'affaire du faux prince arrivait une des premières au rôle.

Le 11 décembre, veille du jour où l'assassin de Jean Labre devait comparaître devant ses juges, on payait cinq louis les places réservées, chez le brave Chavot, marchand de « faveurs d'audience, » qui demeurait alors au coin de la rue de Glatigny, à quinze pieds sous terre.

Il était poli avec les dames.

Voici ce qui arriva vers neuf heures du soir par

un temps sombre et froid qui mettait le nez des passants sous leurs manteaux.

Un fiacre s'arrêta au coin de la rue Harlay-du-Palais, sur le quai des Orfèvres.

Deux hommes en descendirent.

L'un d'eux paya le fiacre, qui s'en alla.

Les deux hommes attendirent quelques minutes; il y en avait un grand et un petit; le grand, bien campé, était boutonné dans un gros paletot; le petit tremblait de froid sous une douillette de soie noire ouatée qui le faisait ressembler à un vieux prêtre.

Ils marchèrent ensemble vers la rue de Jérusalem.

Le grand fredonnait, le petit grelottait, disant :

— Que veux-tu, l'Amitié, j'avais un faible pour ce garçon-là. Il avait de l'économie. Je lui aurais donné ma petite Fanchette avec plaisir. Est-ce bien décidé? Voyons !

— Un imbécile ! gronda le grand. L'affaire Champmas manquée; manquée, l'affaire Goret! Est-ce qu'il fallait attendre l'apoplexie? Papa, c'est réglé : on le liquide.

Le petit laissa échapper un gros soupir.

Ils tournèrent le coin de la rue de Jérusalem.

Quand ils passèrent sous le reverbère, vous n'eussiez certes point reconnu cet excellent colonel Bozzo,

non plus que son compagnon, M. Lecoq de la Perrière.

Tous deux étaient grimés mieux que des comédiens.

Lecoq demanda à un garçon du père Boivin la chambre N° 9.

— Prise, répondit le garçon. Il y a le 7 et le 8.

— Deux litres au 8, deux jambon et deux brie.

Le N° 8 était l'ancienne chambre de Paul Labre, le N° 7 l'ancienne gargotte de maman Soulas, le N° 9 la chambre de Gautron à la craie jaune.

Le père Boivin, redoutant désormais les soupes rivales, avait, depuis le départ de Thérèse Soulas, transformé tout le dernier étage de son immeuble en cabinets particuliers.

Lecoq aida le vieux colonel à monter.

— C'est une drôle d'histoire, papa, dit-il quand on fut dans la mansarde. Le frère cadet était ici où nous sommes, le frère aîné entra là, porte à côté. Le hasard ! C'était cet idiot de Nicolas qui vous avait mis en tête la manie des grands plans, combinés comme des mélodrames à compartiments. Le général qu'on devait tuer se porte bien, je l'ai vu hier avec sa petite fille. Corbiche ! elle est mignonne à croquer, malgré le plongeon, là-bas, sous le Pont-Neuf. Moi,

je ne combine pas de plans, mais vous allez voir comme l'opération va rouler.

Le garçon entra avec les objets demandés. On lui ordonna de ne point revenir. Lecoq ferma la porte et dit :

— Papa, j'aime les marrons tout tirés du feu. M. Paul Labre va encore nous servir. Il est là, au N° 9, qui fait ses affaires et les miennes... Un joli garçon, hé ? Voilà du temps que nous nous connaissons tous deux et sa carte d'inspecteur est de vieille date.

Il revint s'asseoir auprès du colonel et tira sa montre.

— Dans une demi-heure, reprit-il, ce sera notre tour. Attendons.

De l'autre côté de la cloison, dans cette chambre sinistre où Jean Labre avait été égorgé, il y avait quatre hommes réunis.

Les trois premiers portaient de misérables costumes; le quatrième avait une toilette tout battant neuve : redingote-propriétaire d'un drap noisette superfin, pantalon écossais à carreaux, bottes vernies et chapeau de soie, luisant comme du jais.

Il était jeune, les trois autres avaient de l'âge; il était fier, souriant, radieux, les trois autres avaient la tête basse, l'œil triste et craintif, le dos voûté, les

jambes tremblantes. Ils se ressemblaient tous les trois par leur abattement profond : ils avaient l'air de trois oiseaux de nuit qu'on eût arrachés de leur trou et portés tout à coup en pleine lumière.

Nous avons vu, une fois déjà, ces trois hommes au même lieu, accomplissant l'acte qui faisait maintenant leur trouble et leur épouvante.

Ils avaient nom Coyatier, dit le marchef, Landerneau, dit Trente-Troisième, et Lambert, dit Coterie.

Comme l'autre fois, ils étaient munis d'instruments ; les mêmes : Coyatier avait son pic, Coterie ses ustensiles de maçon, Landerneau ses outils de menuisier.

Le jeune homme élégant était notre ami Pistolet. Son riche costume ne lui allait peut-être pas à merveille, sa redingote le gênait aux entournures. La vilaine peau de sa joue glabre regrettait un peu le voisinage du col bleu de sa blouse et le drap de sa casquette pelée, mais il était content de lui-même au plus haut point, et, à la place du berger Pâris, laissant les trois déesses, *ex æquo*, il eût certainement gardé pour lui seul le prix de la beauté.

— L'aspect de la localité vous incommode, dit-il aux trois autres après un silence et d'un ton véritablement oratoire, je conçois ça : j'ai aussi un tantinet le *trac*, comme elles disaient à Bobino, quoique n'y ayant pas

participé à la sanglante péripétie du soir que je fis la fin du matou à maman Soulas. J'avais les passions de cet âge-là, les femmes et la limonade, ça aurait pu me mener loin; mais, minute! je m'ai extirpé Mèche, malgré la force de mon inclination.

Il soupira et poursuivit :

— Faut savoir se couper un cor; m'étant rangé par l'héritage du bancroche et ma position de son seul tuteur, pour plus d'un milliard de rentes dont nous jouirons tous deux dans la haute société. Soyez calmes, on pourrait vous faire du chagrin, c'est sûr, mais j'ai déjà assez taquiné le marchef, le long du bateau à charbon, par mes têtes et renfoncements qu'il n'y voyait que du feu, sous l'eau. Je ne lui en veux plus.

— Vous êtes un bon petit jeune homme, monsieur Clampin, gronda le marchef avec une feinte humilité. Aussi, vous voyez qu'on est venu à votre invitation.

— Pas si gaîment qu'à la noce, dites-donc! Vous êtes tous trois retirés du commerce. Ça vous démange, l'envie de rentrer dans le sein de vos familles... Attention! je vous ai relancés pour obliger M. Paul Labre.

A ce nom, les trois misérables eurent le même frisson.

Pistolet continua en se posant :

— C'est un jeune baron de mes amis, moins fortuné que nous deux le bancroche, mais bon enfant, comme quoi, j'ai consenti à délaisser pour un instant mon pupille dont je fais son éducation de fond en comble avec tous premiers maîtres pour lui apprendre les sciences et à lire. J'ai dit : puisque j'ai commencé cette affaire-là sous M. Badoit, je la perfectionnerai, monsieur le baron consentant à ce que les trois gredins aillent se faire pendre ailleurs, pourvu qu'ils mettent sa conscience en repos en lui nommant le vrai coupable de la malheureuse catastrophe de son frère aîné...

— Ça ne se peut pas ! interrompit Coyatier d'un air sombre.

— On est tenu par le cou ! ajouta Coterie.

Et Landerneau s'écria :

— Autant se jeter par la fenêtre, la tête sur le pavé !

— Et aussi, poursuivit paisiblement Pistolet, en mettant le même Paul Labre à proximité de recueillir les restes mortels de son même frère, pour lui rendre enfin les derniers devoirs des pompes funèbres, marbrier et concession à perpétuité au Père-Lachaise : nous savons que le corps n'est pas sorti d'ici.

Les trois bandits se regardèrent.

— Sans quoi, conclut Pistolet, rendez-vous général au parquet du procureur du roi. J'ai tout dit. On vous donne trois minutes pour réfléchir mûrement.

Le marchef releva la tête, et sa prunelle rendit un fauve éclat.

— Bon! fit le gamin, tu as encore du sang dans les yeux, malgré ta profession paisible de faire téter du poison aux vieilles femmes! Je la connais, ta *licherie*. Sois calme. M. Badoît est en bas. A la besogne!

Les trois misérables hésitèrent encore un instant, puis le marchef dit :

— Allons! faut passer par là. Avant que Toulonnais sache la chose, on aura peut-être le temps de filer en Angleterre.

Landerneau, sans prononcer une parole, attaqua la boiserie.

Le panneau situé auprès de la fenêtre, du côté de l'ancienne mansarde de Paul Labre, fut désarticulé en un clin d'œil.

Pendant cela, Coterie versait de l'eau dans son auge et tenait le plâtre prêt.

Coyatier donna le premier coup de pic dans la muraille nue qui sonna le creux.

En ce moment, on frappa à la porte du carré. Les trois bandits s'arrêtèrent et firent front comme des animaux féroces qu'on viendrait relancer dans leur cage.

Coyatier se ramassa sur ses vigoureux jarrets et gronda :

— Petit, si tu nous as vendus, ton compte est fait !

Pistolet se prit à rire et alla ouvrir la porte en disant :

— J'achète et je ne vends pas, butors que vous êtes. A bas les mains! c'est le frère de la victime qui vous accorde la permission d'aller vous faire guillotiner plus loin, à cause qu'il vous méprise comme de vils instruments, et moyennant des aveux complets, nécessaires à la punition du grand coupable en chef.

Il ouvrit. Paul Labre entra, suivi de Badoit qui portait une boîte de forme oblongue.

La chambre était si petite qu'une fois la porte refermée, les nouveaux arrivants touchaient presque les bandits.

La première fois que Coyatier avait attaqué le mur, trois ans auparavant, il avait eu à faire une besogne longue et difficile. Aujourd'hui, ce fut bien différent. Quelques coups de pic brisèrent la mince

couche de plâtre et mirent à nu des ossements rongés par la chaux vive : ce n'était déjà plus un squelette.

Paul Labre, le front pâle et couvert d'une sueur froide, commença son interrogatoire.

A ses questions, les trois assassins répondirent nettement et avec une sorte de respect.

Le résumé de leurs déclarations se peut faire ainsi :

On attendait le général comte de Champmas; un homme vint qui fut égorgé à sa place. L'homme s'appelait Jean Labre; on avait appris cela par les papiers trouvés dans sa valise. Le lendemain, à l'aide de ces papiers, Landerneau, dit Trente-Troisième, avait eu l'audace de se présenter chez maître Hébert, notaire, rue Vieille-du-Temple, pour se faire délivrer un legs appartenant à la victime.

Le partage des valeurs contenues dans la valise avait permis aux trois bandits de se cacher et de pratiquer diverses industries.

Ils affirmaient avec conviction qu'ils étaient devenus « honnêtes gens. »

Néanmoins, ils avouaient avoir levé mensuellement un tribut sur le véritable *entrepreneur* du crime, M. Nicolas, dit le prince, ou le duc de Bourbon.

C'était une scène étrange, car, pendant qu'ils parlaient, M. Badoît et Pistolet recueillaient avec soin les débris humains entassés dans le trou et les plaçaient dans la boîte oblongue.

Quand cette tâche fut terminée, Paul Labre prit lui-même la boîte et sortit sans prononcer une parole, M. Badoît le suivit.

Pistolet, avant de les imiter, dit :

— J'ai déjà fait pincer une fois le marchef, c'est assez, n'ayant jamais appartenu au gouvernement. J'ai fréquenté madame Landerneau, honorablement, elle est belle femme. Monsieur le baron n'irait peut-être pas jusqu'à se gêner de vous cueillir, si on avait besoin de votre témoignage en justice. C'est de vendre vos frusques et d'aller vers d'autres rivages, voir si le printemps s'avance. Je vas souper à trente francs par tête dans un cabinet particulier avec le bancroche et des dames de la première noblesse. J'ai besoin de ça pour me remettre, n'étant plus habitué à vos odeurs du peuple. Bonsoir. Si vous me rencontrez dans la rue, prière de ne pas me saluer.

Les trois assassins restèrent seuls et comme abasourdis.

Le marchef se remit le premier; il redressa sa taille d'athlète, racornie par la terreur et s'écria :

— Sont-ils bêtes !

Coterie et Landerneau échangèrent une poussée en témoignage de leur allégresse.

— En besogne ! ordonna Coyatier, le Badoît pourrait revenir. Bouchons ça en deux temps, et à la baraque !

Le plâtre frémit aussitôt dans l'auge de Coterie, tandis que Coyatier et Landerneau préparaient le panneau.

Ils travaillaient déjà avec un entrain admirable, lorsque la porte s'ouvrit pour la troisième fois, donnant passage à deux hommes : un grand et un petit.

— Un instant, mes agneaux, dit le plus grand des deux hommes, dont le large visage disparaissait presque sous les bords de son feutre mou. *Il fait jour !*

Ce fut comme si la foudre fût tombée au milieu des trois assassins.

— Toulonnais ! firent-ils tous à la fois avec un accent d'indicible terreur.

— Bonsoir, mes enfants, bonsoir, dit à son tour le plus petit des nouveaux arrivants.

— Le Père-à-Tous ! murmurèrent les bandits tremblants.

Ils avaient conscience de leur trahison, ils savaient que jamais le châtiment ne se faisait attendre.

M. Lecoq ajouta :

— N'ayez pas peur. Vous allez trop vite à l'ouvrage, voilà tout. Puisque nous avons ici une armoire vide, nous allons y mettre quelque chose avant de la fermer, hé, pas vrai, papa?

XXVII

DERNIÈRE SCÈNE DU DERNIER TABLEAU

En quittant la rue de Jérusalem, la voiture de Paul Labre se dirigea le long des quais vers le faubourg Saint-Honoré où était situé l'hôtel du général, comte de Champmas.

Depuis quelques semaines, le général avait obtenu l'autorisation de résider à Paris.

Quant à Paul lui-même, son arrestation avait été suivie d'une mise en liberté immédiate.

L'intrigue si laborieusement ourdie contre lui se dénouait d'elle-même, parce que la main qui avait

rendu le piége s'était retirée. Le fils de saint Louis, prisonnier ne pouvait plus rien.

Et les anciens complices de cet homme avaient intérêt à détruire son œuvre.

Il était environ dix heures du soir quand Paul se fit annoncer chez le général.

Il fut introduit sur-le-champ.

— Comme vous êtes pâle, ami, lui dit M. de Champmas en lui tendant la main.

— Monsieur le comte, répliqua Paul, je viens vous faire mes adieux. J'ai rempli aujourd'hui le dernier devoir qui pût encore me retenir à Paris. Demain, je pars.

— Et où allez-vous, baron?

Tout en faisant cette question, le général pesant sur la main de Paul, l'attirait vers le canapé placé au coin de la cheminée. Ils s'assirent tous les deux.

Paul Labre répondit :

— Je ne sais... loin, très loin.

— Et pour ne jamais revenir? prononça le général à voix basse.

Paul répéta d'une voix triste :

— Pour ne jamais revenir.

M. de Champmas lui serra la main de nouveau et se borna à dire :

— Baron! vous laissez ici de bons amis.

Il y eut un silence. Paul Labre avait les yeux baissés. Le général l'examinait à la dérobée.

— Voulez-vous me dire quel devoir vous avez accompli? baron, demanda tout à coup monsieur de Champmas.

Paul tressaillit comme si on l'eût arraché à un rêve.

Quand il prit la parole pour raconter ce qui venait de se passer dans la maison de la rue de Jérusalem, un peu de rouge monta à sa joue.

— J'avais besoin, dit-il en terminant, d'acquérir une certitude au sujet de la culpabilité de cet homme. C'est moi qui l'ai arrêté. Je suis vis-à-vis de lui comme un juré : son innocence m'eût condamné.

Pendant qu'il parlait, le général le regardait toujours.

— Paul, dit-il, mon pauvre Paul, vous êtes un malade d'esprit et de cœur.

Et comme le jeune homme relevait les yeux sur lui, il ajouta :

— J'ai bien un peu le droit de me mêler de cette affaire, puisque c'était moi que ces coquins voulaient frapper. Vous êtes allé chercher la vérité au fin fond de l'enfer, votre âme est digne et bonne... mais laisser vivre un assassin, c'est se rendre complice des meurtres qu'il peut commettre dans l'avenir.

Paul resta froid et murmura :

— Il se peut. Cette idée-là m'est venue.

— Et pensez-vous, poursuivit M. de Champmas, que le témoignage des trois instruments du crime ne soit point nécessaire au châtiment du vrai coupable ?

Paul baissa la tête et ne répondit point.

— Vous partez, continua encore M. de Champmas, avant même de savoir si votre frère sera vengé.

Les deux mains de Paul couvrirent son visage.

— Je n'ai pas besoin qu'on me le dise, prononça-t-il d'une voix très-altérée. J'ai souvent eu peur d'être fou. Mon frère me voit, sans doute; il aura pitié de moi. Le voilà qui va dormir en terre sainte, et moi, j'irai si loin, si loin...

— Cela s'appelle fuir, monsieur le baron, interrompit brusquement le général, et fuir est d'un lâche !

Le sourire de Paul exprima une mélancolie profondément découragée.

— Oh ! fit-il, vous ne pouvez pas me blesser. Vous dites vrai : toute ma vie j'ai fui ; le jour où j'ai sauvé Suavita, j'essayais de fuir jusque dans la mort !

— Et Suavita vous sauva, murmura monsieur de Champmas.

Le regard de Paul sembla chercher quelque chose au lambris.

Il y avait eu jadis trois portraits dans le salon de l'hôtel de Champmas : celui de feu la comtesse et ceux des deux sœurs, Ysole et Suavita.

La boiserie gardait une marque carrée qui indiquait la place où le portrait d'Ysole n'était plus. Les yeux de Paul se remplirent de larmes.

Le général fronça le sourcil.

Paul n'y prit point garde et murmura :

— Où est-elle, à présent? Que fait-elle?

C'était une très grande pièce, meublée de velours sombre. Le portrait de la mère et celui de la fille se faisaient face. Toutes les portes étaient closes excepté une qui s'ouvrait vis-à-vis de la cheminée.

Le silence qui suivit laissa entendre un bruit au-delà de cette porte.

C'était comme la respiration d'un enfant endormi.

— Paul, dit le général, si vous aimez encore celle qui n'est pas digne de votre amour, je ne vous retiens plus. Adieu.

Il se leva dans un mouvement de colère.

Paul l'imita.

— Adieu, murmura-t-il à son tour.

Et tandis qu'il s'éloignait lentement, il ajouta :

— Soyez bien heureux... elle surtout, la chère, la douce enfant qui me rattacha un jour à la vie !

Paul avait la main sur le bouton de la porte.

Dans la chambre voisine, il y eut un cri faible et douloureux. Le général s'élança et disparut.

Paul ne lâcha point le bouton, mais il se prit à écouter.

On aurait pu entendre les battements de son cœur dans sa poitrine.

— Qu'as-tu, chérie? demanda le général dans la pièce voisine.

— Père, répondit une voix qui était mélodieuse comme un chant, tu as bien fait de mettre ainsi mon lit près de toi, et tu fais bien de ne me quitter jamais. Dès que je m'endors, j'ai ce rêve, ce rêve cruel : je les vois tous deux...

— Tais-toi ! interrompit tout bas M. de Champmas.

La main de Paul quitta le bouton, et il fit un pas dans l'intérieur du salon.

— Pourquoi me taire? murmura la douce voix. Je me suis tue longtemps, bien longtemps... Et peut-être qu'il m'aimerait, si j'avais pu lui dire comme je l'aime !

Son père lui ferma la bouche d'un baiser.

Paul étreignait son cœur à deux mains.

Il entendit l'enfant qui disait encore :

— Père, écoute mon rêve; ce n'était pas celui de tous les jours : je rêvais qu'il partait et que j'étais encore muette. J'offrais à Dieu ma vie pour une parole. Tout à coup, il s'est élevé une voix en moi, une voix qui n'avait pas besoin de mes lèvres et qui lui disait tout au fond de mon cœur : j'ai vécu par vous, est-ce par vous que je vais mourir?

Paul, sans se rendre compte de son action, avait traversé le salon. Il était debout sur le seuil de la chambre à coucher.

— Sortez, monsieur! lui cria le général.

Au lieu d'obéir, Paul continua de marcher et vint s'agenouiller près du lit.

Suavita se pencha vers lui, souriante, et lui donna son front à baiser.

Il n'y eut pas une parole prononcée, mais le général les réunit tous deux, pressés sur sa poitrine.

Vers ce même moment, le brillant et courtois vicomte Annibal Gioja, des marquis Pallante, courait les rues de Paris dans un simple fiacre dont le cocher était notre ancienne connaissance, Piquepuce, un des écuyers de la pauvre reine Goret.

Le charmant vicomte avait un compagnon qui semblait en proie à une allégresse folle.

Il y avait de quoi, en vérité; le compagnon était un noyé, sauvé de l'eau au moment où il perdait le souffle, un damné sorti de l'enfer : le beau Nicolas, arraché à sa cellule de la Conciergerie par une de ces miraculeuses évasions dont les Habits-Noirs seuls avaient le secret.

— Mon cher garçon, disait-il, hier, quand j'ai entendu le surveillant murmurer à mon oreille ces bienheureux mots : *Il fera jour demain,* je me suis dit tout de suite : Lecoq est mort; on a dû couper la branche. Est-ce le bon colonel qui a fait cela ?

— Le colonel est fin comme l'ambre, répondit Gioja. Ce Lecoq tournait au tyran.

— Comment l'a-t-on supprimé ?

Annibal répondit :

— Madame la comtesse avait envoyé des cèpes de la forêt d'Andaine : ils se sont trouvés vénéneux.

— Cette chère Marguerite ! s'écria Nicolas en riant. J'avais déjà songé aux champignons, là-bas : Lecoq les aimait... Mais allons-nous faire dix lieues dans Paris, vicomte ?

Les stores du fiacre étaient baissés.

Annibal répliqua :

— On ne saurait prendre trop de précautions.

La voiture s'arrêta presque aussitôt après.

La portière fut ouverte par Cocotte qui était là en sentinelle et qui dit :

— Rabattez votre chapeau, relevez vos collets : il ne faut pas échouer au port.

Le beau Nicolas était prudent par nature. Il sortit du fiacre, tout occupé à cacher son visage et sans regarder ni à droite ni à gauche.

On le poussa dans une allée noire et humide qui avait vaguement odeur de cabaret.

Au bout de l'allée était un escalier tournant :

— Où diable suis-je ici? demanda-t-il.

— Rue Mauconseil, chez l'abbé, lui fut-il répondu.

— L'abbé est bien mal logé. Montons.

On monta trois étages, une porte fut poussée et le faux prince se trouva dans une chambre de forme octogone, très-petite, où il y avait cinq hommes et un large trou, pratiqué dans le mur.

Sur les cinq hommes, trois étaient armés de couteaux.

Les deux autres avaient des cravates noires sur la figure.

A la vue du prince, ceux qui étaient armés de couteaux reculèrent terrifiés et Coyatier dit :

— M. Nicolas ! un Habit-Noir !

D'un mouvement pareil, le prince avait voulu faire

aussi un pas en arrière, mais la porte par où il venait d'entrer s'était refermée.

L'un des deux hommes masqués dit :

— *Il fait nuit ! Coupez la branche !*

— Lecoq ! balbutia le prince terrifié.

— Bonhomme, répondit le terrible Toulonnais-l'Amitié, c'est toi qui avais inventé le tour. Tu aurais parlé demain à l'audience, nous t'épargnons la cour d'assises. Allons, marche !

Quand onze heures sonnèrent à l'horloge du Palais, la Chambre N° 9 était en ordre et sa boiserie intacte ne présentait aucun indice révélateur.

Longtemps après, en l'année 1843, le baron Labre d'Arcis et sa femme, Suavita de Champmas, reçurent une lettre de faire part, datée de Saint-Pétersbourg, qui leur annonçait le mariage de mademoiselle Ysole Soulas avec le prince Woronslow, aide-de-camp de S. M. l'empereur de toutes les Russies.

Cinq ans après encore, quelques mois avant la révolution de 1848, Paul et Suavita firent un voyage à La Ferté-Macé pour visiter la tombe du général comte de Champmas, mort l'automne précédent.

Il y avait une sœur de charité accoudée sur le marbre.

Elle serra Suavita sur sa poitrine, tendit la main à Paul et s'éloigna sans prononcer une seule parole.

C'était Ysole, toujours belle, mais morne, jusque dans le repentir.

Suavita fut distraite en priant pour son père.

Mais, le soir, Paul la mena par la main sur la pelouse du château de Champmas où trois beaux enfants blonds accoururent vers eux en secouant leurs chevelures bouclées.

Et pendant que la jeune mère, car Suavita n'avait pas encore vingt-six ans, s'enivrait de baisers et de caresses, Paul lui dit avec le beau sourire des heureux :

— Que Dieu lui donne la paix comme il m'a donné le bonheur !

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

I. Une rencontre 1
II. Aventures de Pistolet. 16
III. Zéphyr à la bayonnette! 31
IV. La licherie. 48
V. La fermière de Carabas 64
VI. Maintenon normande 71
VII. Blondette 94
VIII. A l'ombre des tilleuls. 108
IX. Menaces. 123
X. La Belle-Vue-du-Foux. 139

XI. L'affut de midi. 154
XII. Lettre anonyme. 169
XIII. Petit lever de la Reine. 185
XIV. Le couteau du parricide 205
XV. Pistolet cherche 220
XVI. Grand lever du Roi 236
XVII. Provocation. 249
XVIII. Avant le duel 264
XIX. Langage muet 278
XX. Broken-Heart. 292
XXI. [illegible] 306
XXII. A bas Chamoiseau! 318
XXIII. [illegible] nuit. 333
XXIV. Coupez la branche 349
XXV. Dernier tableau, scène première. 365
XXVI. Dernière scène du dernier tableau. 380

Poissy. Typ. Arbieu, Lejay et Cie

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 26 June, 2018